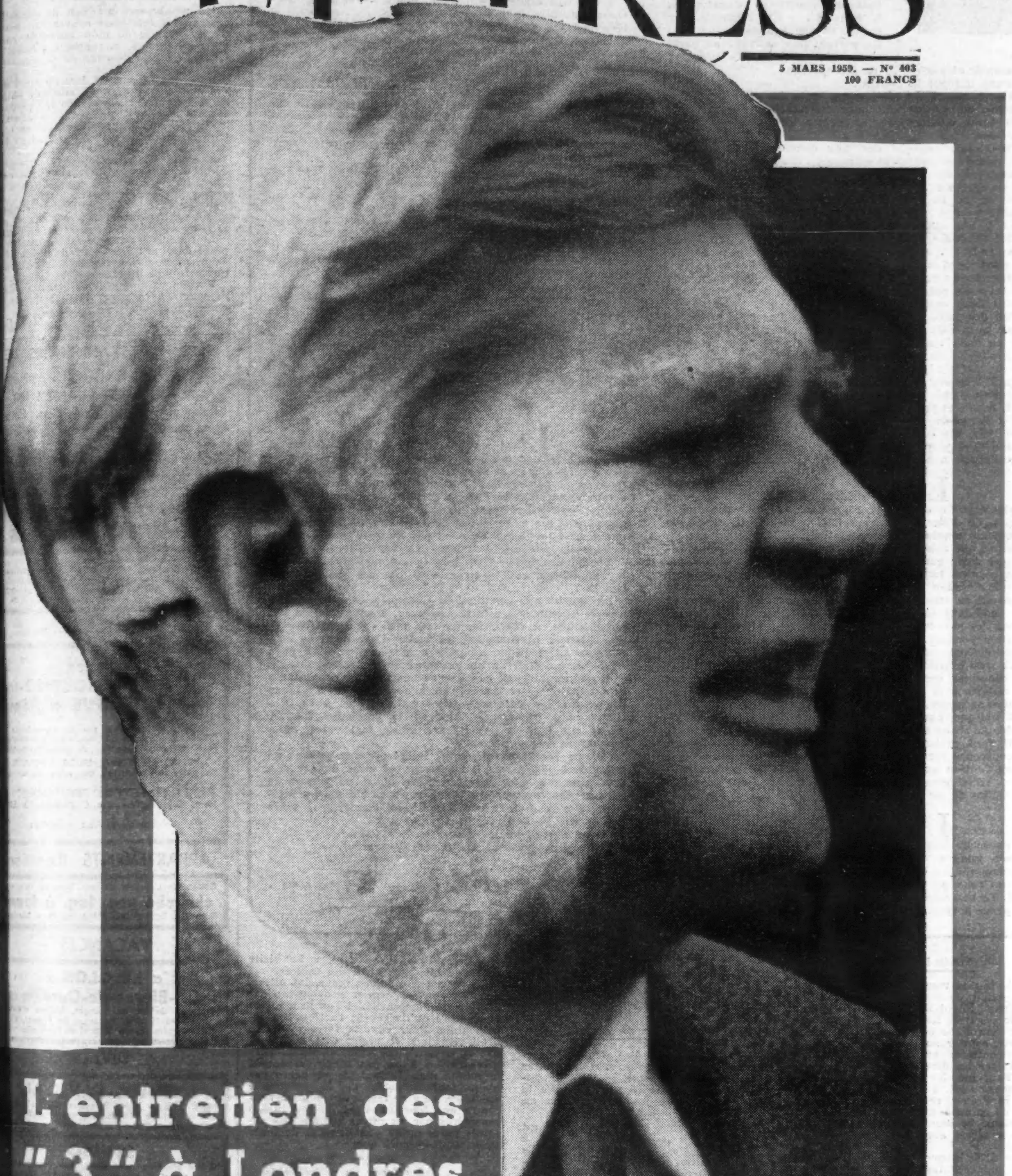
LE PIÈGE DE BERLIN

L'EXPRESS

5 MARS 1959. — N° 403
100 FRANCS



L'entretien des "3" à Londres

M. ANEURIN BEVAN, VU PAR HENRI CARTIER-BRESSON

« Les systèmes ne peuvent vouloir mourir, mais les individus le peuvent. Ils peuvent consentir à leur métamorphose et, de bonne grâce, arracher leur vieille peau de serpent... »

(Michelet. Journal intime, inédit.) (*Voir extraits page 28.*)

B( )6 ✱✱✱✱✱

La lettre de « L'Express »

DU temps que l'actuel Premier Ministre menait l'attaque contre le « système », il écrivait : « Un Français sur quatre et une Française sur quatre portent leur suffrage au parti communiste... (...) à la fois par déscspoir et par espoir de désespéré. »

Puis, il reçut le ,ouvoir.

Des résultats du référendum, puis des élections législatives, on conclut que, pour une fraction au moins de l'électorat communiste, un espoir s'était substitué au désespoir.

Si l'affaiblissement des voix communistes a été, en novembre correctement interprété, comment faut-il comprendre le résultat des élections partielles qui viennent de se dérouler ?

Dans la Drôme, le candidat communiste recueille 12.871 voix et 31,2 % des suffrages, contre 7.032 voix et 15,2 % des suffrages en 1958.

En Charente, le candidat communiste recueille 14.413 voix et 39,6 % des suffrages, contre 8.470 voix et 19,1 % des suffrages en 1958.

L'examen un peu plus attentif du scrutin de La Rochelle montre en outre qu'ayant à choisir, au second tour, entre deux candidats, l'indépendant et le communiste, 3.700 des 12.000 électeurs qui avaient apporté respectivent leurs voix à l'U.N.R., aux radicaux, aux socialistes ou au M.R.P. au premier tour, ont soutenu le candidat communiste au second. 500 seulement se sont abstenus. Même phénomène dans la Drôme. En d'autres termes, ayant à choisir entre la droite classique et le parti communiste, ' ente pour cent des électeurs non communistes ont, fait sans précédent, préféré le second.

Si l'analyse de M. Debré était valable en septembre 1957, elle le demeure en février 1959.

Est-ce donc que le désespoir l'a de nouveau emporté, et que l'espoir a de nouveau changé de visage ?

LE plus curieux est que tant de gens sérieux, et fortement préoccupés par la puissance numérique de l'électorat communiste, aient pu croire le problème résolu, ou du moins en voie de l'être, par un régime qui non seulement perpétue les structures propres à faire germer le communisme mais les développe. Car ce n'est tout de même pas en garantissant le secret de l'instruction judiciaire, en débaptisant le Président du Conseil, en changeant la date des grandes vacances et en modifiant le code de la Sécurité sociale au détriment des plus humbles que les représentants du nouveau régime pensent avoir transformé la physionomie de la société française ?

A quoi attribuaient-ils donc alors ce qu'ils appelaient le désespoir des électeurs communistes pour avoir cru le réduire ? A l'instabilité ministérielle ?

Il faut croire que ses origines étaient un peu différentes, puisque, plus encore que les désordres de la IVe République, l'ordre de la Ve sécrète des communistes.

Il faut croire qu'un Français sur quatre — et en l'occurrence sur trois — ne saisit pas clairement ce qui, dans l'action gouvernementale, va dans le sens du progrès. Est-il aveugle ? Et quel trajet a-t-il donc parcouru, en moins de six mois ?

LAISSONS les intellectuels. Il ne doit pas y en avoir 12.000 à Romans et 14.000 à La Rochelle. Deux images caricaturales de l'électeur communiste « récupérable » d'origine ouvrière se sont répandues parmi ceux qui croyaient l'avoir désarmé :

1. Le bon ouvrier auquel il suffit de dire : « Mon brave, je pense à vous... Comment va le petit dernier ? Et vive la France, n'est-ce pas ! » pour qu'il essuie une larme de repentir et qu'il reprenne cœur à l'ouvrage.

2. Le travailleur « intégré », nanti — scooter, télévision, machine à laver, vacances payées — qui s'est si bien enkysté dans la société capitaliste qu'il n'a plus de raison forte pour vouloir lui arracher les moyens de production et de distribution.

Admettons un moment que le premier existe encore, et que le second existe déjà en nombre suffisant pour représenter une collectivité.

Le premier marche, jusqu'au jour où il constate que l'on a effectivement pensé à lui. Voir Sécurité sociale.

Le second marche jusqu'au jour où sa feuille de paye est réduite, faute de travail, et où il éprouve la fragilité de ce qu'il a acquis.

Parce qu'il est, en effet, mieux instruit que par le passé, il n'attribue pas les secousses économiques à la seule rapacité des patrons mais aussi à l'impuissance du libéralisme à gérer convenablement les affaires.

Pour qui voulez-vous qu'ils votent, ces communistes « récupérables », sinon pour ceux qui leur disent :

« Vous voyez bien... Il faut tout changer. Avec la droite, vous serez toujours dupes. Avec les socialistes, la gauche sentimentale, vous arracherez quelque chose ici, quelque chose là, dont vous reperdrez aussitôt le bénéfice parce qu'elle est incapable de s'attaquer aux racines des maux dont vous souffrez, parce qu'elle se fait l'otage de la droite lorsqu'elle détient le pouvoir... »

Alors, non seulement ils retournent au communisme, mais une partie des électeurs socialistes les suivent. Et c'est peut-être le secrétaire général de la S.F.I.O. qui pourra s'écrier bientôt, comme M. Debré : « Un socialiste sur deux vote communiste par désespoir, par espoir de désespéré. »

LE plus véhément des éditorialistes de la presse parisienne matinale recommandait mardi d'extirper « cette gangrène » par la force. Y croit-il sincèrement, à ce remède-là ? Il a été lui-même, sauf erreur, communiste jusqu'au congrès de Tours. En puisant dans ses souvenirs, il retrouverait sans peine le goût de l'élan qui portait alors les jeunes hommes à vouloir construire une société meilleure. Ce n'est pas un goût que l'on vous fait passer à coups de trique. Au contraire.

Sur quelles perspectives peuvent aujourd'hui déboucher le dynamisme et l'espoir des fils de ces jeunes hommes-là ?

La gauche non communiste, disloquée, exsangue, commence seulement à refaire son sang, à entreprendre son autocritique, à chercher, au-delà des responsabilités et des carences personnelles, les bases d'une doctrine économique et politique adaptée à la situation d'un pays moderne, à définir un humanisme non pleurnichard.

Si elle ne parvient pas à se reconstituer — ou plutôt à se constituer — et à tracer de nouvelles voies, il y aura encore un peu plus d'électeurs communistes à La Rochelle, et à Romans, et ailleurs, la prochaine fois. A moins que d'ici là il soit interdit de mal voter. Mais interdit-on de mal penser ?

Comme l'écrivait encore M. Debré : « Nos princes ne paraissent pas émus. A l'occasion, certains d'entre eux (et même un plus grand nombre qu'on ne pense) se servent des communistes pour leurs combinaisons intérieures, c'est-à-dire leurs tactiques électorales, leurs manœuvres parlementaires. »

On ne saurait mieux dire.

Les régimes passent, les princes demeurent.

Françoise Giroud.

Toute la gauche

Je désirerais vous faire une remarque à l'occasion de vos reportages sur les entretiens Nenni-Mendès-Bevan. Voici : seul de ces trois hommes, Bevan va parler au nom d'une organisation de gauche qui peut aspirer au pouvoir et l'exercer.

Ce socialisme anglais, réaliste, reste uni malgré les divergences de ses membres. Tant que les autres pays n'en feront pas autant, à commencer par l'Italie et la France, et n'auront pas un seul parti de gauche non communiste, rien de sérieux ne sera fait et les Français se détourneront avec raison de ce panier de crabes.

Pour difficile que cela soit, tout sera vaines palabres tant que la gauche ne se réunira pas — toute la gauche, S.F.I.O. comprise, c'est évident.

L'enjeu est énorme : c'est le communisme ou le fascisme pour demain.

JULES BEAUVAIS
Saint-Dié.

Un programme

La rencontre de MM. Mendès France et Nenni : intéressante confrontation pour vos lecteurs. Je pense que P.M.F., qui nous présente un exact diagnostic des deux maladies dont est décédée la IVe République (absence de gouvernement et décollage du Parlement d'avec la nation) et qui possède par ailleurs un sens démocratique très élevé de la fonction politique, se condamne à rester le premier homme politique français, mais politicien sans troupe et sans parti, s'il ne propose pas aux électeurs de gauche un programme comportant des réformes des structures économiques dans le sens d'une démocratisation, notamment de la gestion des entreprises et de l'exercice de la fonction d'investissement.

EDMOND EMPROU
Meurthe-et-Moselle.

Fonctionnaire en Algérie

Vous ignorez peut-être que les fonctionnaires métropolitains sont incorporés dans les unités territoriales dès leurs arrivée sur le sol algérien, tandis que la majeure partie des jeunes Européens en sont dispensés.

Mais si toutefois un métropolitain est inapte à porter les armes ou malade, à Orléansville, il est incorporé de force. Le médecin militaire, sur ordre des U.T., refuse de l'entendre et de l'examiner, ainsi que les pièces médicales qu'il présente et le conseil de réforme lui est également refusé.

C'est la préfecture d'Orléansville qui a été le théâtre des opérations des ultras ou plutôt de l'Ultra, le sieur Coutelier, qui, aidé de deux autres U.T. armés de mitraillettes, n'ont pas hésité le 23 février 1959, à pénétrer dans les bureaux de la préfecture pour enlever un attaché de préfecture et l'emprisonner dans un local insalubre dépourvu de lumière, de chauffage et de moyens d'aération, où étaient entreposés divers objets et une vieille chaise pour tout confort.

Le fonctionnaire maltraité avait fourni, étant donné sa maladie, deux certificats médicaux, dont l'un prescrivait du repos. Il s'est vu opposer le seul argument de Coutelier : « Vous n'étiez pas là hier pour prendre la garde, votre maladie je m'en moque, vos certificats médicaux je ne veux pas les voir, je ne suis pas médecin et même si vous aviez une jambe de moins mes hommes iraient vous chercher avec des mitraillettes. » La visite médicale militaire avait été refusée.

La situation est donc grave, les ultras, en uniforme et armés, provoquent des troubles et l'insécurité, et l'on peut même en déduire qu'ils gênent l'action gouvernementale. Pour eux, la force prime le droit, les lois et règlements n'existent pas et, devant tous leurs scandales, l'administration n'ose pas réagir, craignant le retour d'un 13 mai. Je ne pense pas qu'un seul Français de la métropole puisse croire à de tels agissements à l'encontre des fonctionnaires métropolitains considérés par les ultras comme des ennemis parce qu'ils s'abstiennent de toute manifestation politique.

EDMOND PLISSON,
attaché de préfecture,
préfecture d'Orléansville.

Comment travaillent les infirmières

Dans la lettre de « L'Express » au sujet de l'opération de Françoise T., j'ai noté particulièrement une phrase : « Les services où la petite Françoise T. a été hospitalisée sont si pauvres en personnel »... Les raisons de cette carence en infirmières peuvent se résumer, me semble-t-il, en trois points :

1) Exploitation des infirmières par la direction des hôpitaux autant du point de vue horaire que du point de vue salaire, sans parler de l'emploi des élèves infirmières ;

2) Désintéressement et indifférence des médecins pour le personnel soignant ;

3) Dégoût des jeunes infirmières qui cherchent tous les moyens de ne pas travailler en milieu hospitalier.

Il me semble que la bonne marche des hôpitaux, le bien-être et la guérison des malades y gagneraient beaucoup si les infirmières avaient une vie normale, une vie tout simplement humaine.

Quel est le médecin qui s'est préoccupé de savoir dans quelles conditions travaillent les infirmières de son service ?

Deux années de stage dans les hôpitaux m'ont permis d'avoir un petit aperçu des conditions de travail.

O. M.
Lyon.

Une lettre de Mme C...

Les nombreuses marques de sympathie et d'intérêt que vous m'avez fait parvenir à la suite de mon interview parue dans « L'Express », rubrique « Budget », me donnent le courage de m'adresser à vous.

Pour des raisons de famille aussi graves que pénibles, nous sommes obligés de revenir à Paris avec nos trois enfants et mon mari se trouve sans situation.

Il parle anglais, se débrouille en espagnol et en italien (niveau d'études : baccalauréat), a suivi les cours de l'Ecole Technique de Publicité et travaillé : d'abord dans une affaire de photographie, puis au service exportation d'une grosse firme industrielle.

Je puis vous dire qu'amour conjugal mis à part, il présente très bien, est parfaitement élevé, sérieux et travailleur.

Le rêve de mon mari est de trouver un poste d'adjoint à un chef de publicité ou à un directeur commercial. Mais j'ai peur que cela soit difficile en ce moment.

Pardonnez-moi d'avoir pris la liberté de vous écrire pour vous parler de nos ennuis personnels.

MME C...

LES PETITES ANNONCES DE L' EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

HOMME JEUNE, dynamique, références de premier ordre dans la branche vins et spiritueux, connaissant les problèmes de la distribution, recherche situation d'avenir. Ecrire n° 2.713, L'Express, 29, rue de Marignan, Paris-8e

ORIENTATION

Devenez GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé

Cours individualisés par correspondance Carrière (principale ou secondaire) - Rentable Possibilités insoupçonnées. A titre documentaire OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE de votre caractère et de votre personnalité

I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE (serv. EX), 15, rue des Chats-Bossus à LILLE

Joindre six timbres pour frais

APPARTEMENTS (Location)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém. cherche urg. log. à louer 2 ou 3 p. Ecr. n° 2605 L'Express, 29, r. Marignan

VACANCES

« LE CLOS » Saint-Pierre-de-Curtille (Sav.) au-dessus du lac du Bourget. Maison d'enfants mixte (3 à 12 ans). Vacances de Pâques, 15 j. : 18.000 fr. plus voyage. Convoi de Paris aller-retour

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

STUDIO Grand standing pour répétitions avec piano et scène, 50 places - MAC-Mahon 17-66

BOUTIQUES (Vente)

Rue des Beaux-Arts - 35 M2 BOUTIQUE LIBRE plus dépendances 60 m2 dont 16 m2 libres. Murs B M 5 - Tél. TAI. 84-49

STUDIOS (Vente)

QUARTIER LATIN STUDIO cuis., douches 350. Comptant plus mensualités. Mardi, mercr., jeudi, 14 à 18 heures. MERCIER, 7, rue Laplace.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague. Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

5 MARS 1959

L'EXPRESS

6e ANNEE. — N° 403

LES « 3 » A LONDRES

APRES s'être entretenus deux jours à Paris (1), M. Pietro Nenni, chef du Parti socialiste italien, et M. Mendès France se sont rendus en Angleterre pour retrouver le leader travailliste M. Aneurin Bevan qui était retenu dans sa ferme, près de Londres, à la suite d'une forte grippe.

Ils ont alors abordé la deuxième série des entretiens organisés entre eux par « L'Express ». (Voir pp. 9, 10, 11, 12, 13, 14.)

C'est la première fois que les trois hommes d'Etat se rencontraient ensemble. C'est la première fois que les principaux animateurs d'une relève possible de la droite conservatrice, actuellement au pouvoir en Europe, prenaient un contact de travail et se concertaient.

Devant le « blocage » de la situation internationale et l'apathie des dirigeants occidentaux, ils sont tombés d'accord sur un axiome fondamental : les peuples européens ne pourront reprendre leur marche en avant et remplir leur rôle que s'ils parviennent à maîtriser les phénomènes économiques et à planifier leur propre développement. Sur ce point, MM. Bevan et Mendès France devaient, après le départ de M. Nenni pour Rome, avoir un nouvel entretien que « L'Express » publiera dans son prochain numéro.

Fortement encouragés par l'excellente atmosphère de ce colloque, et constatant la valeur des contacts personnels ainsi établis, les trois hommes se sont ralliés à la suggestion de préparer une grande conférence de la gauche européenne qui serait une préface à la future « relève ». MM. Nenni et Mendès France ont rappelé, en particulier, l'état d'impréparation dans lequel se sont trouvées les organisations de gauche en 1945 et la nécessité de prévoir maintenant avec minutie les méthodes du prochain « bond en avant » dont l'occasion peut se présenter plus rapidement qu'on ne le croit.

(1) Voir « L'Express » de la semaine dernière (26 février).

(Les documents photographiques qui illustrent les entretiens des trois hommes d'Etat sont l'œuvre de Henri Cartier-Bresson qui accompagnait MM. Nenni et Mendès France en Angleterre.)

Pour New York
sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS
DEPARTS DE TRIESTE - VENISE
ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA
Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE
AMERIQUE DU NORD . DU SUD . CENTRALE . PACIFIQUE
PARIS, 47, avenue de l'Opéra - RIC. 71-79.
CANNES, Jetée Albert-Edouard - Tél. 909-46, 923-84.
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 852-77.
MARSEILLE, 102, rue de la République - Tél. 20.80.58.
PARIS, Bureau du fret, 11, rue Tronchet - ANJ. 02-48.

(Rapho)

UN CONSEIL MUNICIPAL EN SÉANCE (*)
Surtout, plus de politique !

ÉLECTIONS

De Paris à Chamboulive

● ***Suffit-il d'un peu d'arithmétique et d'une volonté « nationale » pour faire de bonnes élections ? Cela dépend surtout du but qu'on se fixe...***

POUR la troisième fois en moins de six mois, vingt-sept millions de Français vont prendre le chemin des mairies ou des écoles afin de déposer un bulletin dans une urne. En Charente-Maritime et dans la Drôme, certains de nos compatriotes sont même en passe d'établir un record: du 22 février au 15 mars, ils auront employé tous leurs dimanches à voter. Quatre dimanches, quatre élections ! Si les électeurs de ces départements ne sont pas convaincus, après cela, d'être en démocratie...

Le but et la méthode

En vertu d'une loi de 1947, les élections municipales se déroulaient, en France, tous les six ans au scrutin majoritaire (1) pour les communes de moins de 9.000 habitants (soit 37.497 communes) et à la représentation proportionnelle (2) dans les 503 villes comptant 9.000 habitants et plus.

La « proportionnelle » a toujours été chargée de tous les péchés : elle « politisait » la fonction municipale, elle paralysait les Conseils, elle empêchait des majorités de se dégager, etc. En bref : chaque conseil municipal formait, en réduction, une petite Assemblée nationale et reproduisait vicieusement tous les défauts du « système ». Cela est si vrai que de nombreux conseils, depuis avril 1953, ont dû être dissous (dont ceux de Toulouse, Lille, Dunkerque, Orléans, Brest et Le Havre) ravagés qu'ils étaient par « la politique ».

En réalité la crise de la vie municipale, qui est indéniable, n'était que le reflet du délabrement de la vie politique française et de l'impossibilité — à l'échelle du Parlement ou de tel humble conseil municipal — de dégager des majorités stables tant étaient obscurcies toutes les options. Réduire l'application de la proportionnelle ne résoudra rien, car à quoi bon ravaler la façade si, derrière, l'édifice continue de s'écrouler ?

Mais le but fixé explique la méthode employée : il s'agit de confisquer aux communistes les quinze cents municipalités qu'ils détiennent — et de faire main basse, en passant, sur nombre de municipalités socialistes. Un seul moyen : l'extension du scrutin majoritaire qui permet la conclusion de toutes sortes d'alliances selon la physionomie politique de telle ou telle ville, les accords entre eux de tels ou tels notables, les conjonctures posées selon que l'on habite la rive droite ou gauche de tel ruisseau.

Tailler et découper

Que l'écho des querelles ou des débats du Palais-Bourbon retentit jusque dans les salles de mairies, voilà qui était intolérable. Désormais, de sages majorités dormiront dans les mairies provinciales du même sommeil que les grands corps politiques parisiens. Elles auront le droit de se réveiller pour discuter du chemin vicinal, de la construction de l'édicule ou du changement de nom de la rue principale. La politique, elle, se fera « au sommet ».

Car il est vrai que la présence dans les conseils municipaux de communistes (et de socialistes) réveillait souvent l'apathie de toute une province enfoncée dans sa glaise d'habitudes et de tabous d'un autre siècle. Vaille que vaille, la gauche estime que la politique existe et a le droit d'être débattue *par tous*.

Aussi arrivait-il souvent que les conseillers municipaux de tel hameau perdu de la Lozère en vinssent à évoquer des problèmes de politique générale et à franchir les bornes de leur canton. Et l'on apprenait par exemple que le Conseil municipal de X... ou de Y... avait voté une motion demandant, par exemple, *la recherche d'une solution négociée* du problème algérien...

Désormais, c'est à Paris, c'est à l'Elysée que l'on décidera de l'Algérie et c'est à Chamboulive (Corrèze) que l'on s'occupera de la collecte du fumier au moyen de la benne municipale.

Rien de plus facile que de donner telle ou telle couleur à la masse électorale : il suffit de savoir tailler et découper dedans. L'arithmétique, ici, vient immédiatement au secours des intentions politiques.

L'accord ne fut pas très long à réaliser en Conseil des ministres. On décida que le « plafond » de 9.000 habitants serait relevé, d'un coup, jusqu'à 120.000.

Pourquoi 120.000 et non 100.000 ? Parce que la France compte vingt-trois villes de plus de 100.000 habitants mais seulement douze villes de plus de 120.000. Ainsi, seules, ces douze villes voteront « à la proportionnelle ». Pour Paris, divisé en neuf secteurs, on s'en est tenu au *statu quo* mais les villes à « proportionnelle » n'éliront jamais que 584 conseillers ;

(*Suite en page 6.*) →

(*) A Saint-Dionisy (Gard), discutant d'un projet d'école.

(1) Ce scrutin entraîne l'élection au premier tour des candidats ayant recueilli la majorité absolue et un nombre de voix au moins égal au quart des électeurs inscrits. Au second tour, la majorité relative suffit.

(2) Dans la représentation proportionnelle au plus fort reste (Paris), on divise le nombre des votants par le nombre des sièges à pourvoir. On obtient le « quotient électoral ». Autant de fois une liste obtient ce quotient, autant elle obtient de sièges. Les sièges non attribués vont, dans l'ordre, aux listes auxquelles il « reste » le plus grand nombre de voix. Dans la représentation proportionnelle à la plus forte moyenne (villes de 120.000 habitants au moins), pour attribuer les sièges qui restent, on divise le nombre de suffrages de chaque liste par le nombre de sièges déjà pourvus plus un. On obtient alors pour chaque liste un nombre qui constitue une moyenne et c'est la liste qui a obtenu la plus forte moyenne qui obtient un nouveau siège. On continue l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus de siège à pourvoir.

CORRESPONDANCES EXPRESS

DEFENSE désormais de parler de l'affaire Dreyfus : elle est jugée. Défense pour le moment de parler de l'affaire Lacaze : elle est en cours. Entre les deux défenses, la liberté de l'information est comme une feuille de papier à cigarettes.

De même on ne doit pas parler des opérations militaires pendant leur déroulement à cause du secret tactique. On ne doit pas non plus parler des opérations militaires après leur conclusion tant qu'un communiqué officiel n'a pas mis leurs responsables à couvert.

En somme, il ne faut tirer sur le pianiste ni pendant qu'il joue, ni après. Je crains que certains mauvais esprits n'en concluent qu'il faut tirer avant.

Ils ont tort. Avec un peu d'adresse, on doit pouvoir arriver à tirer entre les deux.

On n'y arrive pas toujours. J'ai sous les yeux la collection du journal que j'achetais en juin 40 et que j'ai eu le mauvais goût de conserver. Le mercredi 19 juin, à la première édition, la lutte continue — et traître qui s'en dédit. A la dernière, les déclarations d'un certain général de Gaulle doivent être regardées comme non avenues — et traître qui se pose des questions.

JE n'ai pas les éditions intermédiaires et je préfère ne pas les avoir. Je préfère imaginer qu'à un certain moment du jour, pendant quelques heures, peut-être pendant quelques minutes, un éditorialiste a eu le temps, entre deux censures, de se demander noir sur blanc si la France n'était pas en train de perdre la bataille et s'il n'y avait pas lieu de faire connaître à ses lecteurs les rudes paroles d'espoir qu'une voix hautaine hachait étrangement au micro de Londres.

De toute façon, il fallait faire vite. Du pianiste qui coupait la route du fer et avait des raisons d'espérer, à celui qui faisait don de la France à sa personne, il y avait tellement peu d'espace !

Un vrai journaliste doit donc être un tireur d'élite s'il veut que la balle passe entre les deux pianistes, celui de pendant et celui d'après.

J'imagine que cette adresse lui servira dans d'autres domaines. Il n'y a aucune raison de réserver à la justice et à l'armée la double franchise dont, désormais, elles bénéficient. Non seulement le gouvernement tout entier aura droit au secret des délibérations, mais ses décisions ne devront plus être discutées. Défense de publier l'assiette de l'impôt, défense d'en contester le montant. Défense de demander d'où vient l'argent, défense d'examiner l'usage qui en est fait. Défense de rechercher l'origine d'une information, défense d'en vérifier l'exactitude.

En somme, pour tout dire, défense de faire de l'histoire.

Je me doutais bien qu'il y avait encore un professeur là-dessous.

ROBERT ESCARPIT.

Communiqué.

JEUDI 5 MARS 1959 à 20 h. 45

Hôtel Moderne - Place de la République

LE BUREAU NATIONAL DE

L'U.F.D.

sous la présidence de Laurent SCHWARTZ

présente ses candidats aux élections municipales dans la Seine

LES DÉBUTS INTERNATIONAUX DE M. VAN DER MEERSCH

● L'U.N.R. avait délégué une demi-douzaine de parlementaires à la rencontre franco-allemande qui se tient chaque année, traditionnellement à Bad-Godesberg et où des personnalités des deux pays confrontent leurs points de vue.

La délégation de l'U.N.R. était conduite par M. Van der Meersch, vice-président de l'Assemblée Nationale, qui se décrit lui-même comme « un économiste cartésien ayant les pieds sur terre », et de M. Raymond Schmittlein, ancien ministre et député de Belfort.

M. Schittlein, après avoir expliqué que l'U.R.S.S., occupée à coloniser la Sibérie et l'espace, s'apprêtait à évacuer l'Allemagne orientale, a déclaré que les Occidentaux ne devaient en aucun cas accepter de courir des risques pour Berlin, et que le général de Gaulle était disposé à participer à une conférence au sommet où et quand M. Kroutchev le désirerait.

A la suite du tollé provoqué par ces propos dans la presse allemande, M. Van der Meersch entreprit le lendemain de réparer les dégâts. Après avoir affirmé qu'il suivrait, s'il le fallait, le général de Gaulle sur la route de Berlin, il rappela que la France avait été sauvée par la Résistance, que grâce à l'E.O.K.A., Chypre avait recouvré sa liberté et que si les Allemands de l'Est, après tout, s'agitaient un peu...

M. Fritz Erler, député socialiste et vice-président du Bundestag, lui répondit avec vivacité en évoquent, entre autres, le soulèvement berlinois de juin 53. M. Van der Meersch n'en avait pas entendu parler. Enfin le chef de la délégation U.N.R. termina en priant le président de séance de transmettre ses salutations « aux Allemands qui en valent la peine ».

— Regardez-les bien — dit un ancien ministre français (non U.N.R.) à ses interlocuteurs allemands — regardez-les bien : des comme ça, vous n'en reverrez pas de sitôt !

(Universal)

M. EUGÈNE VAN DER MEERSCH
« A ceux qui en valent la peine »

L'AFFAIRE SANS : SILENCE OFFICIEL

● « L'Express », dans son dernier numéro, a révélé dans quelles conditions M. Michel Sans, chef adjoint du cabinet de M. Debré, avait remis le 18 février au soir (alors que la crise franco-tunisienne atteignait son point de tension le plus grave) une information selon laquelle les deux postiers musulmans d'origine algérienne arrêtés à Tunis avaient été « livrés au F.L.N. », et affirmant que l'exécution des deux hommes n'était « qu'une question de jours ».

Le soir même du 19 février, après la réunion du conseil des ministres, les informations de M. Sans apparaissaient dénuées de tout fondement.

« Le Monde » du 27 février écrivait à ce sujet : « On peut craindre que le caractère pressant, presque impérieux, de la démarche faite auprès des journaux par un collaborateur direct du chef du gouvernement, que d'autres manœuvres « d'intoxication » pratiquées par les services officiels, ne correspondent à une volonté de réaliser sans doute la « mise en condition » de l'opinion métropolitaine selon une technique déjà utilisée en Algérie. Le fait que, cette fois, l'origine des notes écrites remises à la presse puisse être publiquement connue doit mettre radicalement fin à de telles entreprises : le gouvernement, le Président de la République, ne

M. MICHEL SANS
« On ne peut pas courir le risque... »

peuvent courir le risque de voir ainsi, à une heure décisive, un porte-parole officiel jeter le trouble dans l'opinion par un véritable faux. »

Et « Le Figaro » du lendemain demandait : « S'agit-il de manœuvre ou de maladresse ? La version donnée dans la presse est-elle ou non exacte ? Il est souhaitable qu'une mise au point soit faite sans tarder. »

La mise au point n'a pas été faite. M. Michel Sans n'a été ni désavoué ni « couvert » par M. Debré. Il se présente sur une liste U.N.R. aux élections municipales à Neuilly-sur-Seine.

ADENAUER : 24 HEURES A PARIS ; 3/4 D'HEURE A MATIGNON

● Pour la troisième fois depuis le 27 mai, le général de Gaulle et le chancelier Adenauer se sont rencontrés mercredi. Plusieurs heures d'entretien en tête à tête avec le général de Gaulle et une brève visite — moins de trois quarts d'heure — au Premier Ministre, M. Michel Debré.

LES AGRICULTEURS ATTENDENT LA PROCHAINE RÉCOLTE

● Le congrès de la Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles a décidé de boycotter le prochain concours général agricole. Il semble que le gouvernement n'ait rien d'autre à redouter, du côté des agriculteurs, pour les six mois à venir.

Le monde agricole, qui vit un peu à l'écart de l'actualité, n'a pas encore réalisé exactement quelles seront les incidences économiques de certaines ordonnances. La récolte 1958 a été payée, et les agriculteurs n'éprouvent pas à l'heure actuelle de gêne dans leur trésorerie. Seuls sont vraiment mécontents les viticulteurs et les éleveurs du Sud-Ouest, qui — trouvant la F.N.S.E.A. trop « molle » — viennent de créer la « Fédération Autonome des éleveurs du Centre et du Sud-Ouest ».

En affirmant dans sa lettre au congrès de la F.N.S.E.A. que le gouvernement espérait reprendre les conversations avec les syndicats agricoles, M. Debré a permis in extremis à M. Courau de « sauver la face » : ce dernier a pu renoncer aux positions intransigeantes qu'il avait prises et qui ne

VERS LA RÉPUBLIQUE SOCIABLE...

correspondaient pas à l'état d'esprit de la majorité des congressistes.

Si l'agitation devait renaître, ce serait au moment de la prochaine récolte.

TROIS MINISTRES PARLENT DE L'ÉCONOMIE

● Depuis quelques jours les témoignages et les protestations de fidélité n'ont manqué ni au général de Gaulle ni au gouvernement de M. Michel Debré.

Dans son dernier éditorial de « France Indépendante », M. Roger Duchet affirmait que la loi, pour ses amis politiques, devait être celle d'une discipline consentie de la majorité et d'une totale loyauté à l'égard du gouvernement.

Dans le premier numéro du bulletin de presse de l'U.N.R., M. Albin Chalandon définissait ainsi la mission de son parti : « Apporter à de Gaulle et au gouvernement qu'il a choisi un soutien inconditionnel pour tous les problèmes qui mettent en jeu l'intérêt national ».

L'auteur anonyme d'un autre article paru dans le même bulletin ajoutait : « Les mesures économiques et financières adoptées fin décembre par le gouvernement présidé par le général de Gaulle ont été inspirées par les mêmes impératifs catégoriques que le programme élaboré par l'U.N.R. Toutefois les méthodes mises en œuvre diffèrent sensiblement. L'intention de l'U.N.R. n'est pas et ne sera jamais cependant de faire le procès de l'action gouvernementale en la matière. Le temps de la discussion est passé. »

Malgré ces manifestations de solidarité ministérielle, le gouvernement ne présente pas un front uni — du moins en ce qui concerne l'économie.

— Le 17 février, devant la commission des Finances de l'Assemblée nationale, M. Pinay affirme que « la récession est une crainte beaucoup plus qu'une réalité ». Il se refuse à répondre aux questions de MM. Leenhardt (S.F.I.O.) et Dorey (M.R.P.) sur l'évolution du chômage.

— Le 26 février, M. Michel Debré préside un comité interministériel consacré à la relance et à l'accélération des investissements. Un certain nombre de décisions de principe sont prises, qui sont toutes dictées par la nécessité de lutter contre la récession.

— Le 27 février, devant la commission sénatoriale des affaires sociales, M. Bacon, ministre du Travail, convient que la situation de l'emploi est « difficile et préoccupante ». Il donne quelques précisions chiffrées : 36.985 chômeurs totaux le 1er février 1959 contre 16.938 le 1er février 1958, 203.000 chômeurs partiels en février 1959 contre 114.320 en octobre 1958.

— Le 1er mars, à Saint-Chamond, M. Pinay reste sur ses positions optimistes : « Dans cette période de récession mondiale, la France se comporte d'une façon remarquable... J'ai confiance en l'avenir, car dans une année notre situation sera florissante. »

M. Pinay, toutefois, n'a cité aucun chiffre.

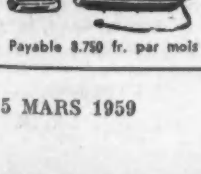
ALGER : CORVÉES POUR LES UNIVERSITAIRES

● A Alger, tous les hommes, ou presque, sont requis par l'armée, un jour sur dix en moyenne. D'innombrables civils peuvent ainsi circuler dans les rues, régulièrement armés.

Seuls échappent à la réquisition des catégories bien déterminées de citoyens : ecclésiastiques, médecins, pharmaciens, employés du gaz ou du chemin de fer, et... chauffeurs du Gouvernement général.

Les universitaires ne bénéficient pas de la dispense et sont contraints aux « corvées » les plus diverses : garde aux portes des gendarmeries, surveillance des centres de tri, service des poubelles, etc.

Les tâches d'enseignement ne manquent pas cependant. Ce sont des militaires qui sont appelés à les remplir.



Dernier modèle - Magnétophone « ARIAS »
COURRIER - MUSIQUE
LIVRE COMPLET avec housse de voyage, compteur, télécommande du micro, pédale, etc.
POURVU DE TOUTES LES SECURITES MODERNES
REMISE TRES IMPORTANTE aux lecteurs de « L'Express » sur présentation de cette annonce
Essais Démonstration **TELEDICT** 33, rue Bergère - PARIS PRO. 31-64 et 65
Recherchons agents et concessionnaires exclusifs
Payable 8.750 fr. par mois

C. GINI
Professeur à l'Université de Rome
PATHOLOGIE ÉCONOMIQUE
Un vol. in-8 de la Bibliothèque Economique .... 1.000 fr.
« Les dirigeants de notre économie feront bien de lire la remarquable étude de C. Gini, si peu conformiste. »
Emile Servan-Schreiber, *Les Echos* (18-2-59)
PAYOT-PARIS

→ (*Suite de la page 3.*)

les 470.000 autres seront désignés par le scrutin majoritaire...

Sur les douze villes de plus de 120.000 habitants, quatre sont « tenues » par la S.F.I.O. : Lille, Marseille, Toulon et Toulouse ont un maire socialiste ; Le Havre a un maire communiste. Cinq abcès à crever.

A Marseille, l'opération s'annonce délicate du fait de la cote personnelle de M. Defferre. A Lille, à moins qu'il ne s'accroche à la bouée communiste, M. Augustin Laurent est menacé ; à Toulouse, c'est déchirée que la S.F.I.O. va à la bataille : M. Louis Bazerque, maire depuis la démission de M. Badiou, affronte ce dernier qui conduit une liste U.F.D. (Union des Forces Démocratiques) ; à Toulon, contre M. Le Bellegou, maire sortant S.F.I.O., M. Jacques Body (patronné par M. Jean Charlot, ancien député du Var, et maintenant « socialiste autonome ») conduit une liste groupant les socialistes autonomes, des radicaux, des membres de l'U.G.S., ainsi que des syndicalistes de la C.G.T., de F.O. et de la C.F.T.C.

Enfin, au Havre, l'U.N.R. avait demandé la tête de la liste, mais son chef, le Dr George — sur les conseils, dit-on, de M. René Coty, dont il est le gendre — a accepté de passer la main, au nom de l'efficacité, à M. Pierre Courant, indépendant.

L'exemple de Lyon

Dans les autres villes, on assiste à des querelles de famille qui resteront de bon ton. Un bel exemple est donné par Lyon où finalement, Indépendants et U.N.R. ont renoncé à présenter une liste commune.

Deux thèses s'y affrontaient : les U.N.R. demandaient que la répartition des sièges fût effectuée à la lumière de la situation politique générale actuelle ; les Indépendants voulaient au contraire que l'on tînt compte des effectifs de chaque formation dans la composition présente du Conseil municipal lyonnais. Au bout du compte, M. Soustelle conduira la liste U.N.R. et M. Jarrosson, député, la liste des Indépendants. Les deux listes feront ainsi le plein de leurs voix au premier tour et, ensuite, on s'entendra pour la désignation du maire (qui sera, selon toute probabilité, M. Soustelle) et pour la répartition (aux Indépendants) des postes-clés d'adjoints.

A Clermont-Ferrand, M. Giscard d'Estaing, secrétaire d'Etat indépendant aux Finances, conduit la liste Indépendants-U.N.R.-M.R.P. pour arracher la mairie à M. Montpied, socialiste.

A Mâcon, les Indépendants se sentent assez forts contre le maire socialiste, pour se battre seuls au premier tour.

A Besançon, c'est l'U.N.R. qui espère déraciner M. Minjoz (S.F.I.O.). Les uns et les autres d'ailleurs, s'il en est besoin, sonneront, au second tour, le rappel des « nationaux ».

C'est l'U.N.R. qui a proposé la « *fusion des listes nationales au deuxième tour* » et, dans les villes où le scrutin est proportionnel, « *un accord préalable* (cf. : Lyon) *pour le choix des maires* ».

Une bataille discrète

A côté du P.C., dont la main tendue aux socialistes s'ankylose, M. Guy Mollet a mis au point une politique de colin-maillard. Tantôt, la S.F.I.O. conclut des alliances au second tour avec l'U.N.R. et le M.R.P. (Colmar, Bayeux, Chartres, Mulhouse), tantôt elle ferme les yeux sur des flirts — oh ! très secrets — avec le P.C. (Brest, Caen, Lorient). Dans les cas graves, elle exclut les sections (deux l'ont été dans les Pyrénées-Orientales) coupables d'alliances avec les communistes. Dans l'ensemble, M. Guy Mollet s'est efforcé de mener bataille le plus discrètement possible pour pouvoir jouir, en tout cas au second tour, de l'indulgente compréhension de l'U.N.R. et des Indépendants.

La droite, cependant, a les dents longues et MM. Frey et Duchet peuvent, sans trop de nervosité, voir arriver la consultation de dimanche. Grâce à l'arithmétique, au « scrutin-miracle », ils pourront serrer encore d'un cran la ceinture qui, depuis le 13 mai, étouffe la vie politique française. A Chamboulive comme à Paris, on ne fera pas, on ne fera plus de « politique ».

JEAN CAU.

(Agip)

MM. MOKHTAR OULD DADDAH (MAURITANIE), L'ABBÉ YOULOU FULBERT (CONGO), HAMANI DIORI (NIGER)...
Parmi treize vétérans de la politique...

LA TIMIDITÉ
est-elle une maladie ?

Confession d'un ancien timide

J'avais toujours éprouvé une secrète admiration pour Borg. Le sang-froid dont il faisait preuve aux examens de la Faculté, l'aisance naturelle qu'il savait garder lorsque nous allions dans le monde, étaient pour moi un perpétuel sujet d'étonnement.

Un soir de l'hiver dernier, je le rencontrai à Paris, à un banquet d'anciens camarades d'études, et le plaisir de nous revoir après une séparation de vingt ans nous poussant aux confidences, nous en vînmes naturellement à nous raconter nos vies. Je ne lui cachai pas que la mienne aurait pu être bien meilleure, si je n'avais toujours été un affreux timide.

Borg me dit : « J'ai souvent réfléchi à ce phénomène contradictoire. Les timides sont généralement des êtres supérieurs. Ils pourraient réaliser de grandes choses et s'en rendent parfaitement compte. Mais leur mal les condamne, d'une manière presque fatale, à végéter dans des situations médiocres et indignes de leur valeur.

» Heureusement, la timidité peut être guérie. Il suffit de l'attaquer du bon côté. Il faut, avant tout, la considérer avec sérieux, comme une maladie physique, et non plus seulement comme une maladie imaginaire. »

Borg m'indiqua alors un procédé très simple qui régularise la respiration, calme les battements du cœur, desserre la gorge, empêche de rougir, et permet de garder son sang-froid même dans les circonstances les plus embarrassantes. Je suivis son conseil et j'eus bientôt la joie de constater que je me trouvais enfin délivré complètement de ma timidité.

Plusieurs amis à qui j'ai révélé cette méthode en ont obtenu des résultats extraordinaires. Grâce à elle, des étudiants ont réussi à leurs examens, des représentants ont doublé leur chiffre d'affaires, des hommes se sont décidés à déclarer leur amour à la femme de leur choix... Un jeune avocat, qui bafouillait lamentablement au cours de ses plaidoiries, a même acquis un art de la riposte qui lui a valu des succès retentissants.

La place me manque pour donner ici plus de détails, mais si vous voulez acquérir cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi, qui sont nos meilleurs atouts pour réussir dans la vie, demandez à X. T. Borg son petit livre « Les Lois éternelles du Succès ». Il l'envoie gratuitement à quiconque désire vaincre sa timidité. Voici son adresse : X. T. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E.SORIAN.

COMMUNAUTÉ

La seconde séance

● ***Un seul drapeau, une seule langue, un seul hymne... Les douze Premiers Ministres africains sont venus expliquer à Paris leurs espoirs et leurs craintes.***

LUNDI, au début de l'après-midi, badauds et curieux se sont agglutinés rue du Faubourg-Saint-Honoré à Paris, devant les grilles de l'Elysée. Gardes à cheval, gardes républicains en grande tenue, fanfare, tout indiquait dans le déploiement des sabres et des crinières un faste exceptionnel : le Conseil exécutif de la Communauté se réunissait pour sa première séance de travail, sous la présidence du général de Gaulle.

La solennité dont sont entourés ces travaux résulte de la volonté formelle du président de la République. L'apparat tend à faire corps avec les nouvelles institutions. Comme du reste le secret : l'ordre du jour des délibérations auxquelles participaient les douze présidents du Conseil des nouvelles Républiques africaines et le Premier Ministre français, M. Michel Debré, n'a pas été divulgué.

En fait, l'élaboration juridique de la Communauté n'est pas achevée : la Constitution n'a fait que tracer les grandes lignes de l'ensemble franco-africain. La Communauté s'est longtemps ramenée à deux principes essentiels : « *Il doit y avoir un domaine commun* », « *ensemble nous ferons quelque chose de grand* ». La Constitution posa un certain nombre de jalons, puis, au cours de la première réunion du Conseil exécutif, il y a juste un mois, on ajouta : une seule nationalité pour la Communauté et la République française, une seule langue officielle : le français, un seul drapeau, un seul hymne : « La Marseillaise ».

Un seul « bleu »

Les hommes appelés à déterminer ensemble, d'ici mai, les derniers rouages de la Communauté sont pour la plupart des vétérans de la politique. Il n'y avait lundi qu'un seul nouveau venu, un seul « bleu », M. Sahoulba qui a remplacé à la tête du gouvernement du Tchad M. Gabriel Lisette, écarté du pouvoir par la première « crise » qui ait affecté un pays membre depuis la dernière réunion du Conseil exécutif.

Tous les autres leaders africains sont depuis longtemps parfaitement avertis des méandres de la vie politique française. Ce sont de vieux parlementaires, comme M. Hamani Diori, 41 ans, ancien directeur d'école, président du Conseil du Niger; ou M. Sourou-Migan Apithy, 46 ans, expert-comptable, président du Conseil du Dahomey; ou encore M. Barthélemy Boganda, 49 ans, propriétaire agricole, qui rêve, à la tête de l'ancien Oubangui-Chari, devenu la République centrafricaine, de constituer avec la Guinée espagnole et le Congo belge les Etats-Unis d'Afrique Latine.

Tous ces hommes sont venus à Paris avec leurs aspirations, leurs revendications, leurs problèmes. Il y a M. Moktar Ould Daddah, le benjamin du Conseil exécutif (et le seul barbu avec M. Buron), qui veut faire de la République islamique de Mauritanie le trait d'union entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire. Il y a le « dernier carré » des fédéralistes, M. Mamadou Dia, 49 ans, directeur d'école, président du Conseil du Sénégal, et M. Jean-Marie Koné, président du Conseil du Soudan, promoteurs de la Fédération du Mali que vient d'abandonner M. Yameogo, président du Conseil de la Haute-Volta. Il y a enfin l'abbé Youlou Fulbert qui a dû faire face il y a trois semaines au Congo à de sanglantes échauffourées et qui a dans sa serviette un rapport à ce sujet.

Auprès de ces hommes d'Etat, représentant les anciennes colonies, ont pris place, dans le grand salon des Ambassadeurs, les ministres français

...GONTCHONE SAHOULBA (TCHAD), LÉON M'BA (GABON), SOUROU MIGAN APITHY (DAHOMEY) ET MICHEL DEBRÉ (*)
...un seul « bleu » : M. Sahoulba

chargés des « affaires communes », c'est-à-dire surtout de la diplomatie, des finances et de l'armée. Le Conseil exécutif de la Communauté est au complet. Que peut-il faire ? Que représente-t-il dans les nouvelles institutions ?

Les deux voies

On chercherait en vain dans l'histoire ou dans les constitutions contemporaines un organisme analogue, ou une construction directement comparable à la Communauté. C'est ce que souligna samedi dernier, au cours d'une conférence faite à Paris à l'Ecole des Sciences politiques, M. Raymond Janot, secrétaire général de la Communauté : « *Il s'agit*, devait-il déclarer, *d'une innovation totale* ».

La loi-cadre avait amené les anciens territoires d'outre-mer au bord de l'autonomie interne : celle-ci butait sur le caractère « un et indivisible » de la République. Il fallait rompre l'unité de la République et la remplacer par quelque chose de nouveau que les populations d'outre-mer auraient librement accepté. Mais quoi ?

« *Créons une confédération* », proposaient M. Senghor et ses amis, soucieux de faire face à la vague d'émancipation qui anime les masses africaines.

« *Pourquoi pas une fédération ?* » répondaient les juristes français qui inscrivaient ce titre dans leur projet de Constitution. On inventa la « Communauté » pour satisfaire les uns et les autres, tout en ralliant le maximum de « oui » au référendum. D'où l'ambiguïté du système actuel : il peut évoluer dans divers sens selon que tel organe s'atrophiera ou se développera.

C'est en particulier le cas du conseil exécutif de la Communauté. Pour l'instant, au terme de la Constitution, il « *organise la coopération de la Communauté sur le plan gouvernemental et administratif* ». La formule est vague. Mais la présence même de tous les chefs de gouvernement fait penser qu'il pèsera de plus en plus sur les options fondamentales en matière de politique commune, même s'il ne devient pas un véritable gouvernement fédéral.

Il en est de même pour le Sénat de la Communauté qui est composé d'hommes politiques délégués par toutes les Assemblées des différents Etats. Il a la possibilité de « *prendre des décisions exécutoires dans les domaines où il a reçu délégation des Assemblées législatives des membres de la Communauté* » : c'est dire qu'il peut devenir pour toutes les affaires communes une sorte de super-Parlement.

En un mot, à la limite, la France pourrait être réduite au seul exercice direct de son autonomie interne, tout en partageant avec le reste de la Communauté la gestion de toutes les affaires communes. Ce serait dans la logique de l'égalité absolue posée au départ par l'esprit de la Constitution : telle serait à terme la voie de la Fédération, celle que postule l'existence d'une diplomatie et d'une armée communes.

Prochains tests

Mais, au même moment, les nouveaux Etats africains ont la tentation irrésistible d'élargir le champ de leur souveraineté, c'est-à-dire de diminuer la portée des affaires communes, ou tout au moins leur gestion. Non parce que certains d'entre leurs dirigeants conçoivent la Communauté comme une étape, mais parce que tous entendent être pleinement maîtres chez eux.

Ils tendent ainsi à un système confédéral que les textes n'excluent pas : il suffit d'aménager le domaine commun. La réunion de lundi l'a prouvé. Certains chefs de gouvernement ont repris à leur compte l'argumentation du journal soudanais « L'Essor » qui écrit :

> « *Pourquoi le président de la Communauté ne ferait-il pas confiance aux Premiers Ministres des Etats membres de la Communauté pour la gestion des services communs ? Dans le cadre de l'autonomie interne la souveraineté ne peut et ne doit être exercée que par le gouvernement de chaque Etat.* »

Une telle thèse va loin : elle vise à faire du président du Conseil de chaque Etat le dépositaire des pouvoirs communs, réduisant le haut-commissaire à un rôle protocolaire.

Le général de Gaulle n'a pas suivi ses interlocuteurs sur ce terrain. Mais il a admis que dans certains cas, et dans le cadre de la diplomatie commune, les gouvernements africains puissent déléguer leurs propres représentants auprès d'Etats indépendants et étrangers, notamment en Afrique.

Bref, la construction n'est pas achevée et peut encore évoluer. Il doit y avoir dans les semaines qui viennent des élections au Sénégal, au Soudan, au Dahomey, au Congo en particulier. Les hommes d'Etat africains vont se confronter de nouveau avec leurs opinions publiques. On découvrira alors si les mots d'ordre d'indépendance et surtout d'unité ont perdu de leur force et si la Communauté, telle qu'elle se bâtit, répond aux aspirations des Africains.

CLAUDE KRIEF.

(*) Egalement présents à la réunion de l'exécutif : MM. Philibert Tsiranana (Madagascar), Mamadou Dia (Sénégal), Maurice Yameogo (Haute-Volta), Barthélemy Boganda (Centrafrique, ex-Oubangui-Chari), Auguste Denise (Côte d'Ivoire), Jean-Marie Kone (Soudan).

TUNISIE

Le spectacle Bourguiba

● ***Jean Daniel, à Sousse, a vu pendant plus de trois heures le Président Bourguiba parler avec ses mains. La part faite au spectacle, on retrouve les problèmes sérieux. Voici son câble :***

LE Congrès du Néo-Destour a lieu dans un hangar aménagé au petit port de Sousse. Bourguiba parle. Il va parler pendant trois heures et demie sans texte, sans notes, sans même un canevas.

C'est un mime prodigieux. Ses gestes précèdent le mot avec une justesse si expressive que lorsque le mot arrive, il semble parfois qu'il se répète. Plus qu'un tribun, plus qu'un

→

Un appareil à GAZ en plus

pour la cuisine, l'eau chaude, le chauffage ou le lavage

et vous allez pouvoir bénéficier du TARIF BINÔME (qui est "un vrai prix de gros").

...Oui, car le supplément de GAZ utilisé dans cet appareil vous permettra sans nul doute d'atteindre le chiffre de consommation à partir duquel **le TARIF BINÔME devient très avantageux.**

Votre intérêt, dès lors, n'est-il pas d'augmenter votre confort, en achetant un nouveau radiateur, ou un nouveau chauffe-bain, ou une nouvelle cuisinière à gaz : Vous serez mieux servi et en fin d'année, vous aurez dépensé moins.

Renseignez-vous auprès des Services du GAZ DE FRANCE et des Vendeurs ou Installateurs.

GAZ

C G 12 bis - R.L. Dupuy

jack Romoli

TISSUS ANGLAIS

LE COSTUME 1/2 MESURES 48.000 francs

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

orateur, c'est un diseur — et un diseur méditerranéen — dont les mains décrivent sans cesse des figures de ballet. Pendant un moment, mon voisin oublie de me traduire certains passages du discours. Je suis sur les mains de Bourguiba la danse des mots. L'auditoire participe au spectacle.

Le hangar est décoré. Il y a les seules couleurs tunisiennes : rouge et blanc. Il n'y a qu'un seul portrait. Il est immense, c'est celui de Bourguiba. Il parle devant son portrait comme si ce n'était plus le sien et c'est d'ailleurs bien ce qu'il va laisser entendre pendant tout son discours. Il ne s'appartient plus. Il est la Tunisie.

Un contrat de 25 ans

Lorsqu'il dit « avec l'aide de Dieu », il ajoute un « bien sûr » rapide un peu dérisoire pour marquer que l'aide de Dieu sans la volonté de Bourguiba ce n'est pas grand-chose.

> « *Notre stratégie,* dit-il, *suppose un peuple uni et discipliné autour d'un chef jouissant d'une confiance totale pour avoir les coudées franches et entreprendre ce qui lui paraît profitable, quitte à fournir les explications en temps opportun.* »

Il est ce chef, et, aujourd'hui, il s'explique après vingt-cinq années de contrat avec un peuple auquel il s'est identifié.

Et devant ce bilan de réussite personnelle et ce degré d'identification du héros avec sa nation, la mégalomanie qui, au début, irrite, se fait accepter à peu près comme dans les Mémoires de de Gaulle ou la « Jeanne d'Arc » de Michelet.

Je regarde les visages des représentants de missions diplomatiques occidentales. Bourguiba les heurte. Il gesticule trop, il oublie qu'il ne représente qu'un petit pays. Il a parfois l'insolence indécente et le charme trop délibéré. Pourtant, ces visages sont entre l'attendrissement et l'émerveillement. Il y a de la sympathie à la fois admirative et amusée dans leurs sourires critiques. C'est le pays du verbe rituel. Le discours est une cérémonie et les fidèles y ont le rôle des chœurs antiques ; les ovations sont à la fois sincères et convenues, spontanées et attendues. Bourguiba s'en nourrit avec une passion complaisante. Il regarde son auditoire comme un dompteur, comme un élu du peuple soudain divinisé. Il lui paraît naturel qu'on lui crie de toutes parts :

« *Dieu te garde.* »

Il approuve plus qu'il ne remercie. Si Dieu ne le gardait pas, qu'adviendrait-il ? On le voit se le demander avec angoisse...

Mais tout ce rite est méditerranéen. On a assisté à un grand spectacle, aux jeux du cirque. Le surhomme sait qu'il ne peut pas dépasser le cadre du cérémonial et cela limite son despotisme. Les fidèles reprennent leur sens critique lorsque le rideau tombe. Il reste alors le contenu des propos du « *raïs* » et la confrontation de ses propos avec les réalités quotidiennes.

Le bilan demeure que Bourguiba est en mesure de dire aujourd'hui sans hypocrisie et même sans diplomatie ce qu'il croit être leur fait aux Egyptiens, aux Français, aux Occidentaux et, aussi, aux Algériens. Il n'y a plus de dialogue franco-tunisien, Bourguiba entend s'adresser au monde. La Tunisie est petite ? Oui, mais elle est bien située et son chef arrivera à y intéresser la planète, il le croit sincèrement. L'ambassade des Etats-Unis à Tunis n'est-elle pas arrivée à prendre une influence au State Department, sans rapport avec les dimensions de la Tunisie ? Yougoslaves, Allemands, Italiens ne cherchent-ils pas le moyen d'intensifier la coopération économique et technique ? Il n'y a que la France.

Une idée

Bourguiba se détache vite de ceux sur qui son charme n'opère plus. Il a été l'enfant chéri de l'opinion française et point seulement de l'opinion dite libérale. Il a su parler aux hommes politiques et aux intellectuels français. Dieu sait qu'il s'en vante aujourd'hui comme d'une victoire, mais il force la note. Si la France avait été en situation de tirer parti du « bourguibisme », de la doctrine des étapes, la victoire eût été partagée. Il explique avec brio comment il a « roulé » les colonialistes. Il donne sur ce point des leçons aux Algériens qui sont dans la salle du Congrès. Il refait l'histoire en faisant une doctrine rigoureuse de ce qui ne fut parfois au départ qu'un empirisme risqué.

La guerre d'Algérie et surtout peut-être aussi ses différends avec l'Egypte ont contraint Bourguiba à une révision intérieure de la coopération. Enfin, depuis le 13 mai, la situation politique française lui échappe. La seule constatation exacte qu'il ait faite sur cette situation concerne l'impasse algérienne :

> « *Cette guerre ne peut pas finir,* dit-il, *et pourtant, il est impossible qu'elle continue sans catastrophe pour tout le monde.* »

Alors, il propose une solution internationale, une table ronde de toutes les puissances encore coloniales pour une coopération dans les opérations de décolonisation. Il ne pense pas que la proposition puisse être aujourd'hui acceptée par la France, il lance cette idée pour qu'elle fasse son chemin.

Le F.L.N. à Tunis

En vérité, la réalité algérienne et même tunisienne s'accommode mal de cette distance que Bourguiba a fini par prendre à l'égard de la France. On a envie de lui dire que ce cours de philosophie politique, de « bourguibisme colonial » qu'il a donné au Congrès du Néo-Destour, il conviendrait de l'appliquer encore aujourd'hui vis-à-vis de la France, laquelle, qu'il le veuille ou non, reste le partenaire.

Et puis qu'y a-t-il en fait à l'origine de cette volonté de regarder ailleurs ? Rien peut-être, sinon de mauvais rapports entre de Gaulle et Bourguiba, entre deux orgueils, deux susceptibilités. En disant que jamais la solution du problème algérien ne lui avait paru aussi lointaine, Bourguiba a annoncé une vérité tragique dont les Français et les Algériens peuvent tirer une conséquence pratique. Mais Bourguiba lui aussi devrait pouvoir le faire.

Que faudrait-il pour que reprenne avec efficacité sur l'Algérie un dialogue franco-tunisien ?

Au moment où j'écris, on s'attend à voir arriver le gouvernement algérien à la fin de la semaine, après les délibérations du Caire. Le décrochage de l'Egypte est confirmé. L'hostilité de la majorité des leaders F.L.N. aux éléments extrémistes va se traduire par un enracinement encore plus grand en Afrique du Nord et notamment en Tunisie.

Le rôle du Maroc

Il faut voir les choses comme elles sont. On a beau dire à Paris que Bourguiba n'est pas neutre, qu'il ne peut plus servir d'intermédiaire, qu'il irrite l'opinion française et en particulier l'armée française d'Algérie, on a beau espérer une conciliation marocaine qui, en effet, ne doit pas être négligée et on a beau attendre des miracles de la noble amitié qui lie le général de Gaulle au roi du Maroc, il se trouve que Bourguiba a aujourd'hui des atouts maîtres et qu'on peut difficilement se passer de lui.

D'abord, son autorité est incontestée dans un pays qu'il a su rendre stable et discipliné. Le soutien des Occidentaux lui est acquis, c'est un fait évident. Mais surtout ses rapports avec les Algériens sont devenus des rapports de symbiose, c'est-à-dire que maintenant l'interdépendance des problèmes tunisien et algérien est devenue telle que les Algériens ne sacrifieront pas les Tunisiens à leur cause.

Devant cette situation, il y a deux positions possibles : ou bien on se résigne à la durée de la pacification algérienne et à la rupture de plus en plus complète avec la Tunisie de Bourguiba. Alors, il faut aussi se résigner à de nouveaux incidents où les torts seront peut-être partagés, mais qui provoqueront un retentissement international qui ne sera sans doute pas en faveur de la France.

L'autre position consiste à vouloir sortir de l'immobilisme algérien et je continue de croire que c'est celle du général de Gaulle, mais dans ces conditions il faut rétablir, même si cela semble aujourd'hui insurmontable, les rapports franco-tunisiens.

M. Bourguiba paraît persuadé qu'il ne peut plus se faire entendre ni de l'opinion française ni du gouvernement français ni même de la présidence de la République française. Il estime que toutes ses avances, tous ses gestes conciliateurs sont repoussés simplement parce que les autorités françaises ont peur des réactions des militaires et des ultras. Il s'est dit alors qu'on ne peut rien attendre de la France seule et qu'il ne faut plus espérer que dans une pression internationale d'ailleurs incertaine sur les Français.

L'autorité d'Alger

Bourguiba a eu de nombreuses conversations avec les Américains sur ce point. Il s'est entendu répondre, paraît-il, que même si le général de Gaulle semblait incapable d'imposer une solution au conflit algérien, c'est lui qu'il fallait aider parce qu'il était le seul homme capable de maintenir l'unité française dans un sens relativement libéral sur l'Algérie.

Mais les Tunisiens n'accordent que peu d'importance à ce qui n'est, pour le moment, qu'une intention. La vérité, on en revient toujours au même problème, c'est qu'on pense partout

(Telephoto)

M. Habib Bourguiba
« *Avec l'aide de Dieu !* »

que le Président de la République lui-même n'arrive pas à se faire entendre.

La seule manière de contraindre le monde intéressé au problème algérien et en particulier la Tunisie de Bourguiba, à retourner ses regards vers la France, vers un gouvernement français, c'est de démontrer qu'il y a intérêt de s'entendre avec une force incarnée dans un homme :

> « *Nous voulons bien,* déclare l'un des collaborateurs du Président Bourguiba, *passer sur le fait que nous n'avons pas l'honneur de plaire au général de Gaulle. Mais pourquoi voudriez-vous que nous triomphions d'une humeur lorsque nous ne sommes même pas sûrs de l'autorité du chef de l'Etat français?* »

L'autorité de Paris sur Alger reste l'unique problème qui détermine tous les autres. Tout ce que l'on juge irritable, outrancier, désordonné à Tunis peut être transformé du jour au lendemain par un rétablissement spectaculaire de l'autorité du pouvoir central. Or, je l'ai ressenti comme une injustice, mais enfin on le déclare ici dans les milieux dont nous avons le plus besoin :

> « *De Gaulle? Mais c'est encore Bourgès-Maunoury !* »

JEAN DANIEL.

(Henri Cartier - Bresson - Magnum.)

M. BEVAN ACCUEILLE SES INVITÉS (*)
« La vérité ne se révèle jamais spontanément »

ENTRETIEN

La Gauche devant l'avenir

● ***Après leur premier entretien de Paris (1), Pietro Nenni et Pierre Mendès France ont retrouvé, chez lui, près de Londres, Aneurin Bevan. Voici le texte enregistré de la conversation des trois hommes d'État.***

L'Express. — Monsieur Bevan, vous avez pris connaissance du premier entretien que MM. Nenni et Mendès France ont eu à Paris. Cette première conversation constitue en quelque sorte l'entrée en matière de notre entretien d'aujourd'hui. Elle faisait le point des problèmes qui confrontent actuellement la gauche européenne d'une manière qui peut paraître souvent décourageante aux hommes qui se réclament de cette tendance politique dans toute l'Europe. Quels éléments nouveaux pensez-vous que nous puissions apporter sur ce problème dans notre entrevue d'aujourd'hui ?

M. BEVAN. — Je ne considère pas que la gauche doive se sentir découragée dans les circonstances actuelles. Il me semble en effet que le malaise est beaucoup plus profond à droite qu'à gauche. La victoire de la droite ne repose sur rien de solide. Je n'ai aucune autorité pour parler des affaires françaises, surtout en présence de M. Mendès France, mais ce qui se passe chez vous me paraît être une curieuse répétition de ce qui s'est produit en 1933, 1934 et 1935. Il ne s'agit pas d'une « nouvelle France », mais d'une France qui refuse son avenir. On ne trouve dans la politique française aujourd'hui, notamment en matière économique et algérienne, aucun élément qui laisse prévoir un avenir stable pour la France.

(1) Cf. « L'Express », N° 402, pp. 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Le malaise de la droite vient à mon avis de ce que ses théoriciens commencent à comprendre que les problèmes économiques de la société occidentale ne seront pas résolus par les méthodes auxquelles ils s'accrochent. Ce que nous ne pouvons oublier, par exemple, c'est que la production britannique est stagnante depuis trois ans. Elle a même diminué au cours des six derniers mois. Un énorme pourcentage de la capacité productive du capitalisme est aujourd'hui inemployé.

M. MENDÈS FRANCE. — C'est vrai aussi en France.

Un héritage catastrophique

M. BEVAN. — C'est là le problème fondamental : les apologistes du système ne peuvent plus trouver aucune réponse valable. Dès qu'ils commencent à parler d'expansion, ils sont repris par la terreur de l'inflation. Il y a cinq millions de sans-travail aux Etats-Unis et un grand nombre de chômeurs partiels. En face de cela, nous avons le spectacle d'un monde communiste où la production augmente sans cesse et qui connaît une atmosphère d'euphorie économique. Cette situation, si elle se maintenait, serait mortelle pour la droite. Celle-ci, cependant, n'a aucun moyen de la modifier.

Les économistes orthodoxes, au sens socialiste du mot, ont fait remarquer depuis un certain temps qu'il ne sera plus possible de faire tourner à plein régime la machine économique américaine si les Etats-Unis n'adoptent pas la formule de ce que nous appelons l'Etat-Providence, qui se caractérise par des dépenses sociales massives. Sans le programme d'armements qui a tenu lieu de programme de travaux publics, la crise économique des pays occidentaux eût été aussi grave que celle de 1930.

La gauche n'a donc aucune raison d'être pessimiste. Bien qu'il ne soit pas très agréable d'hériter d'une situation catastrophique, elle doit être dès maintenant envisagée. On a inventé une série « d'astuces » pour la retarder. L'une d'elles est le Marché commun. Celui-ci ne constitue pas tant l'incarnation d'une politique économique qu'une tentative de fuite devant les problèmes de l'heure. Il ne règle aucune des difficultés fondamentales. Il les aggrave même dans une certaine mesure en augmentant les risques de chômage dans certains pays. Nous pouvons être certains qu'il y aura des troubles et ils ont déjà commencé en Belgique.

Je ne dis pas que le Marché commun est mauvais en soi, mais il ne résout aucun des problèmes économiques de l'Occident et ceux qui le présentent comme un remède universel s'abusent dangereusement. Je crois pour ma part qu'il ne fera que détourner l'attention des vrais problèmes.

La gauche n'a donc pas de raison de se montrer pessimiste : c'est dans l'autre camp que règne le malaise.

M. NENNI. — Je suis tout à fait d'accord avec cette analyse. Ce que nous payons aujourd'hui dans nos pays, c'est la faillite de la droite. Cela est particulièrement vrai en Italie où nos difficultés actuelles, sur le plan politique et social, sont la conséquence de l'échec de la direction bourgeoise de la démocratie chrétienne. C'est ce qui place la gauche ouvrière et la gauche démocratique italienne — à la différence de la gauche démocratique française — dans une excellente position d'attaque.

La crise actuelle de la gauche française exerce une influence négative, même en Italie, mais je crois qu'elle pourrait être surmontée par une étroite collaboration des forces travaillistes, socialistes et démocratiques des autres pays avec la gauche française qui est en train de se reconstituer et dont la tâche ne devrait pas être impossible dans la mesure où ce que j'ai dit tout à l'heure de l'Italie vaut aussi pour la France. La droite française n'a pas de solution économique, n'a pas de solution sociale, n'a pas de solution pour l'Algérie. Je n'éprouve aucun pessimisme devant l'avenir des forces démocratiques.

M. MENDÈS FRANCE. — L'analyse de M. Bevan est excellente. Elle s'applique parfaitement à l'Allemagne, à la Belgique et, d'après ce qu'on vient de nous dire, à l'Italie comme à l'Angleterre.

En France, il est également clair que la droite n'est pas en état de faire face aux difficultés économiques, d'éviter à la fois l'inflation et la récession, d'obtenir le développement économique qui permettrait d'élever le niveau de vie, de satisfaire les besoins sociaux et culturels, enfin d'assurer l'équipement et le progrès des pays qui sont associés à la France. Le jugement de Bevan est donc valable.

Toutefois, nous avons en France une conjoncture politique particulière. La droite peut faire oublier momentanément son impuissance sur le plan économique et social, car l'attention est monopolisée par un problème purement politique : le problème algérien. La droite flatte le nationalisme le plus cocardier, excite les passions et détourne ainsi l'attention du problème permanent qui est économique et social.

Vingt ans de déceptions

La crise nationaliste actuelle — qui n'a sans doute pas encore atteint son paroxysme — crée un grave danger. Elle est profonde parce qu'elle succède aux déceptions cruelles que la France subit depuis vingt ans. Elle dissimule les vrais problèmes.

D'autre part, la situation algérienne entraîne une détérioration de l'économie intérieure : coût économique, coût financier, réduction du niveau de vie, distorsions de toutes sortes... M. Bevan a parlé des charges militaires : celles de la France sont supérieures à celles des autres pays. Il en résulte un affaiblissement économique général, une insuffisance des investissements, un prélèvement sur le niveau de vie.

L'évolution comparée des prix et des salaires réels, depuis 1950, montre que la situation n'a cessé de s'aggraver et cette détérioration va se poursuivre.

A la longue, cela suscitera dans le pays une prise de conscience. Mais pour le moment, beaucoup de Français ne voient pas le lien entre les difficultés économiques et sociales et la poursuite de la guerre.

M. BEVAN. — C'est exact, mais il faut bien dire que la vérité ne se révèle jamais spontanément. Comme vous venez de le dire, il existe toujours, dans chaque pays, et spéciale-

(*) De gauche à droite : MM. Pierre Mendès France, Jean-Jacques Servan-Schreiber, Pietro Nenni et Aneurin Bevan.

→

→

ment en France, des circonstances que la droite peut utiliser pour masquer la situation véritable. C'est pourquoi il est indispensable que la gauche — j'emploie le terme dans son sens le plus général, mais je préférerais dire « les socialistes » — présente au pays une analyse si claire de la situation qu'elle puisse dissiper l'aveuglement dû aux circonstances.

Je crois que l'erreur de nos amis occidentaux — je voudrais pouvoir dire cela sans afficher des airs de supériorité — a été d'orienter leur stratégie en fonction de la situation psychologique immédiate, ce qui donnait à leur attitude une apparence d'empirisme permanent.

En se laissant entraîner dans une série de combinaisons parlementaires artificielles dont chacune n'avait pour but que de faire face à une situation effervescente, ils ont empêché la masse de garder une image claire des buts qu'ils poursuivaient. Or, la force de la gauche réside dans une analyse fondamentale de la situation et dans l'insistance austère sur le fait que seules certaines solutions sont valables.

C'est pourquoi je considère comme absolument vital, si elle doit connaître un renouveau, que la gauche française ne cherche plus à conclure des alliances parlementaires purement temporaires. Non seulement elles échoueraient à ranimer l'élan des masses, mais elles les feraient retomber dans le cynisme. Il n'y aurait plus de foi, car il n'y aurait plus de cohérence intellectuelle.

Le crime de M. Mollet

C'est à mon avis le crime qu'ont commis Guy Mollet en France et Saragat en Italie. En pratiquant une politique empiriste, en ne recherchant que la solution de problèmes temporaires, ils ont fait perdre à la masse l'idée d'une orientation permanente. La droite peut toujours se permettre d'être empiriste, puisqu'elle mène un combat d'arrière-garde contre le changement. La gauche, elle, ne devrait jamais l'être. Or, la gauche continentale s'est montrée empiriste.

Si nous n'avons pas commis cette erreur en Angleterre, ce n'est pas parce que nous étions plus habiles, mais à cause de la cohésion traditionnelle des organisations ouvrières et du parti travailliste britanniques.

Aujourd'hui, le parti travailliste a sans doute une majorité dans le pays, non pas, je le répète, parce que nous avons été particulièrement habiles, mais parce que nous nous sommes refusés à toute relation organique avec la droite. La classe gouvernante a toujours besoin d'un paravent. Elle cherche donc à emprunter certains hommes à la gauche pour s'en faire un masque. Il faut mettre fin à cette manœuvre et c'est pourquoi j'ai soutenu si résolument l'attitude prise par le parti socialiste italien de Pietro Nenni.

Ce que le P.S.I. vient de faire pour la première fois, c'est de présenter au peuple italien un nouvel élément catalyseur. Jusqu'à présent, il n'y avait que deux catalyseurs en Italie : les communistes et les chrétiens démocrates.

M. Nenni me pardonnera si je dis que pendant un certain nombre d'années, le P.S.I. ne semblait réagir qu'en fonction de ce que faisaient les communistes. Les communistes, désormais, commencent à se demander comment les travailleurs vont réagir à l'égard de Nenni, alors qu'ils se demandaient autrefois comment Nenni allait réagir à l'égard de Togliatti.

Le P.S.I. reste divisé, bien sûr, et je suis certain qu'il y a en Italie beaucoup de « libéraux » qui estiment possible la formation d'une majorité de centre-gauche. Je crois qu'il faut mettre en garde les socialistes italiens contre cette tentation. Il est absolument essentiel qu'ils préservent leur pureté, leur intransigeance, je dirais même leur « virginité » politique.

Et les communistes ?

M. Nenni. — C'est ce que nous voulons faire. Nous nous sommes proposés de libérer en Italie les forces économiques et sociales qui s'étaient trouvées enfermées au cours des dernières années dans le dilemme suivant : ou bien accepter la démocratie chrétienne avec ses défauts éclatants, ou bien se résoudre à la solution communiste, telle que nous la voyons appliquée dans les pays où les communistes se sont emparés du pouvoir. Nous avons voulu libérer toutes ces forces et leur faire comprendre qu'il existe une autre solution.

Il ne suffit pas de rester « vierge » : il faut aussi devenir fort. On ne le devient pas du jour au lendemain, mais je crois que nous y arriverons en restant précisément sur le terrain que M. Bevan a défini tout à l'heure : aucune concession à la droite, aucun pacte avec elle, aucune renonciation à nos principes.

L'Express. — Diriez-vous aussi : pas de concession aux communistes ?

(Henri Cartier-Bresson, Magnum)

PREMIER ENTRETIEN DIMANCHE MATIN (*)
« L'Amérique n'a cherché qu'à rétablir la société d'avant »

M. Nenni. — Je dirais surtout, dans ce cas, « pas de confusion » : pas de confusion sur la ligne politique que nous entendons suivre et qui est une ligne démocratique. Nous revendiquerons pour nous, tant que nous serons dans l'opposition, et nous garantirons au pays, lorsque nous serons au gouvernement, le libre développement de la démocratie et le respect des libertés individuelles — qui ne sont pas, à nos yeux, des valeurs « bourgeoises » ou « prolétariennes », mais une des plus grandes conquêtes de l'humanité. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas de chercher ce qui nous sépare des communistes, mais de trouver ce qui peut consolider le mouvement socialiste dans notre pays.

L'Express. — Vous avez dit, dans votre dernier entretien avec M. Mendès France, que la gauche ne pourrait retrouver toutes ses chances en Europe qu'avec la fin de la tension internationale. M. Bevan est-il de cet avis ?

M. Bevan. — Je n'accepte pas l'idée que la position des partis socialistes est déterminée par la situation internationale, car elle fait d'eux de simples spectateurs des drames qui se jouent à l'échelle mondiale. Je considère au contraire que la situation internationale est le sous-produit de l'activité ou du manque d'activité des partis de gauche des différents pays. Les partis socialistes devraient définir leur politique sans se laisser influencer par la situation internationale du moment.

Une des principales raisons de l'échec des partis communistes en Europe, c'est qu'ils ont constamment déterminé leur attitude en fonction de la situation internationale, c'est-à-dire de la position de l'Union soviétique. Cela a fait leur force au début, mais cela les a ensuite empêchés de la consolider en les conduisant à de brusques changements de politique qui déconcertaient leurs électeurs.

Le sort des partis communistes est un exemple typique des inconvénients qu'il y a pour un mouvement de gauche à élaborer sa stratégie en fonction de la situation internationale, essentiellement changeante et déterminée par la totalité de l'histoire passée des différentes nations.

Un parti de gauche doit définir sa politique en fonction de facteurs permanents. Pour la gauche européenne comme pour celle des Etats-Unis, le principal de ces facteurs est le fait que les difficultés économiques du capitalisme occidental apparaissent pour le moment insolubles. De cette réalité fondamentale, découlent sans cesse une multiplicité de problèmes nationaux et internationaux.

M. Nenni. — Je ne suis pas tout à fait d'accord. Je continue à penser que nous avons été victimes, au cours des dix dernières années, de l'aggravation de la tension internationale. Sur le plan de la lutte des classes comme sur le plan de la lutte pour la démocratie politique, on ne peut isoler les diverses situations nationales du contexte international. C'est pourquoi la lutte pour la paix se confond, en fait, avec la lutte pour la démocratie et pour le socialisme.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien à faire sur le plan intérieur tant que la situation mondiale ne se sera pas améliorée. Cela ne veut pas dire non plus que nos intérêts se confondent avec ceux d'une certaine puissance ou d'un certain bloc. Mais je suis convaincu que l'intérêt du mouvement ouvrier se confond avec celui de la paix.

M. Bevan. — Tout le monde est pour la paix. Mais il y a une grande différence entre une « politique pour la paix » et « la paix en tant que politique ».

(*) A gauche, le député travailliste Jenny Lee (Mme Bevan). A l'arrière-plan, notre collaborateur K.-S. Karol. Au premier plan, M. Nenni.

M. Nenni. — Il va de soi que je parlais d'une politique pour la paix, c'est-à-dire d'une politique qui permettra de résoudre les problèmes laissés en suspens après la dernière guerre et de dépasser le stade actuel de la division du monde en deux blocs militaires.

M. Mendès France. — Tout le monde est pour la paix, oui. Mais tout le monde n'est pas d'accord sur les moyens de la réaliser. Certaines des attitudes par lesquelles la droite pense la maintenir choquent profondément ceux qui se considèrent comme de gauche.

La droite, au fond, accepte assez bien la division du monde en deux blocs, soit qu'elle s'y résigne, soit même qu'elle la considère comme une chose bonne et naturelle. Les bons sont d'un côté, les mauvais de l'autre : certains trouvent normal qu'il en soit ainsi. Mais, de notre côté, nous ne nous résignons pas à cette division en blocs antagonistes comme à une chose naturelle et permanente : nous en connaissons les inconvénients.

Le problème incompris

D'autre part, beaucoup d'hommes acceptent l'idée que la paix doit être maintenue par une politique « d'intimidation ». Bien entendu, ils ne souhaitent pas le recours à la force, sauf s'ils sont fous. Mais ils croient qu'on peut empêcher l'autre camp de prendre des initiatives dangereuses en lui faisant comprendre que la force sera au besoin utilisée contre lui dans certains cas. Brandir ses armes, accumuler des moyens militaires aussi puissants que possible est donc considéré dans certains milieux comme la seule méthode efficace pour maintenir la paix.

La gauche, au contraire, estime que la politique d'intimidation est pleine de périls, parce qu'elle conduit à des surenchères et qu'elle peut déboucher, à la limite, sur la notion de guerre préventive. Si l'on y répugne soi-même, l'autre camp peut y être conduit. Là encore, par conséquent, il y a une énorme différence psychologique entre deux conceptions de la politique étrangère.

Troisième point : la gauche — et, je crois, Bevan avant les autres — a révélé l'extraordinaire importance de l'évolution en cours dans les pays sous-développés et son rôle dans l'équilibre mondial. Cette évolution peut avoir pour effet, soit de rendre un jour la paix presque impossible, soit de donner la victoire à l'un des camps sans qu'il ait eu à tirer un seul coup de canon pour cela. Une politique active pour atténuer ou faire disparaître le déséquilibre actuel doit être un élément essentiel de la politique étrangère des partis de gauche.

Je ne crois pas que les hommes de droite aient bien compris cette situation. Dans la mesure où ils s'accrochent tenacement à des positions colonialistes dans certains pays, non seulement ils créent des problèmes locaux dramatiques, mais ils font naître ou ils aggravent des situations internationales qui risquent de rendre la paix plus précaire encore.

Il me semble que ces trois points résument sommairement ce qui sépare les démocrates des conservateurs et des réactionnaires dans le domaine de la politique étrangère.

M. Bevan. — Le dernier est d'une importance capitale...

M. Mendès France. — Je souhaite que nous trouvions le temps d'en reparler (1).

M. Bevan. — Oui... car l'impuissance à résoudre le problème des pays sous-développés peut conduire, vous l'avez dit, à la guerre. Mais la gauche ne pourra pas résoudre le problème colonial, sauf dans ses aspects purement constitutionnels, si elle ne résout pas en même temps le problème économique des pays sous-développés.

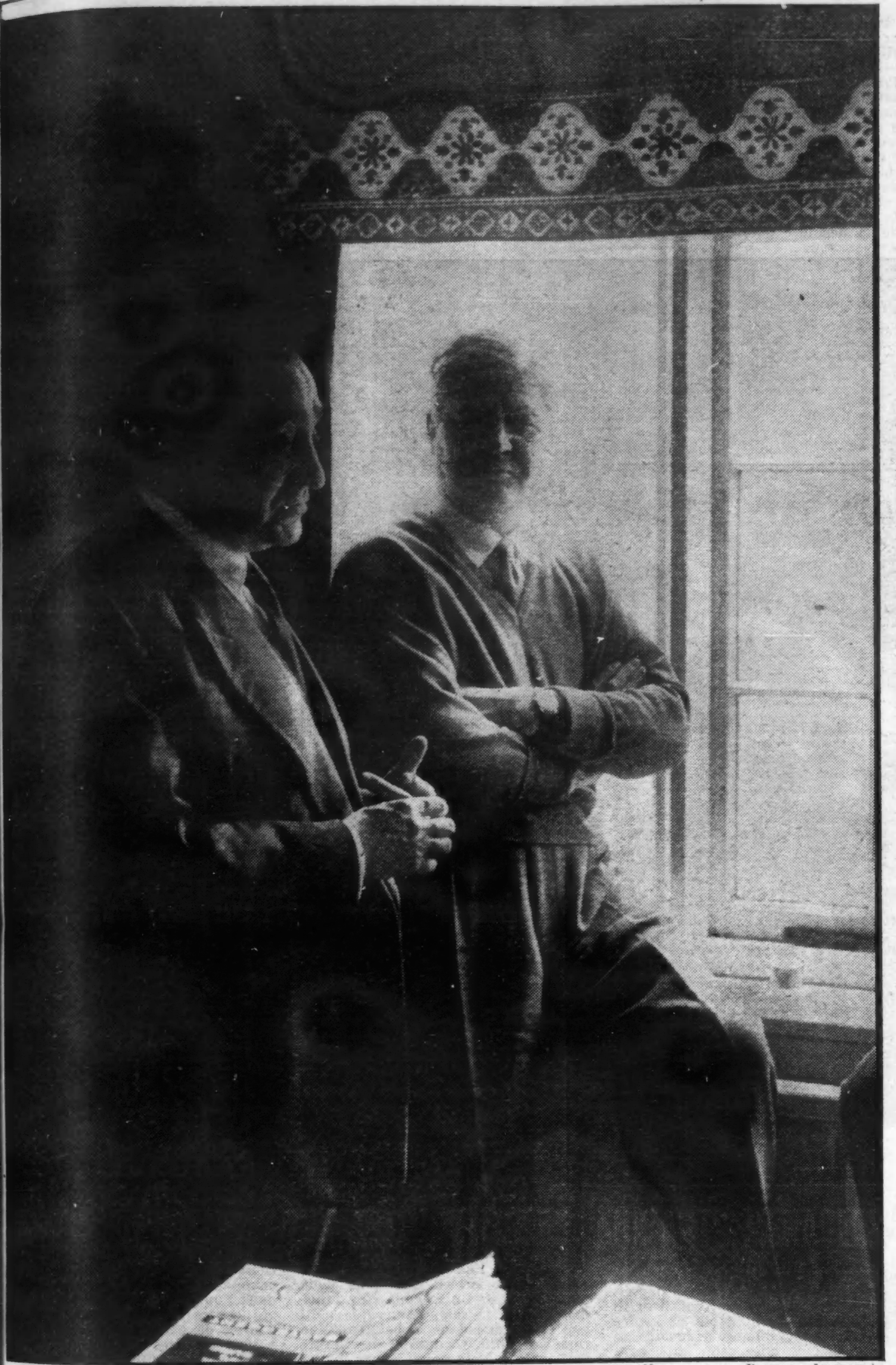
Certains socialistes français m'ont déclaré que la différence entre l'attitude des Français et celle des Anglais résidait dans le fait que les seconds songeaient d'abord à accorder l'indépendance politique, tandis que les premiers se préoccupaient surtout du développement économique.

L'indépendance et l'économie

C'est une des raisons que m'a données M. Guy Mollet pour expliquer la situation en Algérie.

« *Vous avez tendance*, m'a-t-il dit, *à accorder l'indépen-*

(1) Voir le prochain entretien dans « L'Express ».



(Henri Cartier - Bresson - Magnum.)

UN MOMENT DE DÉTENTE AVANT LE DÉJEUNER
« Les communistes se demandent ce que va faire Nenni »

dance trop tôt, ce qui conduit toujours à des troubles intérieurs, parce que les populations ne sont pas mûres politiquement et ne possèdent pas une structure économique suffisamment développée pour pouvoir supporter cette indépendance. »

L'argument est logique, mais il est, à mon avis, fallacieux. Nous estimons en effet que l'octroi rapide de l'indépendance libère dans les territoires émancipés des énergies considérables qui peuvent être orientées vers la construction économique. Lorsqu'on tarde trop à accorder l'indépendance, au contraire, il naît un sentiment de désespoir qui rend le développement économique beaucoup plus difficile.

Un autre problème, à peine moins important, se pose aux socialistes occidentaux : celui de l'assistance aux pays émancipés. Lorsque le pouvoir colonial était sur place, il était à la fois Dieu et Diable : le Diable à qui l'on pouvait tout reprocher et le Dieu dont on attendait tout. L'indépendance accordée, les populations se retrouvent seules, ayant perdu leurs références habituelles, et c'est alors que des troubles peuvent se produire.

Les anciens pays colonisateurs doivent donc leur accorder une assistance substantielle pour leur permettre de mener à bien leur développement économique. C'est la tragédie du capitalisme occidental de ne pouvoir accorder cette aide parce qu'il n'a pas su résoudre ses propres problèmes économiques.

M. MENDÈS FRANCE. — Les pays occidentaux peuvent le faire. Ce n'est pas au-dessus de leurs moyens.

M. BEVAN. — Arithmétiquement oui. Ils ont le potentiel nécessaire. Mais ils ne peuvent pas l'utiliser à plein. C'est le cas de l'Amérique, par exemple, où les chômeurs se préparent à organiser une marche sur Washington.

Deux opérations parallèles

M. MENDÈS FRANCE. — Je voudrais revenir sur le schéma dont vous avez parlé tout à l'heure : indépendance politique ou développement économique ?

Certes, le régime colonial ne comporte pas que des mauvais côtés.

Ce qu'il faut, c'est qu'un pays qui est, pour des raisons historiques, responsable d'un territoire éloigné, lui accorde une autonomie croissante et assure lui-même les transitions politiques tout en continuant son aide financière et technique. S'il refuse indéfiniment toute évolution, tout progrès politique — même en offrant une aide économique importante — il aboutit inévitablement à une impasse.

Le pays colonisé réclame de plus en plus violemment les droits et les libertés qu'on lui conteste, il refuse de se contenter de l'aide financière par laquelle on voudrait obtenir sa docilité ; en fait, cette aide est perdue, gaspillée. L'obstination des anciens colonisateurs rend finalement impossible même l'aide économique qu'ils se déclarent prêts à donner ; on ne construit pas des écoles sur un champ de bataille.

Si, au contraire, le pays colonisateur comprend son rôle, il organise parallèlement l'évolution politique — qui se fait alors avec lui, et non plus contre lui — et le développement économique. S'il mène l'opération intelligemment, une liaison étroite subsistera entre les deux pays; quelles que soient les nouvelles formes juridiques de leur association, ils restent associés dans leur intérêt commun dont ils ont alors de plus en plus conscience.

Vous avez parlé de certaines erreurs. On peut dire cependant que l'adaptation de l'Empire britannique dans les quinze dernières années a été conduite avec plus de réalisme et d'efficacité que la reconversion de l'Empire français. Ce qui fait que le premier a aujourd'hui beaucoup plus d'homogénéité et de cohésion que l'ancien Empire français, malgré tout le sang versé et tout l'argent que nous avons dépensé, plus que vous, je crois.

Le calendrier

M. BEVAN. — Le problème du « calendrier » est d'une importance capitale. Il ne suffit pas de dire aux peuples colonisés que nous avons l'intention de leur donner l'indépendance. C'est trop vague. Cette formule ne nous a pas réussi aux Indes où nous avions dit tant de choses, promis tant de choses que personne n'avait plus confiance en nous. Les peuples colonisés veulent qu'on leur fixe une date. Peu importe le délai, disent-ils : *« Nous voulons savoir quand nous serons indépendants — le 1er juillet 1965, par exemple, ou le 1er juillet 1975 — afin de pouvoir déjà nous y préparer avec vous. »* Partout où nous n'avons pas suivi ce schéma, nous avons eu des difficultés.

Tel a été le cas, en particulier, dans les territoires où il existe une forte minorité européenne, comme au Kenya, en Rhodésie du Nord, au Nyassaland. Nous ne nous sommes heureusement pas trouvés dans une situation aussi grave que celle de la France en Algérie, mais nous avons à faire face, dans ces territoires, à des difficultés de même nature, concernant, par exemple, les populations d'origine européenne sur place.

M. MENDÈS FRANCE. — Ce n'est pas en retardant l'évolution politique des peuples colonisés que l'on assure le mieux la sécurité et l'avenir des minorités européennes, car on ne fait ainsi qu'accroître le ressentiment des autochtones.

Je crois qu'entre la domination coloniale et l'indépendance totale, il existe une multitude de formules intermédiaires qui peuvent soit ménager des transitions, soit — si les deux parties en décident ainsi — constituer des solutions durables. Des formules de ce genre sont souvent très souhaitables. Elles offrent dans tous les cas de meilleures garanties d'avenir et de sécurité aux minorités européennes.

En Algérie, malgré les haines qui accompagnent la prolongation de la

→

AUX ARTS MÉNAGERS

Le stand « FRIGIDAIRE », comme chaque année, est le stand-vedette de cette manifestation-vedette.

Tous les visiteurs veulent voir les trois nouveaux appareils présentés cette année par la grande marque :

Le « LEADER 7 » : 202 litres de capacité brute.

Le « SUPER 5 » : 147 litres de capacité brute.

Le « MUR-ALL » : 133 litres de capacité brute.

Ces trois modèles, de conception très moderne, obéissent aux exigences techniques auxquelles « FRIGIDAIRE » doit sa réputation de « perfection », de « qualité ».

Leurs aménagements intérieurs, 100 % utiles, facilitent à l'extrême les tâches de la maîtresse de maison.

Ces trois nouveaux modèles appartiennent à la nouvelle ligne « BLEU D'OR » :

Intérieur blanc, bleu clair et jaune lumineux ;

Extérieur aux lignes stylisées et d'une élégance raffinée.

Ces appareils trouveront leur place partout dans un intérieur moderne. Le « MUR-ALL » est plus spécialement conçu pour les petites cuisines ; sa double contre-porte aménagée est à fermeture magnétique.

Aux « ARTS MENAGERS », ne manquez pas de visiter les stands « FRIGIDAIRE » Division de General Motors (France).

Communiqué.

→

guerre, il reste des éléments objectifs favorables. Voici un exemple : quelle que soit leur situation politique future, les Algériens auront besoin de conserver le concours d'une population française qui leur apporte sans aucun doute un appoint économique et technique considérable et indispensable ; réciproquement, l'économie française — qui manque de main-d'œuvre dans divers secteurs, surtout pendant les périodes d'expansion, et qui en manquera plus encore dans l'avenir — a besoin des travailleurs algériens.

Il y en a déjà 400.000 en France et, sur une longue période, ce contingent augmentera. C'est d'ailleurs l'intérêt de l'Algérie qui a un excédent de population sur un sol pauvre. Ainsi, chacun des deux territoires, quel que soit le statut politique de demain, aura besoin d'éléments de population venant de l'autre territoire.

Ces besoins réciproques constituent un élément d'interdépendance très puissant. Il faudra bien qu'on en parle quand, après la période de passion et de fanatisme, on en viendra aux choses sérieuses. Cela facilitera, le jour venu, la détermination du statut des Français qui vivent en Algérie, comme celui des Algériens qui vivent en France.

M. Nenni. — C'est une des rares fortunes de l'Italie que de ne pas avoir eu de problème colonial. Nous ne pouvons donc avoir sur ce point qu'une position de doctrine. Je suis le premier à reconnaître que la présence d'un million de Français en Algérie pose un problème particulier, mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire et laisser la situation s'envenimer chaque mois davantage.

La position colonialiste est historiquement condamnée et plus tôt on l'abandonnera, mieux cela vaudra pour tous. La seule solution valable est à mon avis celle que l'Angleterre a appliquée avec l'Inde : octroi de l'indépendance à une date fixée d'avance. Cela pose ensuite d'autres problèmes, sans doute, mais il faut essayer de les résoudre.

Le rôle de l'Amérique

L'Express. — Pour revenir aux problèmes européens, quels sont et quels devraient être, à votre avis, les rapports de la gauche avec l'Amérique ? Le fait que l'Europe occidentale soit dans la zone de protection militaire américaine constitue-t-il un facteur négatif ou positif pour la gauche européenne ?

M. Nenni. — Un facteur négatif. C'est d'ailleurs là un des problèmes les plus difficiles qui se posent à nous. J'appartiens à une génération qui a le sentiment d'avoir été sauvée deux fois par les Américains en 1917 et en 1943 et qui en a conçu pour eux une réelle sympathie. D'un autre côté, il ne fait aucun doute que c'est l'attitude américaine qui a freiné le développement de la gauche en Europe occidentale.

En Allemagne, elle a empêché la nationalisation de la Ruhr. En Italie, nous nous sommes rapidement heurtés, sur le plan social, à une espèce de veto américain. Cela a créé un déséquilibre très grave entre le sentiment de gratitude que nous avions pour les libérateurs américains et la constatation qu'ils étaient à l'origine de la première défaite du mouvement ouvrier en Italie.

La situation n'est plus tout à fait la même aujourd'hui, mais le poids politique et économique de l'Amérique a toujours joué ouvertement, dans notre pays comme en Allemagne, au profit des intérêts conservateurs.

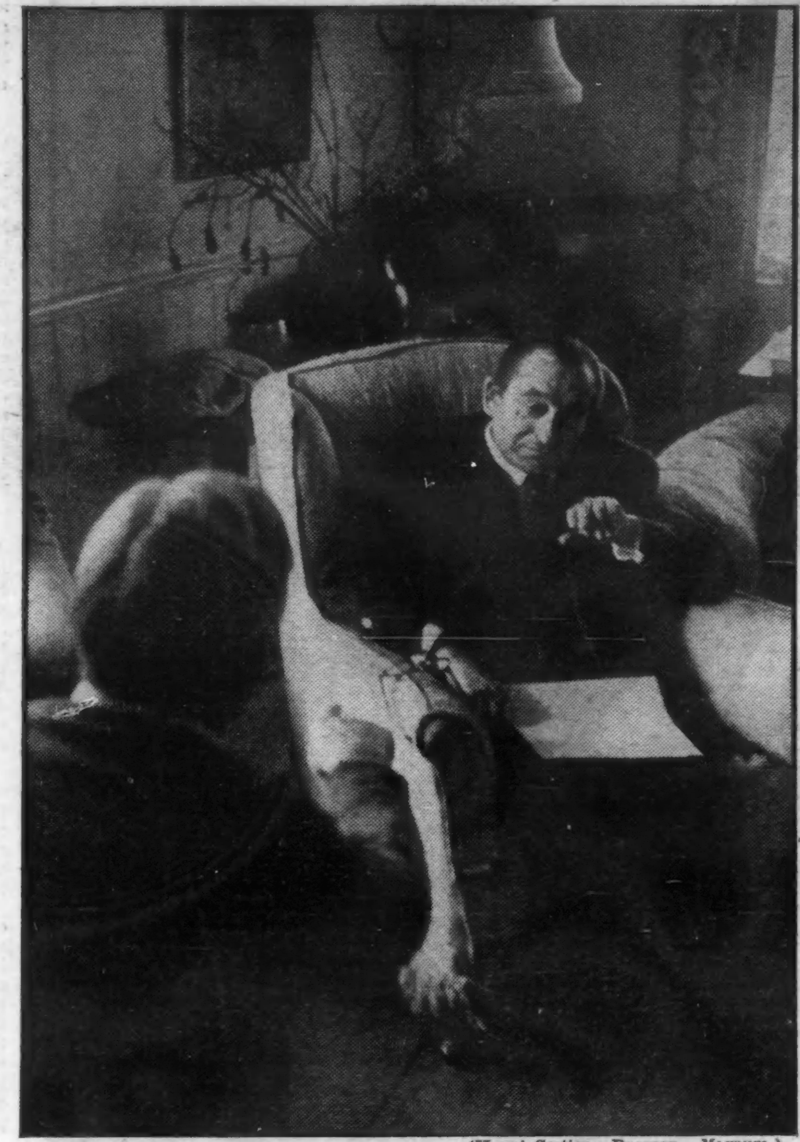
M. Bevan. — Je ne partage pas votre opinion sur le rôle que l'Amérique a joué dans notre histoire. Les Etats-Unis se sont engagés très tard dans la première guerre mondiale et involontairement dans la seconde. Nous n'avons donc aucun attachement sentimental pour eux. Aucune hostilité, bien sûr, mais aucune gratitude non plus.

Nous estimons, par exemple, que l'Amérique s'est conduite avec nous d'une façon outrageante en 1945. Pendant toute la guerre, nous avions réalisé une division du travail qui avait rendu nos deux économies etroitement dépendantes, chaque pays développant les productions pour lesquelles il était le mieux équipé. Or, la paix revenue, l'Amérique a mis brutalement fin à cette coopération, sans se soucier le moins du monde des bouleversements que cela devait provoquer dans l'économie britannique.

Ce serait une profonde erreur de croire que nous considérons l'Amérique comme le sauveur de l'Europe.

D'autre part, nous estimons que les Etats-Unis n'ont jamais su utiliser intelligemment leur immense puissance matérielle. La gauche anglaise a commis une grande faute en acceptant de se laisser guider intellectuellement par les Etats-Unis. La plupart des erreurs que nous avons faites depuis 1945 en sont la conséquence.

L'Amérique n'a jamais compris que le monde se trouvait, au lendemain de la dernière guerre, dans un état



(Henri Cartier - Bresson - Magnum.)

L'APRÈS-MIDI : NOUVELLE SÉANCE DE TRAVAIL

« Pas de concession; pas de confusion »

de révolution endémique. Elle n'a cherché qu'à rétablir la société qui existait avant le conflit.

M. Nenni a parlé tout à l'heure de la Ruhr. Je peux raconter toute l'histoire aujourd'hui parce qu'il s'est écoulé suffisamment de temps depuis. Une des erreurs les plus catastrophiques d'Ernest Bevin a été de croire que son objectif numéro 1 devait être d'empêcher à n'importe quel prix l'Amérique de revenir à l'isolationnisme, comme en 1914. Pour ma part, je considérais que le danger n'était pas dans un retrait de l'Amérique, mais dans son intervention.

Les Etats-Unis insistaient pour que le sort de la Ruhr fût décidé par le premier gouvernement allemand élu après la guerre. Je fis remarquer à Bevin que c'était la position la plus dangereuse qu'on pût imaginer. La grande masse des électeurs socialistes se trouvant en Allemagne de l'Est, il était prévisible que le premier gouvernement élu serait un gouvernement de droite. Bevin me répondit : *a)* que les Américains n'étaient pas d'accord et *b)* qu'il n'y aurait pas de gouvernement de droite en Allemagne.

Je lui demandai alors d'obtenir au moins que le sort des industries de la Ruhr fût réglé par le *second* gouvernement allemand. Il objecta une fois de plus que les « Américains ne seraient pas d'accord ».

Il est parfaitement clair aujourd'hui que le succès d'Adenauer aux secondes élections a été dû presque entièrement au soutien financier que lui ont apporté les industries de la Ruhr.

J'ai pris cet exemple parce qu'il prouve bien que nous avons peu de choses à gagner à suivre les conseils de l'Amérique. <u>Les socialistes se font des illusions lorsqu'ils s'imaginent que des institutions démocratiques peuvent être protégées lorsque le pouvoir économique reste entre les mains d'intérêts privés.</u>

L'erreur commise à propos de la Ruhr n'est cependant pas imputable uniquement à la pression américaine. Elle est due aussi à la faiblesse des dirigeants socialistes qui n'ont pas attaché une importance suffisante aux problèmes économiques. Notre refus d'accepter une épreuve de force avec l'Amérique allait de pair avec notre hésitation à en engager une avec nos propres capitalistes.

M. Mendès France. — Je suis beaucoup moins sévère que vous deux pour les Etats-Unis. Vous êtes injustes. Oh ! je le sais, l'Amérique n'est pas intervenue dans la bataille d'Europe par philanthropie et dans notre seul intérêt. Mais nous devons mettre au crédit d'un pays le fait qu'il comprenne que son intérêt est d'accepter des risques et des sacrifices pour éviter un déroulement ultérieur catastrophique aussi bien pour lui que pour la civilisation à laquelle il appartient.

Les Etats-Unis ont compris que leur intérêt était solidaire de celui des autres pays occidentaux ; c'était une preuve d'intelligence politique, de solidarité, rare dans l'histoire. Cette conception internationaliste américaine, nous en avons tous profité — en tout cas les pays envahis d'Europe.

Et dans la période d'après guerre, l'Amérique a de nouveau eu le mérite et la clairvoyance de contribuer activement au relèvement des pays européens. On peut dire, ici encore, bien sûr, qu'elle avait un intérêt primordial à ce que l'Europe ne sombrât pas dans le chaos, ce qui eût installé partout des gouvernements communistes. Mais c'est un fait : pendant plusieurs années, de nombreux Européens ont mangé du pain américain ; leurs usines n'ont pu tourner qu'avec les matières premières fournies par les Américains (gratuitement ou dans le cadre de prêts à long terme) ; le redressement de la production a commencé avec des machines envoyées par les Américains. Des souffrances ont été ainsi évitées. Nous ne devons pas l'oublier.

Lorsque j'analyse les choses avec objectivité, je constate que le gouvernement américain a compris la communauté de nos intérêts et qu'il nous est venu puissamment en aide.

Cette aide s'est accompagnée parfois de pressions pénibles pour l'amour-propre des pays européens ? Oui, il est rare qu'un donateur ne formule pas son avis sur la meilleure manière d'utiliser son argent ! Les pays européens, qui venaient d'être libérés et qui gardaient le souvenir de leurs revers, étaient très susceptibles ; ils ont mal supporté des interventions qui furent souvent maladroites, même lorsqu'elles étaient bien intentionnées.

Mais c'était à nos gouvernements de résister aux pressions s'il y en avait. Chaque fois qu'un gouvernement l'a fait, en tout cas en France il n'y a jamais eu, à ma connaissance, de représailles américaines. Les Américains interviennent facilement dans les affaires des autres, avec la conviction qu'ils ont de bons conseils à donner ; mais personne n'est obligé d'obéir. Je ne connais pas de cas dans lequel les Américains se soient, en quelque sorte, vengés de ce qu'on n'ait pas suivi leurs avis.

J'ai vécu personnellement deux circonstances de ce genre. En 1954, les Américains estimaient qu'il fallait continuer la guerre en Indochine et nous n'étions pas de leur avis ; ils souhaitaient aussi la ratification de la C.E.D. que le Parlement français — à tort ou à raison — n'a pas ratifiée. Dans les deux cas, cela nous a valu en Amérique des critiques désagréables, parfois même déplacées. Mais cela n'a pas porté atteinte à la coopération occidentale. Nous nous sommes fait comprendre et les Américains ont accepté nos points de vue.

Je prétends donc que les gouvernements européens ont toujours eu la possibilité de suivre leur politique nationale. S'ils se sont montrés parfois d'une docilité ou même d'une servilité gênantes, c'est dans leur propre faiblesse qu'il faut en chercher la raison.

Les U.S.A. et la gauche

Autre point : la préférence que certains Américains ont souvent manifestée pour les groupes de droite des pays européens, et par conséquent leur opposition aux formations de gauche. Il y a du vrai là-dedans, mais nous y avons aussi une part de responsabilité.

Comment les choses se sont-elles passées ? Dans la plupart de nos pays, en tout cas en France, les vociférations anticommunistes de la droite, sa manie de définir sa politique par une simple et systématique référence au parti communiste, ne pouvaient que plaire aux Américains. Nos hommes de droite, d'autre part, sont toujours tentés, pour des raisons de politique intérieure, de traiter de communistes ou d'agents des communistes tous les hommes de gauche, accusations qui trouvent évidemment un écho à l'étranger. Cela crée souvent dans l'opinion américaine des préjugés contre tel homme ou telle formation de gauche.

Mais peut-être est-ce parce que nous n'avons pas suffisamment expliqué notre position, notre volonté, notre politique, au-dedans comme au-dehors. Nous n'avons pas su nous défendre contre des attaques malhonnêtes, sans doute, mais efficaces. Nous devrons veiller dans l'avenir à éviter le retour de semblables malentendus.

Que les Américains aient commis des erreurs, c'est évident. Ils ne comprennent pas toujours la psychologie européenne ni les besoins véritables de nos pays. Ils sont un peu trop enclins à croire qu'il suffit d'adopter leurs mots d'ordre et leurs recettes — libre entreprise, coalition atlantique, Europe des Six, etc. — pour que tout aille bien.

Mais je suis persuadé qu'il est toujours possible de leur faire comprendre nos positions. Il y a eu des cas où ils ont entendu ce qu'un Churchill, par exemple, ou un Attlee leur affirmaient et où ils en ont tenu compte dans l'intérêt commun et dans celui de la paix. C'est à nous de savoir leur parler nettement et loyalement. Malheureusement, beaucoup de nos hommes d'Etat ne l'osent pas.

Si la Grande-Bretagne et la France, qui avaient une plus grande expérience internationale — et surtout les milieux les plus modernes et les plus avertis de ces pays — avaient proposé des formules pour tirer le meil-

Les « 3 » à Londres

(Henri Cartier - Bresson - Magnum.)

L'HEURE DU THÉ : CONVERSATION A BATONS ROMPUS
« Guy Mollet m'a dit... »

beaucoup de Français ou d'Anglais, par exemple, qu'ils seraient parfaitement en sécurité s'ils n'avaient plus aucun ami. Sans doute le seraient-ils, mais ce ne serait pas une position très populaire.

Je me suis demandé comment les socialistes anglais pouvaient contribuer à empêcher une troisième guerre mondiale. Fallait-il déclarer que nous n'avions plus rien à faire avec les blocs et que nous voulions nous retirer de l'Alliance Atlantique? C'eût été détruire toute l'influence que nous pouvions avoir sur la politique étrangère des Etats-Unis et sur celle de l'U. R. S. S.

La seule question à nous poser était celle-ci : que se passerait-il si tout le monde faisait comme nous et si les deux géants restaient seuls face à face, les autres pays n'étant plus que les spectateurs de leurs manœuvres ?

Je me suis personnellement opposé à cette idée. C'est une des raisons pour lesquelles je ne pense pas que nous devions renoncer unilatéralement à la bombe à hydrogène. Ce n'est pas que je ne souhaite pas la destruction de toutes nos bombes. Mais ce serait une piètre satisfaction si nous devions tout de même être détruits par les bombes américaines ou russes. Le problème est de savoir que faire de toutes les bombes : anglaises, américaines et russes.

Il est donc nécessaire de demeurer dans les alliances existantes afin de pouvoir influer sur leur orientation et rendre de moins en moins probable l'utilisation des bombes.

L'exemple de Chypre

M. NENNI. — Nous ne pensons pas du tout, en effet, qu'une politique « neutraliste » doive consister à regarder tranquillement de sa fenêtre comment les choses vont se passer. Ce serait une lâcheté. Chercher à liquider les blocs militaires, ce n'est pas abandonner la lutte, mais au contraire s'engager à fond sur chaque problème pour en obtenir une solution acceptable. Pour l'instant, c'est le problème européen, le problème allemand, qui nous semble le plus important.

M. BEVAN. — L'affaire de Chypre offre un exemple de la façon dont l'Alliance Atlantique peut être utilisée pour pacifier la situation.

Lorsque le premier plan de M. Macmillan a été annoncé, nous avons eu, M. Gaitskell et moi, un entretien privé avec le Premier ministre et M. Selwyn Lloyd. Et nous leur avons dit que ce plan n'aurait, à notre avis, aucune chance d'être accepté en Grèce, en Turquie, ou à Chypre, s'il était présenté uniquement par le gouvernement britannique. Nous avons suggéré qu'il soit d'abord présenté devant le Conseil de l'O. T. A. N. La Grèce et la Turquie sont, en

leur parti des bonnes intentions américaines, l'histoire de l'après-guerre eût été très différente.

Mais la faiblesse des formations de gauche de nos pays, le fait aussi — c'est une excuse très valable — qu'elles se sont consacrées tout d'abord aux problèmes nationaux, l'absence, enfin, d'un accord profond entre les pays européens et notamment entre la France et l'Angleterre, tout cela a eu pour résultat que les Américains n'ont pas reçu de nous l'orientation nécessaire et ont été abandonnés à leur inexpérience.

M. BEVAN. — Le fond du problème, c'est que l'Administration américaine ne peut accepter dans les pays étrangers les idéologies qu'elle combat chez elle. La gauche européenne, si forte soit-elle, ne pourra jamais convaincre la Maison Blanche de financer le socialisme en Europe. En réalité, la très grande majorité des dirigeants américains n'a jamais fait de différence entre le socialisme britannique et le communisme. Ce n'est pas que nous nous soyons mal expliqués. Le meilleur avocat du monde ne pourrait rien changer aux réalités de la politique américaine.

L'alliance atlantique

M. MENDÈS FRANCE. — Beaucoup d'Américains savent qu'ils ne sont pas toujours prêts à faire face à leurs responsabilités et qu'ils ne font pas toujours le meilleur usage de leur puissance. Si, en 1945, Anglais et Français avaient proposé une solution cohérente du problème allemand, les Américains l'auraient acceptée, car ils ne savaient pas très bien, au fond, que faire de l'Allemagne. Mais nous n'avons rien proposé.

M. NENNI. — Je crois que le problème n'est pas de savoir si nous avons bien ou mal conseillé les Américains dans tel ou tel cas, et si nous avons réagi suffisamment ou non à certaines de leurs initiatives. Le fait historique, c'est que l'Amérique est le guide du monde capitaliste et qu'elle cherche par conséquent à soutenir partout les forces liées au système social qu'elle juge le meilleur. Il se trouve que c'est celui que nous combattons, mais je ne pense pas que l'Amérique pouvait faire autre chose, étant donné ce qu'elle représente politiquement, que de chercher à remettre en selle en Europe les anciennes classes dirigeantes d'avant guerre.

M. MENDÈS FRANCE. — C'est à nous de démontrer que ce n'est pas viable.

L'Express. — Vous êtes d'accord, les uns et les autres, sur le fait que la direction politique ne peut pas venir de l'Amérique et que c'est à la gauche européenne qu'il appartiendra de l'assurer. Mais l'alliance militaire avec les Etats-Unis est-elle un handicap, ou non, pour la gauche ?

M. BEVAN. — La situation militaire évolue très rapidement. Au cours des derniers mois, un débat s'est ouvert dans la presse anglaise sur l'efficacité de l'O.T.A.N. Un problème capital a été soulevé : le soutien militaire de l'Amérique a-t-il la même valeur qu'autrefois pour l'Europe dans le cadre d'une stratégie militaire de plus en plus dominée par les armes nucléaires et les fusées intercontinentales ?

Si l'Union soviétique présente à la France ou à la Grande-Bretagne des demandes que celles-ci jugent irrecevables et si la tension monte tout à coup, l'Amérique sera-t-elle prête à risquer sa propre destruction par les fusées russes pour défendre les intérêts de la France ou de l'Angleterre ?

En d'autres termes, la puissance nucléaire américaine peut-elle protéger d'autres nations que l'Amérique elle-même contre une pression soviétique ?

C'est une question à laquelle beaucoup de gens répondent déjà par la négative.

Si j'avais la responsabilité de la défense de mon pays, je me sentirais dramatiquement faible et seul à l'idée de ne devoir compter que sur l'altruisme des Etats-Unis. Faut-il briser notre alliance avec eux ? Je ne crois pas que cela serait une bonne chose pour le moment, car il est toujours dangereux de démanteler de telles alliances lorsqu'on n'a rien à leur substituer.

M. NENNI. — J'appartiens à un parti qui s'est toujours placé, par tradition, dans une perspective neutraliste. Nous nous considérons comme en dehors des blocs et notre objectif est de mener une politique qui puisse refaire l'unité du monde sur la base de la coexistence pacifique de tous les pays au sein d'une organisation mondiale comme l'O.N.U.

Mais nous ne pensons pas pour l'instant au problème du retrait de l'Italie de l'Alliance Atlantique. Ce qui nous paraît important, c'est de chercher à obtenir la liquidation des blocs militaires.

M. BEVAN. — Il n'y a aucune contradiction entre la lutte pour une collaboration mondiale et la conclusion d'alliances. Le pacte de Varsovie et l'O.T.A.N. ne sont peut-être pas plus justifiés l'un que l'autre, mais puisqu'ils existent, il est naturel que les gens cherchent à se protéger. Je ne crois pas qu'on puisse convaincre

→

De l'espoir pour ceux qui désirent un enfant et se croient stériles...

La discipline des réflexes (méthode Chanson), en établissant enfin l'harmonie entre époux, reconditionne la réceptivité du corps féminin et le préadapte à la fécondation.

Paul CHANSON

Le drame des ménages stériles (cette désespérance de ne pouvoir avoir un enfant) a-t-il trouvé sa solution ?

Dans la grande majorité des cas, le médecin consulté a été formel : ni l'époux, ni l'épouse ne présente aucune cause de stérilité. Et pourtant... on ne l'attend même plus, cet enfant si longtemps souhaité...

— C'est que, répond Paul Chanson, l'un de nos plus grands sexologues, les parents ne savent pas que la perfection du réflexe féminin, sa plénitude psychique et physique, peut fort bien provoquer une ovulation supplémentaire. Ils doivent savoir, de plus, que la simultanéité des réflexes respectifs augmente les chances de la fécondation dans une mesure considérable.

La méthode Chanson permet donc dans bien des cas de remédier à la pseudo-stérilité, car cette prétendue infécondité n'est due qu'à la déficience de l'harmonie physique.

Cette méthode diffusée par correspondance, sous forme d'instructions précises et simples, est adaptée, pour chaque ménage, au cas de chacun des époux. Elle parvient par courrier discret chaque quinzaine et ne comporte ni exercices ni devoirs de rédaction d'aucune sorte (1).

Condition n° 1 du bonheur en ménage

Il faut bien le dire : la mésentente conjugale, les ménages « qui marchent mal », l'adultère, le divorce, ont pour point de départ, dans 80 % des cas, l'absence d'harmonie intime entre les époux (voir le fameux rapport Kinsey). La méthode de Paul Chanson réfute cette idée fausse du déclenchement irraisonné, imprévisible, incontrôlable et fortuit du réflexe masculin. Elle indique les moyens simples et naturels de discipliner les réflexes (c'est un peu le même processus que celui employé dans l'accouchement sans douleur) et d'atteindre ainsi à l'émotion partagée et à l'accord parfait sans lequel la vie conjugale est incomplète et risque de devenir une contrainte, sinon un asservissement.

Et pour les insuffisances masculines ?

— 9 fois sur 10, affirme Paul Chanson, cette insuffisance n'a rien d'organique. Il s'agit d'un psycho-choc qui a « déconditionné » la réflexivité. La preuve en est que le réflexe n'est bloqué qu'à l'heure dite et qu'il se déclenche pendant le sommeil ou à contretemps.

Pour ce cas trop souvent dramatique Paul Chanson a mis au point une Méthode de Reconditionnement de la Virilité (1) fondée sur l'automatisme du réflexe conditionné : il s'agit d'exercices réflexogènes simples et naturels qui ont tôt fait de rétablir un comportement normal et cela, notons-le bien, à l'exclusion de toute espèce de thérapeutique ou de médication.

Des enfants au petit bonheur ou sur commande ?

La méthode Chanson permet également de régler les naissances avec le maximum de sécurité physique, en toute conscience morale, religieuse ou civique, à l'exclusion de toute espèce de contraception. Et ceci, notons-le bien, tout en permettant aux époux de ne jamais se séparer de corps, même pendant la période féconde.

En toute franchise et gratuitement, Paul Chanson vous conseillera

Paul Chanson reçoit, au Dynam-Institut, 25, rue d'Astorg, très simplement et gratuitement tous les après-midi de 14 h. 30 à 18 heures et le samedi matin de 10 heures à 12 h. 30. Inutile de lui demander rendez-vous. Venez le voir ou écrivez-lui en toute confiance (il est tenu au secret professionnel). Il aura grand plaisir à vous conseiller et à vous guider. (Tél. : ANJou 30-63, 49-66, 49-67).

(1) *Gratuitement une très intéressante documentation, d'une haute tenue morale, vous sera adressée sous pli fermé et rigoureusement discret, sur demande à Dynam-Institut (Service FP pour la Méthode de Sexologie conjugale et Familiale, Service FR pour la Méthode de Reconditionnement de la Virilité), 25, rue d'Astorg, Paris (VIIIe). (Joindre 4 timbres à 25 francs pour frais d'envoi). Pour la Belgique (4 timbres à 2 fr. 50), 88, rue de Haërne, Bruxelles (4e)*

Communiqué.

(Henri Cartier - Bresson - Magnum.)

LE MOMENT DU DÉPART
« Aucune raison d'être pessimistes »

effet, membres de l'O. T. A. N., et cette appartenance est plus importante pour elles que leur querelle sur Chypre.

M. NENNI. — En gros, je suis d'accord. Nous abordons le problème du Pacte Atlantique avec des points de vue théoriques différents, mais nous aboutissons aux mêmes conclusions pratiques, à savoir qu'il faut résoudre les problèmes l'un après l'autre, avec patience et persévérance. Les solutions proposées par le Labour Party sont d'ailleurs presque toujours acceptées par nous. Parfois, nous arrivons avant lui aux mêmes conclusions.

M. MENDÈS FRANCE. — Nous constatons tous les trois, à partir de positions différentes, que nos pays ne retireraient aucun avantage, au contraire, d'une rupture de l'Alliance Atlantique. Notre devoir, comme notre intérêt, est de l'influencer de l'intérieur et d'orienter, chaque fois que nous le pouvons, les décisions — spécialement les décisions américaines — dans le sens de l'intérêt européen et de celui de la paix.

Il existe des organes de coopération dans lesquels nous pouvons agir et jouer notre rôle. Si nous choisissions la rupture, l'équilibre des forces à l'intérieur du monde occidental resterait le même, et nous, nous serions seulement prisonniers des moyens d'agir et de peser sur les décisions.

Je ferai aussi deux observations plus particulières. Je ne crois pas que l'affaire de Chypre, évoquée tout à l'heure, soit un très bon exemple. Personne n'a jamais pensé qu'elle pouvait mettre en danger la paix du monde. Ce n'était donc pas typiquement un cas dans lequel l'O. T. A. N. pouvait intervenir. Il est cependant significatif et satisfaisant que, même dans ce cas, les liens de l'O. T. A. N. et les moyens de contact qu'elle fournit aient pu jouer un rôle favorable.

Ma seconde observation sera sur l'Algérie. Ma position est un peu différente de celle de M. Bevan. Je ne suis pas partisan d'une intervention de l'O. T. A. N. en Algérie. Si envenimée que soit déjà l'affaire, je reste convaincu, comme autrefois pour l'Indochine, qu'une solution bilatérale, directement et courageusement recherchée par les parties en cause, serait bien meilleure qu'une solution internationale.

L'Express. — Vous avez admis tous les trois que la gauche européenne a la possibilité d'exercer une influence sur la politique occidentale, et par conséquent sur les problèmes internationaux en conservant l'Alliance Atlantique. Pensez-vous qu'elle puisse prendre des initiatives efficaces pour résoudre le problème des pays sous-développés, auxquels l'Amérique ne propose pas de solution qui semble viable ?

M. BEVAN. — Il faut pour cela, je l'ai dit, mobiliser les ressources du monde occidental. Le Labour Party s'est déjà engagé à apporter une contribution de 1 % du revenu national. Cela peut paraître modeste, mais cela serait déjà un fardeau très lourd dans les circonstances actuelles, car notre économie ne tourne pas à plein.

Le problème des pays sous-développés ne sera résolu que si le potentiel de production du monde occidental est utilisé à plein. Or, cette solution sera aussi celle de nos propres problèmes économiques.

Ce qu'il faut étudier aujourd'hui, c'est pourquoi, comparé à celui de l'Union soviétique, notre potentiel économique ne peut être utilisé à plein. C'est le problème fondamental.

Donner. Mais comment ?

M. MENDÈS FRANCE. — Les experts de l'O. N. U. ont calculé que, si les pays industrialisés de l'Occident donnaient 2 ou 3 % de leur revenu national, cela permettrait de faire face aux premiers besoins et de renverser la tendance dans les pays sous-développés.

A l'heure actuelle, l'écart entre ces pays et les nations industrialisées, loin de se combler, même lentement, s'accroît : la distance qui les sépare est chaque année plus grande ; la situation chaque année plus explosive. Il faut 2 ou 3 % du revenu national des pays industrialisés pour que cet écart commence à se réduire peu à peu.

Si vous envisagez de ne donner que 1 % de votre revenu national, cela ne suffira pas. Mais il y a peut-être un malentendu. Dès maintenant, en effet, vous accordez une aide assez large aux pays du Commonwealth. Si vous y ajoutez 1 % de votre revenu national, je suppose que vous vous trouverez dans la « fourchette » des 2 à 3 %. La France, pour sa part, donne déjà près de 3 % de son revenu national à ses pays sous-développés, mais cet argent est souvent mal utilisé.

Vous l'avez souligné tout à l'heure : si 1 % du revenu national est une charge très lourde pour une économie stagnante ou déclinante, 3 % ne seraient pas du tout insupportables si nous étions en plein emploi. Il nous resterait même davantage que nous n'avons aujourd'hui pour nos propres besoins.

M. NENNI. — L'expérience que nous avons eue avec l'Italie du Sud, qui est notre « pays sous-développé » intérieur, prouve que le secret est aussi dans la manière *politique* de dépenser. En dix ans, nous avons gaspillé en Italie du Sud mille milliards de lires sans aucun résultat. Cela représente autant que ce que l'Amérique a consacré à la Tennessee Valley Authority ou que ce que l'Union soviétique donne à la Chine pendant cinq ans. Or, l'écart entre l'Italie du Sud et l'Italie du Nord, loin de se combler, s'est accentué. Cela prouve que le système de l'aide monétaire n'est pas rentable et qu'il faut une intervention planificatrice de l'Etat. Ce n'est pas le chiffre qui compte, c'est la méthode.

M. BEVAN. — Les deux sont très importants.

Les pays occidentaux ne pourront conserver leur rôle mondial que s'ils acceptent de consacrer une partie de leurs revenus au développement des pays sous-développés. Mais ils ne pourront effectuer ce prélèvement sans nuire à leur équilibre économique que s'ils adoptent des méthodes de planification intérieure rigoureuses. Les deux choses sont liées. Nous ne pourrons dégager les ressources nécessaires à un effort à l'échelle mondiale que si nous mettons fin au déséquilibre de nos économies intérieures.

Pour préparer une conférence de la Gauche

L'Express. — Ainsi l'Europe occidentale peut avoir, dans le cadre de son organisation actuelle, une très grande influence dans le monde, et plus particulièrement sur les pays sous-développés. Croyez-vous que ce serait une initiative constructive de réunir des hommes de la Gauche européenne représentatifs des différents courants de pensée de la gauche de chaque pays ? Quelle est votre réaction là-dessus ?

M. BEVAN. — Une telle réunion internationale, rassemblant les leaders politiques, intellectuels et syndicalistes de la gauche, pourrait être une excellente chose. Elle pourrait montrer d'une manière spectaculaire que la gauche européenne est pleine de vie et d'idées. Mais il est nécessaire que cette réunion soit préparée convenablement, sans quoi nous risquerions d'obtenir l'effet inverse de celui que nous recherchons. Il est important qu'une telle conférence se trouve en face de problèmes concrets dont les dossiers auront été préparés à l'avance, de telle sorte que les discussions ne divergent pas sur des considérations abstraites et trop générales.

M. NENNI. — Il faut accorder à cette idée une grande attention. Une telle réunion peut représenter quelque chose d'important selon la préparation qui lui aura été donnée. Il faut penser à cela et y travailler sérieusement.

M. MENDÈS FRANCE. — Je suis très impressionné par la suggestion qui vient d'être faite. Cela me paraît une conclusion intéressante à nos entretiens.

L'Express. — Nous avons évoqué, au cours du premier entretien Nenni-Mendès France à Paris, les problèmes politiques de la gauche sur le continent, en particulier en rapport avec les partis communistes. Nous avons examiné aujourd'hui les rapports possibles de l'Europe avec l'Amérique, et avec les pays sous-développés ; enfin, nous avons abouti à la conclusion qu'une conférence de la gauche européenne serait un facteur positif. Il nous faut encore étudier de près ce qu'est la position de la gauche aujourd'hui sur les problèmes de la gestion économique dans les sociétés modernes. Ce sera l'objet de notre troisième entretien.

(World copyright « L'Express », représenté par « Mondial Press ». Toute reproduction, même partielle, interdite sauf accord écrit.)

La semaine prochaine :

Entretien Bevan Mendès France : Un programme économique

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Noté*** que la nouvelle réglementation sur les ventes à crédit entrait en vigueur immédiatement et serait par conséquent applicable sur les achats faits pendant les Arts Ménagers. Le versement initial est ramené de 35 % à 25 % du prix de la commande, et, pour les achats dépassant 100.000 fr., le crédit peut s'échelonner sur quinze mois au lieu de douze.

● ***Prolongé*** de deux jours la vie d'une mise en plis en utilisant un tout nouveau produit, le « Lacquer 7 » de Steiner. Une fois les cheveux secs remis en plis à l'aide de pinces, de rouleaux ou d'épingles, il suffit de vaporiser avec le « Lacquer » et de laisser sécher un quart d'heure. Le produit durcit un peu pendant l'application, mais un brossage vigoureux redonne à la coiffure sa souplesse, et les cheveux ne sont pas poisseux comme après l'usage des laques habituelles. On peut également l'employer sur des cheveux mouillés : le temps de séchage d'une mise en plis est alors réduit d'un tiers (960 fr. le flacon pour 12 mises en plis complètes. En vente au Printemps).

● ***Essayé*** un agréable paletot crocheté à la main, réalisé pour sa clientèle particulière par l'une de ces artisanes parisiennes qui fournissent par ailleurs les boutiques des grands couturiers en chandails, vestes, robes tricotées. A 15.000 francs, celui-ci est intéressant. (Madame Mailfer, 2 bis, rue Oswaldo-Cruz, Paris-16^e.)

● ***Transmis*** aux fabricants des centaines de commandes pour les huit accessoires ménagers proposés la semaine dernière par son « Service achats directs ». Pour celles de ses lectrices qui auraient égaré le numéro du 26 février, elle rappelle les prix exacts de ces objets :

1) La cocotte « Le Creuset » existe en deux dimensiens : 3 l 1/2 : 3.500 fr ; 4 l 1/2 : 3.750 fr. Trois coloris : pamplemousse, turquoise et vert.

2) Le couteau à guide « Dux » : 2.020 fr.

3)Le sac à linge sale en matière plastique monté sur un cintre : 1.990 fr. Se fait à pois ou à carreaux.

4) Le sac à provisions roulant « Sulkisac » : 5.720 fr.

5) Le valet de nuit pliant en fil plastifié : 3.200 fr.

6) La pince coupe-rôti « Manutranche » : 1.625 fr.

7) Le hachoir électrique « Moulinex » : 4.950 fr.

8) Le presse-fruit électrique : 3.500 fr.

Les commandes peuvent être passées par téléphone (ELY. 88-61, de 15 à 17 h.) ou par écrit au « Service Express Achats directs », 29, rue de Marignan, Paris (8^e). Les expéditions hors Paris se font contre remboursement (frais de port et d'emballage en supplément).

● ***Trouvé*** à l'intention des mères imprévoyantes qui attendent la dernière minute pour organiser les départs de leurs enfants en vacances deux organismes qui disposent encore de quelques places à la montagne au moment de Pâques :

● Quinze jours en Suisse, au Val de Travers, dans le canton de Vaud. Pour les jeunes de 12 à 17 ans. Logement en chalets confortables : 15.000 fr., voyage compris, plus 1.200 fr. d'adhésion à l'association « Loisirs et Plein Air ». (S'adresser à M. Le Brun, 23, rue du Moulinet, Paris-13^e.)

● Quinze jours en Haute-Savoie, à Saint-Gervais-les-Bains. Pour les enfants de 6 à 14 ans qui ont vraiment besoin de se reposer. Séjour dans une maison d'enfants à caractère sanitaire : surveillance médicale complète, cures de repos avant les repas, activités dirigées, etc. Prix : 32.500 fr. pour les moins de 10 ans ; 36.000 fr. pour les plus de 10 ans. (Chalet du Rosay, Saint-Gervais, Haute-Savoie.)

(Dambier.)

DÉNICHÉ A PARIS

Pour 5.000 francs : un tailleur de jersey blanc gansé marine, ou marine bordé blanc. (Supermag, 52, rue de Rennes). (*Le chapeau de paille crochetée : 1.690 francs aux Galeries Lafayette.*)

MAISON

Premier confort : l'eau chaude (II)

La semaine dernière, Mme Express a étudié deux moyens d'avoir de l'eau chaude : les ballons branchés sur une source de chauffage, et les appareils à gaz. Cette semaine, elle vous parle des chauffe-eau électriques (1).

Les chauffe-eau électriques sont précieux dans les localités dépourvues de gaz de ville. Ailleurs, leur utilisation est nettement plus onéreuse, mais elle évite toujours le problème de l'évacuation des gaz brûlés.

Le chauffe-bain à accumulation

Dans les chauffe-bains à accumulation, la durée de mise en température est de huit heures environ. Ces appareils sont constitués par un réservoir calorifugé dans lequel l'eau, chauffée par des résistances électriques, se conserve à la température désirée (un thermostat coupe le courant lorsque cette température est atteinte, et le rétablit automatiquement lorsqu'elle a baissé).

Chaque fois que l'on soutire de l'eau chaude, cette eau est automatiquement remplacée par une égale quantité d'eau froide.

En utilisant le courant de nuit « heures creuses », on bénéficie avantageusement des tarifs spéciaux consentis par l'E.D.F.

AVANTAGES : Sécurité et propreté absolues. Aucune construction de cheminée (puisqu'il n'y a pas de gaz brûlés). Aucune manipulation de bouteille de gaz, dans les régions non alimentées par le gaz de ville.

INCONVÉNIENTS : Branchement électrique et compteur spécial nécessaires.

(1) Voir « L'Express » du 26 février.

Quantité d'eau limitée à la capacité du réservoir.

Prix : réservoir de 100 litres, monophasé, 53.765 fr. + 5.990 fr. pour le groupe de sécurité Sauter; triphasé, 56.515 fr. + 8.250 fr. pour le groupe de sécurité Sauter (ces appareils existent jusqu'à 300 litres de capacité).

Le chauffe-eau accéléré

Le chauffe-eau électrique à chauffage accéléré est basé sur le même principe que le précédent. C'est un réservoir d'eau chaude de capacité plus faible, 10, 15 ou 30 litres, dont la mise en température est plus rapide. Il faut quarante minutes environ pour chauffer 10 litres d'eau à 85° avec un appareil d'une puissance de 1.000 watts.

AVANTAGES : Installation simple, sans branchement spécial, lorsque le compteur est assez puissant.

Aucune manipulation de gaz en bouteille.

Sécurité absolue.

INCONVÉNIENTS : Quantité d'eau limitée à la capacité du réservoir.

Prix : Appareil Sauter à robinet mélangeur incorporé, capacité 8 litres, 20.380 francs.

Modèle Thermor, à encombrement réduit, hauteur 85 cm., profondeur 37,5, largeur 37,5, pouvant être utilisé à écoulement libre ou sous pression, 40.000 francs.

Le chauffe-eau instantané électrique

Le chauffe-eau électrique est constitué par des résistances enroulées autour de l'appareil. L'eau coule plus ou moins chaude suivant que le débit est plus ou moins lent. Il peut atteindre 60 litres-heure.

Les plus perfectionnés de ces appareils comportent un thermostat réglable ainsi qu'une protection spéciale contre les eaux calcaires et un système de vidange de sécurité.

AVANTAGES : Eau chaude instantanée, commode au-dessus d'un évier ou d'un lavabo.

Pas d'installation onéreuse. Se branche avec une prise sur le courant lumière.

INCONVÉNIENTS : Prix de revient élevé de l'eau chaude, calculé au prix du courant lumière.

Insuffisant pour douche, bain ou lessive.

Prix : de 15.000 à 25.000 francs. ID, Bristol, Vedette n° 3, etc.

SANTÉ

Le rhumatisme, cet inconnu

● *35 fois plus actif, moins dangereux que la cortisone, un nouveau médicament est à la disposition des médecins français.*

Un nouveau remède contre les rhumatismes vient de faire son apparition en France. C'est un dérivé synthétique de la cortisone : une *delta-hydrocortisone méthylée et fluorée* (1). Mais actif à des doses minimes, ce nouveau produit supprimerait la plupart des inconvénients de la corticothérapie. C'est une découverte importante. Le rhumatisme fait en France deux fois plus de victimes que les accidents cardiaques et sept fois plus que le cancer. C'est l'une des maladies les plus onéreuses. Le rhumatisme coûte plus de 15 milliards par an à la Sécurité sociale. Il coûte 30 milliards à la Grande-Bretagne et 250 milliards aux U.S.A.

De plus, c'est encore une maladie que l'on sait mal soigner.

Un mal mystérieux

Les causes profondes du rhumatisme sont encore inconnues. Les hypothèses sont nombreuses. Aucune n'a jamais pu être confirmée.

— Nous traitons le rhumatisme par ses conséquences, nous a dit un rhumatologue éminent, un peu à la façon dont on traitait la tuberculose avant la découverte du bacille de Koch et des remèdes actifs contre ce dernier. *Nous ne savons pas ce que c'est.*

Les variétés de rhumatismes sont nombreuses, mais les formes les plus redoutables et les plus répandues sont les *arthrites* et les *arthroses*.

Les *arthrites* sont des rhumatismes inflammatoires, siégeant au niveau des *articulations*. Aiguës, elles s'attaquent surtout aux articulations du coude, des poignets et des chevilles. Chroniques, elles siègent de préférence au niveau des doigts, des orteils ou des vertèbres.

Les *arthroses* sont la conséquence du *vieillissement du tissu cartilagineux*. Elles attaquent la partie lombaire de la colonne vertébrale, les genoux, les cartilages de la hanche. Arthrites et arthroses sont de grandes faiseuses d'infirmes : l'apôtre saint Paul, l'écrivain Renan, le philosophe Bergson, le peintre Renoir leur durent un véritable martyre.

(1) Selon les règles en vigueur dans l'industrie pharmaceutique française, nous ne pouvons pas donner ici le nom sous lequel le médicament a été commercialisé. Mais votre médecin doit le connaître.

Chaleur et salicylate

Ce martyre des rhumatisants, de quelles armes dispose la thérapeutique moderne pour l'atténuer ? Avant la guerre de 1914, pas grand-chose. Le repos, la chaleur (on recommandait de placer des sacs de sable chaud à l'endroit des douleurs), des calmants : l'aspirine et le fameux salicylate de soude. Le dépistage qui se fait aujourd'hui dans les dispensaires et les hôpitaux n'existait pas, et il n'était pas rare de voir des malheureux tordus par des rhumatismes devenus incurables au point d'être incapables du moindre mouvement.

Après la première guerre mondiale, d'importants progrès interviennent. Les *cures thermales* se perfectionnent. Certains hôpitaux, notamment à Paris la Pitié et l'hôpital Cochin sont remarquablement équipés pour pratiquer la mobilisation sous eau chaude des articulations atteintes, les *traitements électriques* (diathermie et tout récemment les ultra-sons) qui permettent de faire pénétrer en profondeur dans les tissus les bienfaits de la chaleur. L'avènement, aux environs des années 1928-1929, du traitement par les *sels d'or* et le *cuivre* marque un énorme progrès. Quand ces traitements sont supportés, ils amènent des améliorations précieuses et durables. Dans certains cas, les résultats sont même supérieurs à ceux que l'on obtient avec la corticothérapie.

Pourtant, la découverte de la cortisone, vers 1946, par le chimiste américain Kendall, fut une véritable révolution.

Spécialiste des hormones, Kendall étudiait depuis 1934 les sécrétions des glandes surrénales. Pendant la guerre, le Pentagone lui demanda de tenter d'isoler une substance hormonale que les Services d'espionnage américains supposaient servir de « doping » aux aviateurs allemands. C'est ainsi qu'il découvrit la cortisone.

Elle fut confirmée par les observations d'un biologiste attaché à la clinique Mayo, de Rochester, le docteur Hench. Le docteur Hench avait remarque que certaines maladies, tels la jaunisse et certains états organiques (la grossesse), entravaient l'action du rhumatisme. La grossesse et la jaunisse stimulant, l'une et l'autre, l'activité des glandes surrénales, Heuch eut l'idée que les sécrétions de ces glandes pourraient bien avoir une activité antirhumatismale. Il fit part de son hypothèse à Kendall. Dès lors, chimiste et biologiste travaillèrent de concert, l'un isolant et purifiant des substances, l'autre les expérimentant, sur l'animal d'abord, puis sur l'homme.

Le « miracle Dufy »

Le résultat de cette coopération devait valoir aux deux savants le Prix Nobel 1950 de biologie. Mais c'est ce qu'on a appelé « le miracle Dufy » qui devait faire au nouveau remède une extraordinaire publicité. Un reportage paru dans « Life » ayant montré le grand peintre paralysé par le rhumatisme, incapable de tenir son pinceau, le docteur Homburger, du « Jewish Memorial Hospital », qui avait été un des premiers à expérimenter la cortisone, proposa à Dufy de le soigner. Le peintre de l'allégresse arriva à Boston au printemps 1950, incapable de faire un mouvement. Après trois jours de traitement, il remuait bras et jambes. Huit jours plus tard, il se prome-

très remarqués de nouveaux tissus pour le «sur mesures»

TERGAL LAINE "SPÉCIAL-TAILLEUR" A CONQUIS LE TOUT PARIS

Les hommes sont séduits :
par un large choix de tissus élégants et par la tenue incroyable que leur assure un vêtement Tergal coupé «sur mesures» Leur pli de pantalon naturellement permanent reste toujours impeccable.

Les femmes sont ravies :
elles retrouvent pour les costumes de leur mari, les qualités Tergal qu'elles apprécient déjà pour elles : pli permanent, facilité d'entretien, repassage inutile.

Les tailleurs sont satisfaits
la classe des tissus Tergal Laine "Spécial-Tailleur" met en valeur la perfection de leur coupe et le fini de leurs créations

spécial tailleur — Marque Déposée — TERGAL — FIBRE POLYESTER — LAINE

Cette marque identifie les tissus créés par les meilleurs drapiers. Chaque échantillon porte cette étiquette.

RELAXATION - ELONGATION

RAJEUNISSEMENT PHYSIQUE ET CEREBRAL

Déclive « JUVÉA »

Traitement rationnel et économique pour :
Circulation sanguine totale du sang (parfaite irrigation du cerveau) ;
Correction du dos ;
Remontée des organes ;
Allègement des jambes ;
Suppression de l'insomnie ;
Affinement de la ligne.

9.200 fr.

Notice E sur demande

JUVEA 7, rue de Surène - PARIS (8e)

ARTS MENAGERS • Stand 2 - Salle Sud-Ouest

CRÉATIONS NOUVELLES

MERCEY

TAILLEUR-COUTURIER

PEAU et CUIR

HABILLE L'HOMME ET LA FEMME en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES

50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

(Match.)

RAOUL DUFY EN 1950
A l'époque, la cortisone valait 50.000 francs le gramme.

nait dans les jardins de l'hôpital et se mettait à peindre des toiles qu'il vendit, avant son départ, au profit du Jewish Hospital.

Malheureusement, à l'époque où Dufy fut soigné, la cortisone valait 50.000 francs le gramme ! Il fallut attendre 1953, avec la mise au point des *cortisones synthétiques*, pour que le remède soit enfin à la portée de tous.

Vers des cortisones non toxiques

Le rhumatisme était-il vaincu? Ceux qui en eurent un moment l'espoir durent vite y renoncer. Tout d'abord on s'aperçut rapidement que l'effet des « hormones-miracles » n'était que transitoire. Pour le maintenir, il fallait poursuivre le traitement, et celui-ci était loin d'être sans danger. La cortisone exerçait sur l'organisme des *effets secondaires* déplaisants et parfois graves. Elle entraînait la fixation d'eau et de sel dans les tissus, certains malades « gonflaient » à vue d'œil pendant le traitement. Chez certaines femmes apparaissaient des signes de masculinisation : leur voix prenait un taux rauque, la barbe leur poussait au menton. Mais plus sérieux encore étaient les *troubles circulatoires* (poussée brutale de la tension artérielle chez certains patients) et les *troubles digestifs* qui allaient de simples brûlures d'estomac aux ulcères gastriques. Enfin, en bloquant les réactions de défense de l'organisme, la cortisone ouvrait la porte à des infections microbiennes : tuberculose ou septicémie. Des accidents mortels furent enregistrés à la suite de traitements prolongés.

Un nouveau problème se posait : *obtenir des dérivés non toxiques de la cortisone, en modifiant une partie de son radical chimique.* Le nouveau remède qui sort actuellement est le résultat d'une longue série de recherches faites de succès et d'échecs.

En 1955, *l'avènement des deltacortisones* marque un réel progrès. Cinq fois plus puissantes que la cortisone, elles ont des effets secondaires réduits.

En 1957, on obtient la *méthyldeltahydrocortisone :* sept fois plus active que la cortisone, elle est aussi bien tolérée que la deltacortisone.

Enfin, en 1958, c'est la naissance des *décadrols* (deltalydrocortisones méthylées et fluorées). Mis au point aux U.S.A., ils sont trente-cinq fois plus actifs que la cortisone et sept fois plus que les deltacortisones. Cette grande activité permet de les administrer par milligrammes ou fractions de milligramme, au lieu des doses habituelles de 20 milligrammes pour la deltacortisone et 100 milligrammes pour la cortisone, donc, de diminuer très considérablement les risques de réactions secondaires.

Mais il ne faut pas croire résolu pour autant le drame des rhumatisants. Nous n'aurons « le » remède du rhumatisme que lorsque nous aurons trouvé la cause du mal.

Voilà l'ennemi

Si l'on ignore la cause organique profonde de la maladie rhumatismale, on connaît les facteurs qui favorisent l'apparition des rhumatismes. En essayant d'éliminer ces facteurs, on limite les chances de devenir rhumatisant.

1) L'HÉRÉDITÉ : Il y a des « familles de rhumatisants » comme il y a des familles de diabétiques ou de cardiaques. Si on ne peut rien faire encore contre l'hérédité, elle doit rendre ceux qui se savent menacés prudents. Une surveillance sérieuse est nécessaire dès l'apparition de douleurs suspectes dans les membres ou les articulations.

2) LA PROFESSION : Les sédentaires, les intellectuels, sont prédisposés aux rhumatismes.

3) LE MILIEU : Le rhumatisme est plus fréquent dans les classes aisées, à cause d'une alimentation trop raffinée.

4) LE POIDS : L'obésité favoriserait le rhumatisme.

5) LE SURMENAGE ET LES SOUCIS : Ils provoquent la libération dans l'organisme de substances nocives susceptibles d'irriter les artères (troubles cardio-vasculaires) et les articulations (rhumatismes).

6) LE CLIMAT : Les pays de brouillard, d'humidité et de grand vent comptent de nombreux rhumatisants.

Sur le plan pratique, nous avons interrogé un grand rhumatologue français ; voici les conseils qu'il nous a donnés :

1) Ne croyez pas que le rhumatisme soit une bonne maladie « qui fait vivre vieux ». Il n'y a pas de bonnes douleurs. Devant des douleurs articulaires ou musculaires qui persistent, il faut aller consulter un médecin compétent. Dès qu'un enfant ne peut pas prendre des attitudes normales, il faut s'en préoccuper et le montrer à un spécialiste.

2) C'est une erreur absolue de « se forcer pour ne pas s'ankyloser » : une articulation enflammée doit être mise au repos. Le médecin est seul juge de la façon dont il convient de mobiliser une articulation malade.

3) Le fauteuil est l'ennemi du rhumatisant : il place son corps dans une mauvaise position, en flexion des hanches et des genoux. Quand ils ne marchent pas (la marche est rarement déconseillée quand elle est possible), les rhumatisants doivent rester en *position étendue* ou *semi-étendue*.

4) Il ne faut pas laisser les rhumatisants enfermés ni les hospitaliser (sauf dans les stations spécialisées). Il leur faut de l'*air* et de la *lumière*, qui sont souvent les meilleurs remèdes à bien des maladies.

DORMEZ MIEUX
ET SOYEZ BIEN ASSIS

Nous dormons — ou nous devrions dormir — au moins 8 heures par nuit. Autrement dit, nous passons au lit le tiers de chaque jour de vingt-quatre heures. C'est dire que notre installation sommeil est capitale.

Les quatre points du bon sommeil

Avoir un bon lit n'est pas si facile. Car tout compte : le sommier, les oreillers et surtout le matelas. Du choix du matelas dépend votre sommeil. Si vous vous réveillez le matin aussi fatigué (et même plus fatigué) que vous ne l'étiez la veille en vous couchant ; si vous vous sentez les jambes lourdes au réveil, si vous avez des courbatures, des maux de reins, c'est probablement que vous avez un mauvais matelas. Or, le sommeil n'est profitable que s'il repose vraiment. Lorsque vous achetez un matelas, surveillez donc les quatre points du bon sommeil :

- Souplesse : on peut se relaxer dix minutes sur une planche, mais on ne peut pas y dormir vraiment, à moins d'être un fakir ;
- Résistance : le matelas ne doit pas se déformer à l'usage. Il ne doit pas se tasser, mais se galber à la forme du corps.
- Aération : l'air doit pouvoir circuler dans tous le matelas, c'est la condition même de l'hygiène ;
- Légèreté : il faut pouvoir faire facilement le lit, ce qui est aisé quand on utilise un matelas qui n'a pas besoin d'être retourné.

Une matière-miracle

Ces impératifs du bon sommeil, vous les trouverez tous réunis dans une matière miracle : la mousse de latex. Il ne faut pas la confondre avec le caoutchouc. Le caoutchouc, en effet, est fabriqué à partir de feuilles de latex coagulé et pressé. Mais le caoutchouc, même spongieux, n'est pas bien ventilé. La mousse de latex au contraire, est obtenue par un traitement spécial. On recueille sur l'hévéa (arbre à caoutchouc) la crème de latex frais, on l'émulsionne, autrement dit, on la bat comme on battrait des blancs d'œufs en neige. On obtient alors une mousse légère, composée de milliers de petites cellules communiquant entre elles. Dernière opération : la mousse légère est versée dans des moules de cuisson et l'on obtient ainsi les plaques de mousse vendues sous le nom de DUNLOPILLO. Les propriétés de souplesse, d'aération, de solidité sont absolument respectées. Les essais techniques en apportent la preuve, par exemple :

- Le matelas respire : la mousse laissant passer l'air librement, les cellules se vident et se regarnissent instantanément selon que l'on exerce une pression sur le matelas ou qu'on la relâche. Une simple fumée de cigarette peut traverser la mousse de latex.
- Il est ultra léger : la densité de la mousse est de 0,10. Bien que ce matelas n'ait nullement besoin d'être retourné, on peut le manier sans aucune fatigue.
- Il « épouse les formes », c'est le corps qui fait sa place sur le matelas, et non le matelas qui oblige le corps à se raidir à sa surface. Mais après usage, il retrouve sa forme initiale sans aucune déformation.
- Il est hygiénique : la mousse de latex ne retenant pas l'humidité, les microbes ne peuvent pas se développer, les parasites ne peuvent pas s'y installer, ni la poussière s'y déposer.
- Enfin, il est sans odeur : et cela parce que le procédé de fabrication spécial de la mousse de latex n'utilise aucun des ingrédients chimiques qui font « sentir » le caoutchouc.

Dans un fauteuil

Ces qualités font de la mousse de latex un matériau qui permet la détente totale. Au point qu'elle a été adoptée par des établissements scolaires, des hôpitaux, des grandes collectivités, et naturellement par les grandes compagnies de transports.

Car avec la mousse de latex, on ne fait pas que des matelas. On en fait des oreillers, des coussins, des appuis-dos, des garnitures de sièges moelleuses et indéformables.

Quel que soit le style de vos sièges, moderne ou ancien, le tapissier peut se charger de les garnir en DUNLOPILLO. Les facilités de découpage, de collage sont remarquables et les résultats obtenus étonnants. Vendue en bloc à alvéoles pour les sièges ou en feuilles lisses en plusieurs épaisseurs et souplesse, la mousse se prête à toutes les utilisations.

Restent les problèmes d'entretien et de prix.

- La mousse de latex n'est pas chère. Sa résistance, sa très longue durée d'emploi en font un matériau pratiquement inusable. Les sièges ne s'affaissent plus.

Quant à l'entretien, il est pratiquement nul. Les matelas DUNLOPILLO conservent indéfiniment leurs bords nets, leur surface lisse ; ils n'ont jamais besoin d'être refaits. Certains de ces matelas, utilisés depuis plus de vingt ans, sont toujours en service et toujours impeccables. Vous pouvez les trouver dans les tissus les plus divers : rayés gris, bleu ou rouge, granités rose, or, gris, bleu, damassés en mêmes tons. En somme, de quoi satisfaire tout à fait votre goût du confort, du joli et du bon achat sérieux.

Communiqué.

TURISSA
novomatic

FABRICATION 100 % SUISSE

LA MACHINE A COUDRE LA PLUS MODERNE DU MONDE

Modèles depuis 56.000 francs - Facilités de paiement

Nom : ....

Adresse : ....

☐ CATALOGUE GRATUIT

☐ DEMONSTRATION A DOMICILE

(Mettre une croix dans la case choisie)

Importateur exclusif DARGOLS

8, r. des Francs-Bourgeois, Paris-3e

Noyama

nourrit le cuir!

Plus de corvée de vaisselle

Dishmaster

lave
rince
sèche
la vaisselle
de 6 personnes en 6 minutes automatiquement

Démonstrations:

Ets FITCH

100 RUE CHARDON-LAGACHE PARIS 16 - AUTeuil 57-85

Salon Arts ménagers, stand F 12, Grande nef

DEUX NOUVEAUX DECORS
DE
« PORCELAINE DE PARIS »
« CORMERY »
« TOILE DE NANTES »
CHEZ

JACQUES FRANCK

372, RUE SAINT-HONORE, PARIS

●

et au Salon des Arts Ménagers
Sous-sol - Hall G - Stand 5 A

LES HOMMES AU SALON

(Photos Eve.)

Le méticuleux

Le technicien

es ménages. Capacité 48 litres, 87, largeur 53, profondeur 57. re posé sur socle ou équipé de s de suspension et de butées de ouc qui permettent de l'accro- mur. Fonctionne sur demande tricité, au gaz de ville, au gaz (dans ce cas muni d'un disposi- écurité assurant la fermeture au- ue du gaz si le brûleur vient à re) ou à pétrole. Prix : 59.800 Stand D 16, grande nef.

Les machines à laver

téristiques 1959 : tambour rota- mouvements alternés qui évite du linge. Triomphe des semi- iques à bouton unique. -dire : prix de revient inférieur de la machine entièrement auto- où l'on place le linge sans sur- e. Mais automaticité suffisante iter toutes les manipulations. Il e surveiller les opérations pen- squelles il y a lieu de tourner, quatre fois, un bouton unique.

Estérel (Frigidaire). Machine semi-au- r montée sur roulettes, à tam- otatifs alternés. Chargement du l'avant par le hublot transparent. mètre indiquant la température . Orifice et godet verseur pour javel. Prix : 147.000 francs, sor- ine.

Marianne (Frigéco). Fonctionnement omatique à tambour horizontal signalisation automatique du ni- eau, du lavage et du rinçage par lumineux, roulettes de déplace- camotables. Prix : 159.900 francs.

dèle U 1 (Mors). Machine semi-automatique à vertical, équipée d'une seconde corporée pour la récupération de lessive, qu'elle réchauffe à la ture voulue pendant que la pre- harge de linge est rincée et esso- s le tambour vertical, d'où éco- l'eau, de combustible et de pro- e lessive. Prix : 198.000 francs. ors E 10, grande nef.

« Décamatic » (Laden). Moteur deux à rotation alternée. Niveau sible par voyant, sélecteur au- e de température, orifice pour uits lexiviels et l'eau de Javel roduction automatique dans le la cuve. Porte de chargement charnières et verrou invisibles, de chauffage, système de sécu- r disjoncteur. Prix : 185.000 Stand D 20 B, grande nef.

ter : Toutes ces machines peuvent laver 4 à 5 kg de linge cycle de lavage et peuvent fonc- soit en branchant un tuyau de uc sur une arrivée d'eau pour enter, soit par branchement di- canalisation. Dans ce dernier s d'installations supplémentaires.

soreuse, rinceuse centrifuge). Cet appareil indépendant adaptable à toutes les machines à laver ne comportant qu'une essoreuse à rouleaux (en particulier à la machine Hoover 3 kilos) permet de ne pas acheter une nouvelle machine si l'on veut éviter la corvée de l'essorage. Prix : 60.000 fr. Stand Hoover G 5 B, grande nef.

Le jeune mari

6) Le Séchoir a linge (Vedette). Première machine française à sécher le linge entièrement automatique. Séchage par circulation d'air chaud pulsé, deshydraté en circuit fermé. Contenance : la quantité de linge traité dans une machine à laver de 4 kilos. Evacuation des eaux de condensation et d'évaporation par pompe incorporée, arrêt automatique de la machine dès que le degré de séchage choisi est atteint. Prix : non encore fixé, environ 150.000 francs. Stand Sumelec. Grande nef E 7 A.

...et les femmes au Salon

Les machines à laver la vaisselle

1) La Vedette, entièrement automatique, cuve en acier inoxydable, grand panier amovible en fil métallique plastifié, comprenant un compartiment pour les grandes assiettes et les plats, un pour les petites assiettes, lavage de la vaisselle de six personnes, y compris plats, soupière et tasses. Sysème de lavage - arrosage par jets rotatifs, alternés d'eau constamment filtrée, débarrassée de tous déchets d'aliments, chauffage individuel incorporé tous gaz ou électrique. Cycle de lavage, rinçage et séchage entièrement automatique. Prix : 165.000 francs.

2) La Philips, entièrement automatique, paniers en fil plastifié. Caractéristique : vaste logement pour le lavage des casseroles. Stand Philips I 3. Grande nef. Prix : environ 180.000 francs.

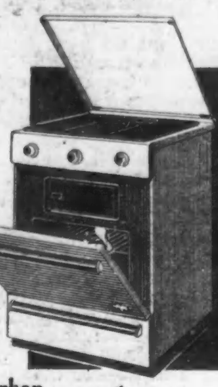
Les appareils de cuisson

Caractéristiques 1959 : grilles en acier inoxydable protégeant les brûleurs des cuisinières à gaz.

Peu de nouveautés.

1) La cuisinière-radiateur 27. Dans cet appareil, l'élément radiateur est incorporé dans une cuisinière quatre feux fonctionnant au gaz de ville ou au gaz en bouteille. Cette disposition permet de chauffer la cuisine avec un minimum d'encombrement, d'avoir un cinquième feu auxiliaire sur grande surface pour les plats mijotés constitué par le dessus du radiateur, de bénéficier des tarifs spéciaux pour les deux appareils qui peuvent marcher alternativement ou ensemble. Le bloc-cuisine radiateur en fonte d'acier émaillé vitrifié blanc. Prix : 83.000 francs. Stand Demeyer D 25 A. Grande nef.

→

enfin! voici Sérénade
le bloc charbon vedette du marché français

bloc charbon
PAIN
avec tous ses avantages inédits :
- Four géant de 39 cm de large
- Tous réglages faciles par boutons
- Évacuation des fumées possible sur les 3 côtés et le dessus.
S.A.V.A.M. - LIPSHEIM (Bas-Rhin)
Magasin d'Exposition à Paris : 42, Bd Richard Lenoir-11e
ARTS MENAGERS - Stand E 16 B Allée du Gaz

ELECTROLUX
présente, pour la première fois, sa
MACHINE A LAVER
"accomplie"
aux Arts Ménagers
grande nef
et à son magasin
26, Bd Malesherbes.
ELECTROLUX

LA SENSATIONNELLE
SUPER-AUTOMATIQUE
BORLETTI
LA MACHINE A COUDRE
QUI ECRIT ET DESSINE
BRODERIES A L'INFINI
Garantie 25 ans - Facilités de paiement
ARTS MENAGERS
Salle Jean-Goujon, stand 13 A
Agent régional : ARONOV
19, boulevard du Temple - PARIS (3e)
ARC. 67-29
Catalogue gratuit sur demande

La moins chère
DES MACHINES
A LAVER DE LUXE
à tambour horizontal
GARANTIE 2 ANS
Nouvelle carrosserie entièrement émaillée
- Inverseur
- Pompe
- Niveau d'eau
- Thermomètre
- Chauffage autonome
A partir de 99.900+TL Départ usine

Star
BRIVE (Corrèze)
Documentation gratuite L 3 sur demande

2) La Cornue 62-64. Très belle cuisinière à double four dont un avec broche et un chauffe-plats et assiettes.

La table de travail est composée de quatre brûleurs à feu nu, d'une rampe poissonnière et d'une grande plaque mijoteuse. Thermostat, minuterie, etc. Prix : 220.000 francs. Stand La Cornue E 16 A. Grande nef.

3) Le gril Erel. Gril monté sur des cercles à roulettes ignifugés, contenant une bouteille de gaz butane. Permet de saisir les viandes sans avoir besoin de les graisser. Produit une excellente cuisine. Très facile à nettoyer. Prix : modèle luxe : 98.000 francs, petit modèle domestique 24.600 francs. Stand Antargaz B 5 A. Grande nef.

Les appareils de salles de bains

1) L'Aquabel, ensemble de toilette incorporé dans un meuble bloc en formica de ton pastel qui dissimule toute la tuyauterie ainsi que le bidet monté sur rails et chariot roulant. Comprend en outre tiroirs et armoirette coiffeuse avec tablette de rangement. Prix : 130.000 francs environ. Stand Mulica. Galerie Nord.

2) Des blocs-coiffeuses de salle de bain en plastique stratifié Polyrey, comprenant un bloc de base avec tiroirs, étagères de rangement dissimulées derrière porte à glissière et grand coffre à linge (30.900 francs). Bloc suspendu formant coiffeuse à double miroir, et bloc de rangement de produits de beauté (31.900 francs). Stand Coméra Rotonde Nord-Ouest.

3) La Pharmacie familiale fonctionnelle. Pharmacie étudiée par Saint-Laurent pour les Laboratoires Aspro. Petit meuble rationnel qui trouve sa place dans les toutes petites salles de bains, grâce à l'utilisation de portes évidées comme celles des réfrigérateurs. La clarté du rangement linéaire permet de voir tout le contenu de l'armoire d'un coup d'œil. Dimensions : largeur, 50 cm, hauteur, 42 cm, épaisseur, 16 cm, armoire fermée. Ce petit meuble comporte un classeur à documents médicaux et un bac à coton, ainsi qu'un verrouillage de sécurité mettant la pharmacie hors de portée des enfants. Stand « Le Logis Moderne » C 3 A grande nef. Prix: 16.400 francs.

L'ameublement de cuisine

Caractéristiques 1959 : une utilisation telle de la couleur que l'on finit par regretter les cuisines laboratoires d'il y a quelques années. Rien de spécial à signaler si ce n'est des ensembles de prix étudiés en fonction de la mévente.

Les gadgets

● Un moulin à café électrique très moderne de forme qui ne fonctionne — enfin — que si le couvercle est en place. Prix : 3.960 francs. Mocalor Stand Calor D 13, grande nef.

● Le porte-savon magnétique composé d'une potence en matière plastique facile à fixer au mur, comportant un aimant sur sa face interne. Il suffit d'enfoncer au centre du savon une pastille magnétique. En approchant le savon de l'aimant, la pastille est happée et le savon reste suspendu. Permet au savon de sécher rapidement et supprime les dépôts sur les appareils sanitaires. Prix : 400 francs. Stand Somaplex, Rotonde Nord-Ouest.

● Le porte-paquet de lessive en matière plastique qui s'accroche au mur et protège le paquet de carton qui reste stable et au sec. Pacless. Prix : 300 francs. Pauline Rouot. Stand 46 A Hall G, sous-sol.

● La boule à salade : en matière plastique, permet d'essorer la salade sans aucune projection d'eau. Entièrement étanche, fermant hermétiquement, cette boule possède une grosse éponge synthétique fixée à l'intérieur de son socle, qui absorbe l'eau. La salade bien secouée, il suffit d'ouvrir la boule, de sortir la salade, puis de vider l'eau du fond. Prix : 1.000 francs « Le Logis Moderne », grande nef.

Vu encore aux Arts Ménagers :

● Amusant : la cuisine de campagne, avec poulailler, clapier, potager, aménagée et présentée par le magazine « Elle ».

● Intéressant : le courant gratuit pendant un an, à tous ceux qui habitant Paris, la Seine ou la Seine-et-Oise, auront acheté un Frigéco pendant la durée du Salon des Arts Ménagers. Un compteur spécial équipe à cet effet le nouveau réfrigérateur. Il sera relevé au bout d'un an par un huissier assermenté.

● Instructif : le stand des lampes Mazda conçu pour démontrer comment vivent et prospèrent les plantes sous la lumière artificielle. Une brochure traitant de ce sujet est remise aux visiteurs, qui reçoivent également, le vendredi, un bouquet composé par le fleuriste Arène. Une nouveauté : la lampe de plein air montée sur douille en matière plastique qui ne rouille pas.

● Ingénieux : l'aménagement proposé par M. Gérard Bourdariat qui démontre, dans la galerie des antiquaires, comment on peut dissimuler un téléviseur afin qu'il ne dépare pas un intérieur de style. Caché dans une niche gainée de velours vert, l'écran seul est visible. Il est dissimulé hors les heures d'émissions derrière une glace coulissante argentée à l'ancienne.

MODE

Le vrai et le faux

● *La haute couture et le prêt à porter vont-ils signer la paix ?*

MADAME EXPRESS a fait cette semaine la tournée des confectionneurs et des magasins pour faciliter vos achats de printemps. Le résultat est à la fois satisfaisant et consternant.

Satisfaisant parce que, parmi les milliers de modèles mis sur le marché, par les mille confectionneurs français, il s'en trouve vraiment d'excellents, réalisés dans de beaux tissus, bien coupés, soignés dans la fabrication, et si proches de la mode Haute Couture que c'est à peine croyable.

Les deux modèles que nous avons photographiés, par exemple, sont éloquents. La jeune femme qui les a posés pour nous s'y est elle-même trompée.

Le « faux Chanel » que nous vous présentons, fabriqué par Simone Robin dans un beau lainage moelleux marine et blanc est parfait.

Le « faux Cardin » n'est pas un tailleur mais un deux-pièces simulant le tailleur. Le col est en organdi blanc. Fabriqué par Germaine et Jane, dans un prince-de-Galles sec, il est à la pointe de la mode.

Bientôt les robes

Bien sûr, il faut chercher pour trouver. Mais il existe maintenant dans toute la France des boutiques tenues par des femmes et des hommes qui savent fort bien sélectionner, parmi ce que la confection propose, et qui offrent donc déjà à leur clientèle un premier choix excellent.

Du côté des robes, les choses ont été moins vite. Il faut attendre quelques jours que la confection rattrape la couture. Ce sera bientôt fait.

Si le résultat de nos recherches est également consternant, c'est parce que, dans l'ensemble, tout cela est cher. Très cher. 30.000 ; 35.000 ;

(1) A gauche, tailleur de Cardin, chapeau de Bernard Devaux. A droite, le deux-pièces de Germaine et Jane : 32.000 fr. A Paris : chez Sandrine, 314, rue St-Honoré. Le chapeau de paille blanche : 2.200 francs, Franck et Fils.

(Dambier.)

QUEL EST LE « VRAI » CARDIN ? (1)

EXPOSITION DE MEUBLES SUÉDOIS

amc

Arts Ménagers - Foyer d'Aujourd'hui - St. n° 29

En vente également chez amc

atelier du meuble contemporain

89, Bd Magenta, Paris 10e

Un article de grande classe

LA CAFETIÈRE ÉLECTRIQUE AUTOMATIQUE

« LE TRITON »

Demandez-la à votre fournisseur habituel

ARTS MENAGERS - Hall G - Stand 40 B

QUEL EST LE « VRAI » CHANEL ? (2) (Dambier)

40.000, 45.000 francs pour un tailleur dans le « prêt à porter ». 16.000, 18.000, 20.000 francs en confection de grande série.

Quelquefois, le miracle se présente. Nous l'avons beaucoup cherché, cette semaine, et nous l'avons découvert et photographié sur notre couverture : c'est le tailleur de jersey blanc gansé de marine (ou inversement) bien fait, vraiment bien fait et dans un tissu serré qui n'a absolument pas l'apparence de la médiocrité, au prix record de 5.000 francs. (Supermag, 52, rue de Rennes).

Mais c'est l'exception. Pourquoi ?

Il y a deux raisons. La première est la plus évidente, c'est que les charges des industriels ont augmenté.

La seconde, c'est la mobilité de la mode.

Loin de pousser à la consommation, les changements trop fréquents, surtout lorsqu'ils coïncident avec une période où les budgets se resserrent, ralentissent les achats, découragent (à l'exception des fanatiques du « ce qui ce fait » qui sont relativement rares en France) et incitent à essayer de «sauter» une saison en s'arrangeant avec ce que l'on a.

Dans les maisons de couture, le réflexe a été enregistré cet hiver aussi bien que dans les plus humbles boutiques. La saison a été franchement mauvaise.

En effet, une Française, quel que soit son budget habillement, n'aime pas acheter avec le sentiment que, six mois plus tard, son tailleur ou sa robe cesseront de lui plaire.

Aussi y a-t-il chez les confectionneurs et dans les magasins, des stocks de robes trapèze et de robes empire qui ne seront jamais écoulés.

Conséquence directe : le confectionneur augmente ses prix pour amortir ses pertes. Le magasin qui manque de disponibilités, et qui a été échaudé, hésite à renouveler son stock.

Or, il n'existe aucune espèce de compétition entre la Haute Couture et le Prêt à porter. La Haute Couture habille au maximum dix mille femmes. Une goutte d'eau dans la mer. Les créateurs n'agissent donc nullement pour entraver le développement de la confection, qui ne les gêne pas, mais pour susciter l'intérêt permanent des acheteurs étrangers et particulièrement des Américains qui s'adressent à une clientèle plu. versatile.

Faire le tri

Il semble cependant que l'on aille vers une sorte d'entente entre le prêt à porter et la Haute Couture. Celle-ci n'y serait pas hostile.

Il n'est pas impossible que les confectionneurs soient un jour prochain autorisés à voir les collections dès leur présentation, dans les mêmes conditions que les étrangers, c'est-à-dire en acquittant un droit (les Allemands payeront 800 marks, environ 100.000 francs).

Ils pourraient alors s'en inspirer avec mesure, faire eux-mêmes le tri entre la folie d'une saison et les tendances fondamentales.

La presse spécialisée aurait également un rôle à jouer en remettant les choses à leur place au lieu d'accorder à la nouveauté de la saison une importance que, pour finir, elle n'a jamais.

La taille haute, par exemple, a été beaucoup plus portée par les femmes qui achètent dans la confection et qui ne trouvaient rien d'autre, que par la clientèle de Haute Couture qui a, dans l'ensemble, boudé cette mode.

En ce qui concerne le Marché commun, la confection de grande série pourrait être sérieusement secouée, ses prix étant directement fonction de son débit.

Or, il existe en Hollande, par exemple, une fabrique de manteaux qui réalise un chiffre d'affaires annuel de douze milliards, et qui réussit par conséquent à établir des prix extrêmement bas. Elle peut implanter en France un réseau de points de vente.

La confection « de luxe » en revanche n'a pas son équivalent à l'étranger. Le Marché commun devrait, en principe, la conduire à baisser ses prix, en lui permettant d'importer des tissus moins chers. Mais elle est en train de livrer bataille pour que, renonçant à présenter leurs modèles dans les autres pays, les couturiers invitent plutôt les confectionneurs allemands, hollandais, belges, italiens à se déranger.

Du point de vue de la cliente française, résumons donc la situation : mais chers.

Robes de lainage : ne pas se précipiter. Il y en aura de très bonnes d'ici quelques jours. Nous vous les signalerons.

Robes d'été : nous en reparlerons, mais ce ne sont pas les berthes et les collerettes qui manqueront ! De ce côté-là, les prix restent intéressants. Il est un peu tôt pour s'en préoccuper.

(2) A gauche, tailleur de Chanel en tissu Rodier. A droite, tailleur de Simone Robin. A Paris : 47.000 francs chez Jamiqua, 6, rue Marbeuf. Canotier de paille marine bordé blanc : 1.000 francs, Galerie Lafayette.

RECETTES

CORDON BLANC

Semoule aux bananes

Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 10 minutes.
1/2 litre de lait ;
3 cuillerées à bouche de sucre cristallisé ;
5 cuillerées à bouche de semoule ;
2 bananes ;
1 poignée de raisins de Corinthe ;
30 gr. de beurre ;
De la confiture ou une crème à la vanille (ou custard).

Vous faites tremper les raisins de Corinthe dans un peu d'eau chaude (vous pouvez l'aromatiser avec quelques gouttes de rhum, mais ce n'est pas indispensable).

Vous faites chauffer le lait avec le sucre et, quand il arrive à ébullition, vous jeter dedans la semoule en pluie. Tournez rapidement afin d'éviter les grumeaux. Laissez cuire quelques minutes.

Vous enlevez du feu et vous ajoutez en tournant bien les raisins égouttés et les bananes écrasées à la fourchette. Mélangez bien et, en dernier lieu, incorporez le beurre.

Vous mettez de l'eau froide dans un récipient genre saladier à bord droit et vous la videz. Puis vous y versez la semoule. Vous laissez bien refroidir (quatre ou cinq heures ou davantage). Et vous démoulez sur un plat.

Vous pouvez : 1) napper de confiture de groseille ; 2) napper avec un peu de crème à la vanille (ou de la custard) ; 3) orner avec des débris d'ananas, des fruits confits et un peu de crème fouettée.

CORDON BLEU

Les pâtes à la viande

Préparation : 15 minutes.
Cuisson : environ 30 minutes.
250 gr. de pâtes aux œufs (ou ordinaires), de préférence des coudes un peu gros ;
400 gr. de viande hachée (du bœuf) ;
125 gr. de fromage râpé (1/2 parmesan, 1/2 gruyère si possible) ;
2 jaunes d'œufs ;
60 gr. de beurre ;
1 feuille de laurier ;
Sel, poivre, basilic.

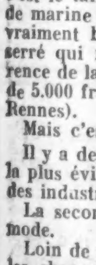
Vous faites cuire les pâtes dans de l'eau où vous avez mis une feuille de laurier, ce qui leur donnera un parfum spécial. Vous les égouttez soigneusement.

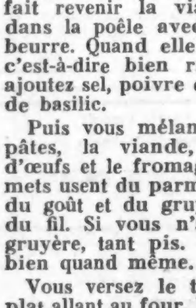
Pendant ce temps, vous avez fait revenir la viande hachée dans la poêle avec un peu de beurre. Quand elle est à point, c'est-à-dire bien rissolée, vous ajoutez sel, poivre et une pointe de basilic.

Puis vous mélangez bien les pâtes, la viande, les jaunes d'œufs et le fromage. Les gourmets usent du parmesan à cause du goût et du gruyère à cause du fil. Si vous n'avez que du gruyère, tant pis. Ce sera très bien quand même.

Vous versez le tout dans un plat allant au four. Vous saupoudrez de chapelure et vous parsemez de noisettes de beurre. Laissez dorer à four chaud pendant douze à quinze minutes.

SUZANNE ET HENRIETTE.


Pierre
Clarence
Collection tous les mercredis à 15 h. 15
« BELLE DE JOUR »
Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs
9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88



Grand Sac en box
DOUBLÉ cuir
poches intérieures
noir Marine Nuage Glacier, etc.
EN VENTE:
MONIK 8, Rue Royale
AGNÈS 24, Rue Tronchet
7.500f
(en porc 8.500f)

A voir, écouter, lire, savoir...

● siné-sélection

● cinéma

De la Bouche du Cheval : Alec Guinness, dans une vie de bohème insolite, vous fera rire... jaune. (*Bonaparte.*)

Baby Doll : L'univers de Tennessee Williams, la virtuosité de Kazan et la révélation de Carol Baker, étonnante femme-enfant. (*Studio Parnasse.*)

Les Diaboliques : Un suspense d'un horrible raffinement signé Clouzot. (*Ranelagh.*)

Le Pousse-Pousse : dédié aux cœurs d'enfants, un délicat film japonais, plein de jolies images et de jolis sentiments. (*Studio de l'Etoile.*)

Le Gorille vous salue bien : série noire nouvelle manière, la DS prend la relève de la traction avant. (*Mambo.*)

Quai des Orfèvres : Jouvet dirigé par Clouzot dans un bon policier. (*Cinéma des Champs-Elysées.*)

La Loi : Lollobrigida n'a jamais été plus belle. (*Marivaux, Colisée.*)

Jour de Fête : quand un facteur s'envole dans le premier film de Jacques Tati. (*Actua Champo*).

Les Amants : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Broadway*).

Moi et le Colonel : dans l'esprit des bonnes petites histoires juives, l'exode spirituel et touchant de deux Polonais sur les routes de juin 40. Danny Kaye est remarquable. (*La Royale*).

La Chaine : un violent film américain de la nouvelle école. Humanisme et suspense. (*Plaza*).

Quand passent les cigognes : le souffle d'Eisenstein et de Poudovkine retrouvé. (*Acacias*).

Rêves de Femmes : Un univers féminin dans lequel Ingmar Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Cinéma d'essai Caumartin*).

Le Cuirassé Potemkine : D'Eisenstein, le plus grand classique du cinéma russe. (*Hollywood*).

Les Tricheurs : Surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Rio Opéra, Ciné Panthéon, Pépinière, Raimu, Astor, Scarlett*).

Le Beau Serge : Le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Studio Publicis.*)

Sueurs froides : Un nouvel Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (*Elysées Cinéma, Lord Byron.*)

Les Rendez-vous du Diable : Dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Les Reflets, Marbeuf.*)

Hellzapoppin : la quintessence du burlesque délirant, à voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Studio République*).

Le Cri : Dans une Italie d'hiver insolite, une histoire désespérée. (*Studio Ursulines*).

Arsenic et vieilles dentelles : Cary Grant et « les dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. (*Studio Raspail.*)

Les Grandes Familles : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont, ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Agriculteurs, Festival, Royal Haussmann.*)

● occasions

Je propose

- **Machine a laver « Flandria »** (type Flandriette luxe) 3 kgs linge sec. Bout (gaz). Pompe vidange. Minuterie. Etat neuf. Prix : 50.000 fr. M. Jacquemin, 10, rue de Fontenay, Sceaux. Tél. : ALE 57-40. P. 229.
- **Tapis laine** île grecque. Fond noir, fleurs rouges-vertes, 5×4 m 20, excellent état. Prix : 50.000 francs. POI 39-39 le matin.
- **Piano forte** 1831 acajou, filets marqueterie et bronzes, 1 bergère et 1 chaise Régence. Tél. de 10 à 15 h. à BAG 93-15.
- **Machine a laver Bendix** — entièrement automatique — sortie d'usine. Tél. le matin avant 10 h. LIT. 18-63.

● expositions

Toulouse-Lautrec : les chefs-d'œuvre du musée d'Albi, dernière semaine. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *bd Haussmann.*)

Utrillo : son œuvre en cent tableaux. (*Galerie Charpentier*, 76, *fbg Saint-Honoré.*)

Peintres témoins : thème, cette année, de l'exposition : l'âge mécanique. Calder, Picasso et quelques surréalistes apportent une touche insolite dans ce salon traditionnel. (*Musée Galliera*, 10, *avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Cottavoz : il s'attaque, enfin, avec des moyens modernes, au problème du visage humain. (*Art Vivant*, 72, *bd Raspail.*)

Lathion : départ en flèche d'un jeune peintre abstrait suisse. (*Synthèse*, 66, *bd Raspail.*)

Vogüé : à la recherche d'une voie nouvelle. Reprend le dialogue avec le réel, mais garde le meilleur de l'abstraction. (*Galerie Saint-Germain*, 202, *boulevard Saint-Germain.*)

Kantor : l'œuvre d'un Polonais qui a magistralement poursuivi, contre vent et marée, la grande aventure de l'art moderne. (*Legendre, rue Guénégaud.*)

Abboud : du nouveau dans l'abstraction. (*La Roue, rue Grégoire-de-Tours.*)

Georgette Nathan : le charme d'une vision habilement naïve. (*Bertheim*, 35, *rue La Boétie.*)

Lanskoy : un « fauve » contemporain, gouaches. (*Galerie Claude-Bernard, rue des Beaux-Arts.*)

Françoise Gillot : bonheur du style. Talent confirmé. (*Coard*, 36, *avenue Matignon.*)

Liesi : élégance de la « haute sculpture » (*Denise René*, 124, *rue La Boétie.*)

Pierre Baudard : un jeune peintre figuratif plein de promesses et, déjà, d'originalité. (*Tédesco*, 21, *av. de Friedland.*)

Bryen : consécration. Un des « peintres maudits » les plus brillants de l'avant-garde contemporaine exposé au musée de sa ville natale. (*Nantes.*)

La Chine : vue par les photographes Cartier-Bresson, Marc Riboux, Charbonnier, Agnès Varda et Chris Maker. (*Galerie des Beaux-Arts, rue des Beaux-Arts.*)

● théâtre

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*) (Voir la critique de Robert Kanters page 32.)

Tchin-Tchin : Quatre petits actes, deux personnages, une bonne soirée. (*Poche-Montparnasse.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

Le Soulier de satin : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal*)

La Vie parisienne : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

Rose de Noel : Le type de l'opérette à grand spectacle réussie sur une délicieuse musique de Franz Lehar. (*Châtelet.*)

Deux sur la balançoire : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

● télévision

Jeudi 5 mars, à 19 h. 25 : « Tribune des Critiques ». Le débat animé par Raymond Thévenin est consacré aux émissions dramatiques.

Jeudi 5 mars, à 21 h. 35 : « En direct des studios de Joinville ». Roger Benamou pénètre sur le plateau de « Babette s'en va-t-en guerre », avec Brigitte Bardot.

Vendredi 6 mars, à 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une ». Le troisième numéro du grand magazine télévisé de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet comporte de nombreuses et intéressantes rubriques : une interview du shah d'Iran, une visite à Marie Besnard, un reportage à la frontière algéro-tunisienne, Hong-Kong présenté par Orson Welles, Hélène de France en Rhodésie, Chypre, Marcel Pagnol.

Dimanche 8 mars, à 20 h. 45 : Serge Reggiani dans « Clairs de Lune », émission poétique de Colette Thiriet. Serge Reggiani et Françoise Delille diront des poèmes de Gérard de Nerval, Baudelaire, Verlaine, Anna de Noailles, etc.

Lundi 9 mars, à 20 h. 35 : « Les Joies de la Vie », de Jacqueline Maillan promettent d'être drôles ; Francis Blanche, Raymond Devos, Jacques Dufilho, Poiret et Serrault y participent. Réalisation : Stellio Lorenzi.

Mardi 10 mars, à 20 h. 35 : « Les cinq dernières minutes », une émission policière de Claude Loursais : « Le Vivre et le Couvert », scénario d'Henri Lapierre, entraînera l'inspecteur Raymond Souplex dans une maison de campagne en bordure de la forêt de Chantilly.

● concerts

Dimanche 8 mars, à 17 h. 45 : grâce à Hans Rosbaud, qui lutte inlassablement pour la défense de la musique contemporaine, une partition de Webern, le Concerto pour neuf instruments, sera interprété par la Société des Concerts du Conservatoire ; au même programme : Mozart, Roussel, Ravel avec la participation de la cantatrice Stich-Randall. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Ce supplément pratique
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans le supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE COARD
36, avenue Matignon
F. GILOT
3-21 mars

ART VIVANT
72, BOULEVARD RASPAIL
Le PORTRAIT dans la peinture de
COTTAVOZ
1953-1959

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX PAR
UTRILLO
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

Gal. des PEINTRES-GRAVEURS
159 bis, boulevard Montparnasse - DAN. 62-29
Lithos originales de BONNARD, DUFY, UTRILLO, ROUAULT, MATISSE, VLAMINCK, MAILLO, VAN DONGEN et
SCHWARZ - ABRYS

LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain - LIT. 35-86
ASPECTS DE L'EDITION SUISSE

GALERIE FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
RUPERT STOECKL
Du 5 au 20 mars

GALERIE DU BAC
46, rue du Bac
J. BESNARD

VILLAND ET GALANIS
127, boulevard Haussmann
LAPICQUE
6 mars - 15 avril

Galerie CHARDIN
36, rue de Seine
STAN
Jusqu'au 20 mars

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
LIPSI
SCULPTURES

GALERIE MAEGHT
CALDER
Stabiles
Vernissage 6 mars

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
GUY DE VOGÜÉ
Jusqu'au 21 mars

Galerie
ANDRE SCHOELLER Jr
ABIDINE
PEINTURES
Du 12 mars au 8 avril 1959
31, rue de Miromesnil - PARIS
ANJou 16-08

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - SEG. 64-32
FIORINI
PEINTURES

GALERIE H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud - PARIS-6e - DAN. 20-76
KANTOR
« CRACOVIE »
Peintre de la Pologne d'aujourd'hui
Vernissage le 6 mars - Du 6 au 28 mars 1959

Galerie Claude BERNARD
5-7, rue des Beaux-Arts - PARIS - DAN. 97-07
LANSKOY
GOUACHES
Vernissage le 3 mars

TÉLÉVISION
DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE ● FORFAITS ANNUELS ● ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS ●
DIGECO
SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES
S.A. CAPITAL : 20.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410 PARIS-8e
ANJou 53-73

U. R. S. S.

M. Kroutchev parle à un ami

Emmanuel d'Astier de La Vigerie, qui se trouvait à Moscou (1) en même temps que M. Macmillan, en a ramené quelques propos confidentiels de M. Kroutchev qui éclairent la situation diplomatique actuelle.

« LE moment est mûr pour la signature d'un traité de paix avec l'Allemagne. Et si vous ne voulez pas que nous le fassions ensemble, et avec les deux Allemagnes, nous le ferons tout seuls avec la République Démocratique Allemande.

— En prenant une telle initiative, vous violerez les accords entre les Grands.

— Vous êtes mal placés pour faire une telle objection, car vous ne vous êtes pas embarrassés de scrupules pour signer un traité de paix séparé avec le Japon !

C'est ce dialogue Kroutchev-Macmillan qui a ouvert la première réunion anglo-soviétique à Moscou. Le Premier Ministre soviétique a jugé bon de le révéler en recevant deux jours plus tard le Bureau du Mouvement mondial de la Paix qui terminait précisément une réunion plénière dans la capitale soviétique.

M. Emmanuel d'Astier de La Vigerie, vice-président du Mouvement et chef de la délégation française à cette réunion, a posé ensuite quelques questions à Nikita Kroutchev. Voici ce que dit le Premier Ministre soviétique sur les problèmes européens :

Plusieurs atouts

● *Les Occidentaux refusent actuellement toute négociation sérieuse même sur les positions qu'ils défendaient eux-mêmes la veille. Ce refus se manifeste notamment par leur attitude à la conférence de Genève sur la suspension des expériences atomiques où ils voudraient monopoliser entre leurs mains les organismes de contrôle, et s'arroger ainsi le droit — sans réciprocité — d'enquêter dans n'importe quel point du territoire soviétique. D'autre part, ils n'acceptent pas de discuter du plan Rapacki, même amendé selon les exigences franco-anglaises.*

● *Dans ces conditions l'U.R.S.S. est obligée d'utiliser tous les atouts qu'elle détient pour créer une situation en Europe devant laquelle l'Ouest sera obligé de réagir et ne pourra pas se soustraire à la conférence au sommet. La signature du traité de paix avec l'Allemagne de l'Est est précisément un de ces atouts. Elle est inattaquable sur le plan juridique et l'U.R.S.S. est prête à la défendre devant l'O.N.U., en cas de recours occidental.*

● *Si par contre les Occidentaux se décident à négocier sérieusement, quelles sont les chances d'un accord et quels sont les buts de la diplomatie soviétique ? L'U.R.S.S. ne veut pas la « socialisation » de l'Allemagne de l'Ouest ou de Berlin-Ouest, mais elle n'acceptera non plus jamais la « capitalisation » de la République démocratique allemande et du secteur oriental de Berlin. Elle désire obtenir le retrait des troupes étrangères d'Europe et en contrepartie est prête à s'engager à supprimer ses garnisons en Allemagne de l'Est, en Pologne, en Tchécoslovaquie et peut-être en Hongrie. Son but final est le démantèlement des pactes militaires qui, tout en se disant défensifs, préparent en fin de compte toujours la guerre. Pour sa part, elle est prête à démanteler le pacte de Varsovie à n'importe quel moment en échange évidemment de la suppression de l'OTAN. L'OTASE (2) pour sa part peut demeurer car c'est de toute façon un organisme à demi mort.*

● *Un tel développement de la situation confirmé par la signature de traités de non - agression entre l'U.R.S.S. et l'Angleterre et l'U.R.S.S. et la France (M. Kroutchev proposera ce dernier traité dans le proche avenir) est de nature à atténuer considérablement la guerre froide.*

M. Kroutchev ne croit pas cependant que la guerre froide puisse complètement disparaître car selon lui l'Occident a besoin d'elle pour sa propagande anticommuniste.

Au moment où la presse anglaise sonnait l'alarme sur la tournure défavorable des conversations anglo-soviétiques, M. Kroutchev affirmait au contraire :

« Je suis très content de ma rencontre avec M. Macmillan bien que j'aie été très sceptique avant son commencement et très réservé au début. Mais nos deux langues sont faites pour s'entendre et même si nos pourparlers n'aboutissent pas à des conclusions définitives, je me félicite de cette rencontre qui est un pas important vers la négociation au sommet. »

K.S.K.

(1) Où il conduisait la délégation française à la réunion du bureau du Mouvement de la paix.

(2) Il s'agit du pacte occidental couvrant le Sud-Est asiatique.

(Agip)

MM. KROUTCHEV ET MACMILLAN (*)

« J'étais très réservé au début »

(*) Le Premier Ministre soviétique vient de remettre à son invité une décoration soviétique.

EST-OUEST

Le piège de Berlin

Que veulent les Russes à Berlin et que peuvent les Occidentaux ? Le grand expert britannique des problèmes politico-militaires, Liddell Hart, répond :

DANS son dernier discours sur Berlin, M. Kroutchev est allé beaucoup plus loin que dans ses notes de novembre et de décembre derniers. Il a manifesté une détermination plus grande encore d'obtenir une solution avant la fin de mai, confirmant que les Russes avaient l'intention de remettre le contrôle du corridor de Berlin aux Allemands de l'Est et précisant que l'établissement d'un pont aérien allié ne serait plus toléré comme en 1948-49.

La presse, l'opinion publique et les gouvernements occidentaux ont pris ces avertissements à la légère. Ils semblent croire qu'il ne s'agit que d'un bluff et que les menaces de M. Kroutchev ne seront pas plus suivies d'effet que dans le passé.

Il n'est pas sûr qu'ils aient cette fois raison. Ils feraient bien de reconnaître que les circonstances ont changé.

Tirer les premiers

Le changement le plus important réside dans le fait que les Russes ont réussi à devancer les Américains dans la mise au point des fusées à longue portée. Les experts américains admettent que les Russes ont deux ans d'avance dans ce domaine.

M. Kroutchev peut en conclure que son arsenal de fusées compense la supériorité de l'aviation stratégique américaine, élimine la possibilité d'un recours aux armes nucléaires et lui permet d'exploiter la supériorité des forces conventionnelles soviétiques.

Il peut donc être tenté d'imposer dès maintenant une solution du problème allemand, avant que les forces de l'Allemagne occidentale soient équipées d'armes atomiques, s'il estime que les risques sont aujourd'hui moindres qu'ils ne le seraient plus tard.

Les Occidentaux, de leur côté, ont été conduits par l'expérience des dix dernières années à penser qu'il leur suffisait, pour résoudre les crises graves, de s'abstenir patiemment de toute action en maintenant une attitude ferme. Cette tactique du « bord de l'abîme » risque cette fois de se révéler désastreuse si elle est appliquée jusqu'au 27 mai.

Kroutchev, lui, semble prêt à s'avancer « jusqu'au bord », et il a trouvé le moyen de le faire en laissant aux Occidentaux la responsabilité tragique de « tirer les premiers ».

Que pourront-ils faire si les voies d'accès à Berlin sont fermées ? Deux solutions leur seront offertes : forcer le passage avec une colonne blindée ou contourner l'obstacle par un pont aérien.

Sur les 150 kilomètres de territoire est-allemand qu'elle traverse, la route de Berlin est coupée de nombreux cours d'eau et bordée de forêts. En faisant sauter les ponts, en abattant des arbres, en disposant des blocs de béton des deux côtés de la voie et en faisant garder ces obstacles par la troupe, les Allemands de l'Est peuvent facilement arrêter la progression d'une colonne blindée. Les Alliés pourraient sans doute forcer le passage, mais il faudrait pour cela qu'ils fassent passer leurs chars sur le corps des soldats allemands ou qu'ils ouvrent le feu les premiers.

Un barrage de « saucisses »

Si la colonne occidentale commence à tirer, les Russes pourront jeter dans la bataille — avec leurs vingt divisions motorisées s'ajoutant aux sept divisions est-allemandes — une force très supérieure à celle des Occidentaux. Si ceux-ci utilisent des armes nucléaires tactiques pour disperser les concentrations de troupes soviétiques, les Russes feront de même avec l'avantage évident de pouvoir concentrer leur feu sur le petit éperon d'une force assaillante. Si les Occidentaux allongent leur tir jusqu'aux nœuds de communication soviétiques, les Russes riposteront en bombardant les ports de la côte atlantique.

A chaque étape, c'est aux Alliés qu'il appartiendra d'élever l'enjeu et de prendre le risque d'une extension du conflit pouvant aboutir à l'anéantissement mutuel des deux camps.

L'idée d'envoyer une colonne blindée sur la route de Berlin, dans l'espoir que cette preuve de détermination fera céder les Russes, apparaît donc comme une folie. Elle ne laisserait le choix à l'Occident qu'entre une retraite humiliante ou le plongeon dans la catastrophe.

Quant à l'idée de tourner le blocus par un pont aérien, elle est à peine plus prometteuse. Là encore, les Russes pourront mettre les Occidentaux dans la position d'avoir à tirer les premiers. Berlin-Ouest pourrait être facilement entouré d'un barrage de « saucisses » qui empêcherait les avions d'atterrir.

Un retrait mutuel

La vérité, c'est que les Russes sont à Berlin dans une position « impassable » et les Occidentaux dans une position « impossible » ; c'est-à-dire qui n'est tenable que dans la mesure où les Russes leur permettent de continuer à occuper la cellule dans laquelle ils ont commis la folie de s'enfermer en 1945. Les difficultés actuelles découlent de l'aveuglement et du manque de réalisme des gouvernements américains et anglais qui ont accepté un découpage des zones d'occupation ne leur laissant aucun accès direct à Berlin. Roosevelt, Truman et Eisenhower, Churchill et Attlee, partagent la responsabilité de cette aberrante maladresse.

L'espoir des Alliés ne réside plus maintenant dans une nouvelle prolongation du statu quo, mais dans la négociation d'un accord plus général destiné à réduire la tension par un retrait mutuel des forces en présence. Cette solution est la seule qui puisse leur permettre de se dégager du piège allemand.

Pour avoir trop attendu, alors que leur situation ne faisait qu'empirer, ils se trouvent aujourd'hui dans une mauvaise position de marchandage. Leur meilleur atout sera peut-être, du côté russe, la crainte que des adversaires qui ont été assez aveugles pour s'engager dans ce guêpier en 1945 ne soient assez fous pour déclencher une guerre-suicide plutôt que de céder sous la menace une position désavantageuse. Il faut espérer que M. Kroutchev comprendra le danger de gestes qui provoqueraient en Occident de violentes réactions passionnelles.

LIDDELL HART.

(Copyright « L'Express » and « New York Herald Tribune ».)

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

(A.L.I.)

— Zut ! la fusée a encore fait un faux départ !

NEW YORK

● La plus belle victoire du Dr von Braun : « Pionnier IV ».

AVEC le succès de sa fusée lunaire, « Pionnier IV », l'Armée de Terre américaine et le directeur de son programme de fusées, le Dr von Braun, viennent de marquer un nouveau point dans leur compétition avec les services de fusées de l'Armée de l'Air et de la Marine.

Sur les sept satellites lancés avec succès par les Américains, trois (« Explorer » I, III et IV, pesant respectivement 13,9, 14 et 16,8 kilos) l'ont été par l'Armée de Terre, qui vient de réussir aussi le premier « tir à la Lune ». La Marine n'a à son actif que l'envoi des satellites « Vanguard I » et « Vanguard II », d'un poids sensiblement inférieur (1,5 et 9,7 kilos). Quant à l'Armée de l'Air, elle a réussi en décembre dernier le lancement de « Score » (68 kilos de charge utile) et, il y a dix jours, celui de « Discoverer I » (18,4 kilos), dont les émetteurs ne fonctionnent pas correctement.

Quatre tentatives vers la Lune avaient précédemment échoué :

— celle de l'Armée de l'Air du 17 août dernier, la fusée « Thor Able » ayant explosé 77 secondes après sa mise à feu ;

— celles de l'Armée de Terre des 11 octobre, 8 novembre et 5 décembre 1958, les fusées « Pionnier » I, II et III ne s'étant élevées respectivement qu'à 114.000, 16.000 et 107.000 kilomètres.

Les Etats-Unis ont à leur actif plus d'essais réussis que l'U.R.S.S. : sept satellites et une fusée lunaire contre les trois Spoutniks et Lunik. Mais les performances soviétiques restent techniquement très supérieures.

Pour un poids total de 60 tonnes, « Pionnier IV » a pu emporter vers la Lune une charge utile de 6 kilos seulement, ce qui représente un « rapport de masse » extrêmement faible : 1/10.000. Si les Russes ne disposaient pas de carburants supérieurs à ceux des Américains, il leur eût fallu, pour arracher à l'attraction terrestre les 361 kilos de charge utile de Lunik, une fusée de 3.600 tonnes. Or, il est peu probable que la fusée qu'ils ont utilisée ait pesé plus de 100 tonnes.

Les Soviétiques semblent conserver également une avance dans le domaine du guidage : alors que Lunik est passée à 7.500 kilomètres de la Lune, la fusée américaine, ayant dévié de près de 3 degrés, l'a manquée de plus de 50.000 kilomètres.

UNE DÉCOUVERTE APPELÉE A D'IMPORTANTES RÉPERCUSSIONS

On s'expliquait difficilement jusqu'à présent, les guérisons spectaculaires du rhumatisme obtenues par les cures thermales d'eau de mer alguée en vogue actuellement. Or, d'après certains biologistes, ces cures représentent un *véritable retour aux sources.* Ils ont reconnu, en effet, que la plupart des troubles organiques des espèces vivantes datent de leur émigration du milieu marin, et constaté que les animaux baignant encore dans ce milieu, tels les squales et les cétacés, qui ne dépendent pas comme les espèces terrestres des hasards de l'alimentation pour se recharger en sels minéraux, sont exempts des nombreuses altérations physiologiques qui atteignent ceux-ci. En outre, ils conservent, jusqu'à la fin de leur vie des dents saines et éclatantes. Les Laboratoires Algomer, de Perros-Guirec, responsables de la préparation des algues employées à l'Institut Marin de Roscoff, en ont conclu que la balnéation marine de la bouche pourrait rendre de grands services dans le traitement des affections dentaires. Après leurs sachets d'**Algue d'Armor**, puissant reminéralisant qui permet aux adultes comme aux enfants de suivre à domicile en toutes saisons, **LA CURE DE BAINS DE MER CHAUDS ALGUÉS** dont les bienfaits ne sont plus à démontrer, ils ont mis au point ALGODENTYL, pâte dentifrice d'une formule tout à fait inédite. Composée exclusivement d'algues marines sélectionnées et d'eau de mer, cette pâte contient *tous* les oligo-éléments nécessaires à la santé des dents et agit par ionisation, rétablissant la salive dans ses fonctions de défense contre les caries, infections, pyorrhée, dépôts de tartre. *Le déchaussement des dents se trouve arrêté en quelques jours.*

Communiqué par : Le Centre de Recherches et d'Applications de la Biologie Marine.

BELGRADE

● Un médecin yougoslave croit avoir trouvé un remède-miracle contre le rhume.

DEPUIS quinze jours, des milliers de lettres expédiées de toutes les parties du monde s'entassent sur le bureau du Dr Sredovitch, chargé de recherches à l'Institut vétérinaire de Belgrade. La plupart proviennent d'« enrhumés » qui veulent savoir s'il est exact — comme l'a annoncé un quotidien de Belgrade — que le docteur ait mis au point un médicament efficace contre le rhume, le « Rinitin ». D'autres émanent de médecins ou de laboratoires qui s'intéressent au produit d'un point de vue professionnel. Une compagnie de Hong-Kong a déjà demandé l'exclusivité de la distribution du Rinitin en Asie méridionale.

Le Dr Sredovitch n'a pas encore révélé la composition de son médicament, mais il possède déjà un volumineux dossier pour en démontrer l'efficacité.

Il dispose du témoignage de plusieurs centaines de personnes — dont de nombreux médecins — attestant que les derniers symptômes de leur rhume ont disparu 12 heures après le début du traitement. (Le Rinitin s'administre par voie nasale toutes les deux heures.)

Dans un hôpital de Belgrade, le médicament a été administré à quarante-neuf personnes atteintes de rhume chronique : quarante-trois ont été guéries complètement et l'état des autres s'est amélioré.

La Commission fédérale chargée de l'enregistrement des nouveaux médicaments étudie actuellement le dossier. Le Dr Sredovitch, pendant ce temps, distribue gratuitement son produit à tous ceux qui lui en demandent.

« *Chaque être humain,* dit-il, *souffre du rhume entre deux et quatre fois par an. Cela fait un total de 9 milliards de rhumes par an. Je crois avoir trouvé l'arme qui délivrera l'humanité de ce fléau qui déclenche souvent des maladies beaucoup plus graves et altère toujours l'humeur de ceux qui en sont atteints.* »

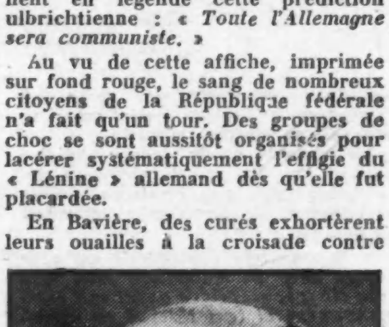
BONN

● Les Allemands de l'Ouest ne comprennent pas toujours la propagande anticommuniste.

DEPUIS la semaine dernière, des millions de placards publicitaires fleurissent dans les rues de toutes les villes d'Allemagne de l'Ouest. Ils représentent le visage barbichu de M. Ulbricht, secrétaire du parti communiste d'Allemagne orientale, et donnent en légende cette prédiction ulbrichtienne : « *Toute l'Allemagne sera communiste.* »

Au vu de cette affiche, imprimée sur fond rouge, le sang de nombreux citoyens de la République fédérale n'a fait qu'un tour. Des groupes de choc se sont aussitôt organisés pour lacérer systématiquement l'effigie du « Lénine » allemand dès qu'elle fut placardée.

En Bavière, des curés exhortèrent leurs ouailles à la croisade contre l'image de l'infidèle. La tâche des colleurs d'affiches, molestés par les passants, devint de plus en plus difficile.



(A.D.P.)

M. WALTER ULBRICHT
Embauché par Adenauer

Or, les autorités fédérales viennent de rassurer la population par cette nouvelle : les placards publicitaires ont été conçus par l'officieuse « Union pour la liberté politique », qui a reçu une subvention de 200.000 marks (23 millions de francs) et le soutien du Bureau fédéral de l'Information pour sa campagne d'affichage.

A Bonn, les officiels estiment en effet que les citoyens d'Allemagne occidentale sous-estiment fâcheusement le danger communiste. Dans plusieurs journaux, dans tous les partis politiques, dans tous les milieux (y compris celui des industriels de la Ruhr), il se trouve actuellement des personnes pour déclarer ouvertement que la négociation entre les deux Allemagnes est la seule voie qui permette d'aplanir la crise de Berlin, d'éviter une guerre et de réunifier le pays.

L'affichage de la tête de M. Ulbricht est destiné à rappeler la position officielle des dirigeants de Bonn.

(U.P.)

M. NOBUSUKE KISHI
Sollicité par un nouveau-né

TOKYO

● Le Mitsui Bussan Kabushiki Kaisha fabrique tout, des bateaux aux cure-dents.

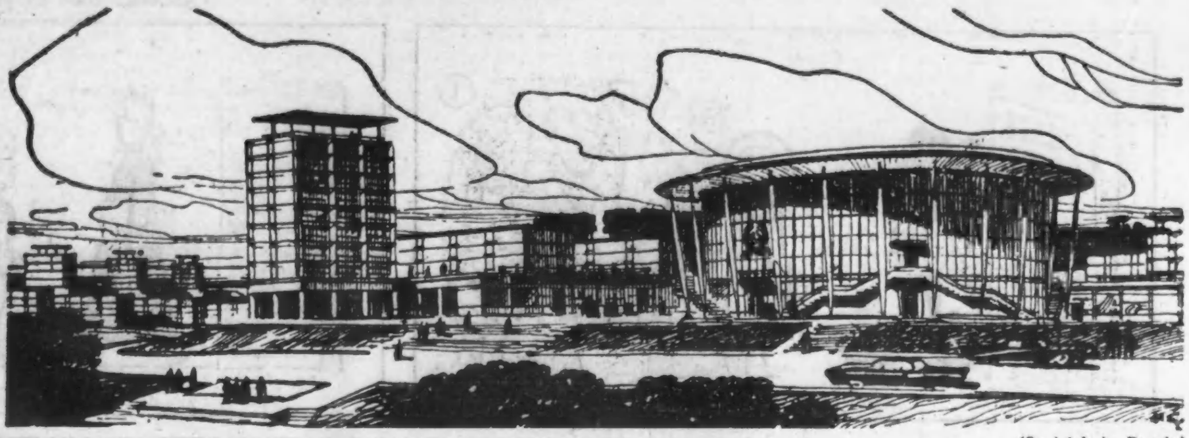
POUR la première fois depuis la guerre, un gigantesque cartel vient de se reconstituer au Japon : le Mitsui Bussan Kabushiki Kaisha, au capital de 8,5 milliards de francs. Cette société résulte de la fusion de la Daiichi Bussan K.K. et de l'ancienne Mitsui Bussan K.K. dont chacune avait fait, d'avril à septembre derniers, un chiffre d'affaires de l'ordre de 280 milliards de francs. La nouvelle firme, qui contrôle plusieurs centaines d'entreprises industrielles, emploie 5.300 Japonais et 350 étrangers. Elle possède 40 filiales au Japon et 41 bureaux à l'étranger.

La Mitsui Bussan K.K. groupe plusieurs des géants industriels du pays. Ses activités vont de la construction navale à l'élevage des poulets en passant par la fabrication des cure-dents et celle des réacteurs atomiques. Les experts financiers estiment que son chiffre d'affaires (comme celui de certains « Zaibatsus » d'avant guerre) dépassera bientôt largement le montant du budget national japonais.

Un vent de panique souffle sur les petites et moyennes entreprises japonaises, qui se savent incapables de résister à la concurrence du nouveau cartel. Les milieux d'affaires étrangers sont également inquiets. Ils craignent que la Mitsui Bussan K.K. ne cherche — comme autrefois les Zaibatsus — à rattraper sur les prix intérieurs les pertes qu'elle pourrait consentir sur ses ventes à l'étranger. Ses dirigeants sont dans les meilleurs termes avec le gouvernement libéral-démocrate de M. Kishi. Si celui-ci dé-

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

cide de protéger le « dumping » du nouveau cartel par un système approprié de primes à l'exportation, les exportateurs occidentaux risquent de se trouver d'ici quelques mois en présence d'un concurrent redoutable sur le marché international.



LA FUTURE BANLIEUE DE MOSCOU
Les avantages de la datcha et ceux de la ville.
(Sovietskaia Rossia)

MOSCOU

● En 1963, Moscou aura sa première « ville Spoutnik ».

DANS une semaine, à 38 kilomètres de Moscou, commencera la construction d'une ville nouvelle que les journaux soviétiques ont baptisée : « la ville Spoutnik ». Il s'agit en effet d'une ville « satellite », première de la série d'agglomérations prévues pour décongestionner Moscou.

Les meilleurs architectes soviétiques ont été mobilisés pour élaborer les maquettes et diriger les travaux de cette ville modèle qui abritera 75.000 habitants. Elle sera composée d'immeubles ultra-modernes de quatre étages et reliée à la capitale par une autoroute et une ligne de chemin de fer spéciale.

La « ville Spoutnik » doit composer à la fois un ensemble indépendant — avec ses écoles, ses magasins, son stade, ses établissements culturels — et une annexe de Moscou rapidement accessible grâce aux facilités de transport. Pour assurer la tranquillité de ses habitants, la plupart des avenues seront interdites au trafic routier et de larges espaces verts sont prévus. Le but des architectes soviétiques est de combiner les avantages de la « datcha » et de la ville moderne. Cette cité expérimentale sera terminée en 1963.

● Au contentieux anglo-soviétique, un championnat mondial perdu.

« *MEME si nous n'engageons pas une véritable négociation politique, il faut que notre visite serve à liquider le contentieux anglo-soviétique.* »

Cette phrase prononcée à Moscou par un membre de la délégation britannique a encouragé les journaux soviétiques à ressortir leurs différents griefs à l'égard de la Grande-Bretagne. C'est sans doute l'hebdomadaire « Ogoniok » qui a trouvé le plus piquant :

Le mois dernier, au cours du championnat du monde de basket-ball à Santiago, l'équipe soviétique, après avoir vaincu les U.S.A. et le Brésil, a été privée du titre mondial pour avoir refusé de rencontrer l'équipe de la Chine nationaliste. Or, quel était le responsable de « cette injustice flagrante » ? Un certain M. Jones, citoyen britannique et secrétaire général de la Fédération internationale de basket-ball.

« *M. Jones*, écrit « Ogoniok », *est un personnage qui a une biographie très colorée. Il est né en Italie, il est citoyen britannique, il a vécu plusieurs années en Suisse et il est actuellement directeur d'un Institut de l'U.N.E.S.C.O. à Munich. Pendant la guerre, il a travaillé dans des services de renseignements britanniques et a obtenu même le grade de général.* »

Le secrétaire général de la Fédération de basket-ball savait, dès le début du tournoi, que l'U.R.S.S. n'accepterait pas de rencontrer la Chine nationaliste. Dans ces conditions, pourquoi n'a-t-il pas disqualifié tout de suite l'équipe soviétique ?

« *Voici pourquoi : chaque fois que notre équipe devait jouer, le stade était archi-comble et les caisses de la Fédération se remplissaient. L'équipe de Formose a eu beau avoir la sympathie de M. Jones, elle n'était pas capable, à elle seule, de satisfaire son esprit de big business.* »

Le jour du match qui devait les opposer à la Chine nationaliste, « *nos joueurs sont allés au cinéma. Mais l'entraîneur était présent et il a vu M. Jones, après avoir proclamé la victoire de Formose, se précipiter sur le terrain pour serrer la main de chacun des joueurs. Pendant tout le tournoi, aucune équipe n'avait eu droit à un tel honneur. Voilà jusqu'à quelle bassesse peut descendre un général des renseignements britannique en retraite !* »

DAMAS

● Devant Tito, Nasser récite le credo socialiste.

L'ACCUEIL que le maréchal Tito a reçu à Damas a dépassé en enthousiasme tout ce qu'il avait pu voir dans les sept pays asiatiques et africains qu'il avait déjà visités. Toutes les règles du cérémonial et du protocole diplomatique ont été bouleversées. Les foules ont rompu les barrages, entouré les voitures officielles pour serrer les mains du maréchal Tito et du président Nasser, improvisé des meetings au cours desquels les deux chefs d'Etat étaient presque contraints de prendre la parole.

(U.P.)
LES PRÉSIDENTS TITO ET NASSER A DAMAS
Sept étapes pour un missionnaire

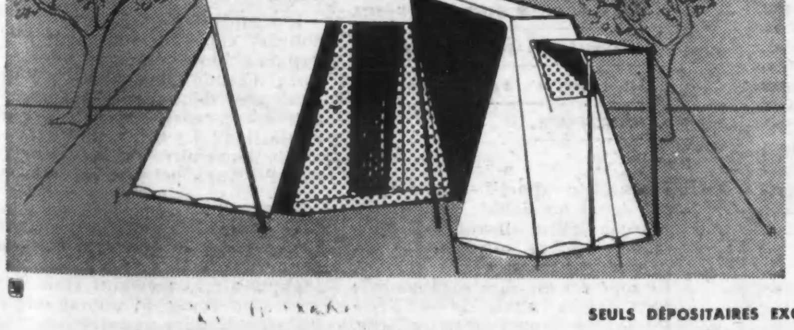
La visite du maréchal Tito coïncidait avec deux événements intérieurs : le premier anniversaire de la création de la R.A.U. et le démarrage de la réforme agraire en Syrie. Devant son hôte yougoslave, le président Nasser a tenu des propos de bon socialiste :

« *L'un des premiers buts de la révolution, c'est la distribution de la terre à ceux qui la travaillent ; la deuxième étape dans la construction d'une société socialiste, démocratique et coopérative, sera atteinte par l'action commune des ouvriers et des paysans de la R.A.U.* »

Le maréchal Tito, de son côté, a salué la réforme agraire comme « *le grand acte historique qui conduit à la démocratie socialiste* ».

Mais le but véritable de son voyage en Syrie n'était pas d'assister à la remise solennelle des premiers titres de propriété aux paysans syriens. Selon les diplomates occidentaux du Caire, il serait venu « expliquer » au président Nasser où risquait de l'entraîner l'établissement de liens trop étroits avec Moscou et l'intérêt qu'il pouvait avoir à s'en tenir soigneusement à sa position de neutralisme. Le silence observé par les Russes sur ce voyage indique qu'ils ne le voient pas d'un bon œil et les Américains laissent entendre, bien qu'avec discrétion, qu'ils en espèrent un nouvel assouplissement de l'attitude du Caire à l'égard de l'Occident.

prix exceptionnels de printemps jusqu'au 31 mars



Le véritable **Cabanon** 59

Nouvelles toiles - Nouveaux coloris - Nouvelles fabrications
GARANTIE TOTALE

lance ses nouveaux modèles 1959

ACHETER Cabanon = ÉCONOMIE IMPORTANTE

Pas de remise illusoire - des prix nets ! MAIS QUELS PRIX...

Tentes à armature 3 - 4 - 6 et 8 places à partir de : **46.900 F**

SEULS DÉPOSITAIRES EXCLUSIFS :

PARIS "AU BIVOUAC", 226, rue Lafayette - 10e
» "AU BIVOUAC", 10, rue du Four - 6e
» AVE BROS, 7, boulevard Voltaire - 11e
» AVE BROS, 1, rue Eugène-Fournière Porte Clignancourt - 18e
» BOUTIQUE DES LOISIRS, 2, rue de Turenne - 4e
» MESTRE ET BLATGE, 46, avenue de la Grande Armée - 17e
» MOISAN SPORTS, 1, rue Ernest-Renan - 15e
» LES SPORTS, 6, rue de Paradis - 10e
MONTROUGE DUPONT-KINE, 131/135, avenue Aristide-Briand - (Seine)
ST-ETIENNE DOMINO-SPORT, 8, rue Louis-Braille - (Loire)
ANGERS ERDE-SPORTS, 11, place du Pilori - (Maine-&-Loire)
AULNOYE FONTAINE-CAILLE, 82, rue Jean-Jaurès - (Nord)
TOULOUSE IGLOO-SPORT, 5, boulevard de Strasbourg - (Hte-Garonne)
REIMS IMPERSPORT, 87/89, rue de Vesle - (Marne)
EPERNAY IMPERSPORT, rue Porte Lucas - (Marne)
BETHUNE LABENNE, 12, rue Sadi-Carnot - (Pas-de-Calais)
LENS LABENNE, 38, avenue de Liévin - (Pas-de-Calais)
NANCY LEMALET-SPORT, 35 ter, rue Saint-Nicolas - (Meurthe-&-Moselle)
MARSEILLE MESTRE ET BLATGE, 136, cours Lieutaud - (Bouches-du-Rhône)
DOLE MODOUX, Parc de Scey - (Jura)
SAINT-QUENTIN PERIN, 68, avenue du Général Leclerc - (Aisne)
ALBI Pierre REY, 41, boulevard Soult - (Tarn)
GAILLAC Pierre REY, rue de Verdun (Tarn)
GOURIN SAGEL, AUX SPORTS DIVERS, - (Morbihan)
LYON SAXE-SPORTS, 18, avenue du Maréchal de Saxe - 6e (Rhône)
LIMOGES SPORT-BALL CAMPING, 17, boulevard Louis-Blanc - (Hte Vienne)
NIORT SPORT-CAMPING, 11, rue du Rabot - (Deux-Sèvres)
SAINT-BRIEUC SPORT PLEIN AIR, H. ELIES, 10, r. des 3 Frères Le Goff - (Côtes du Nord)

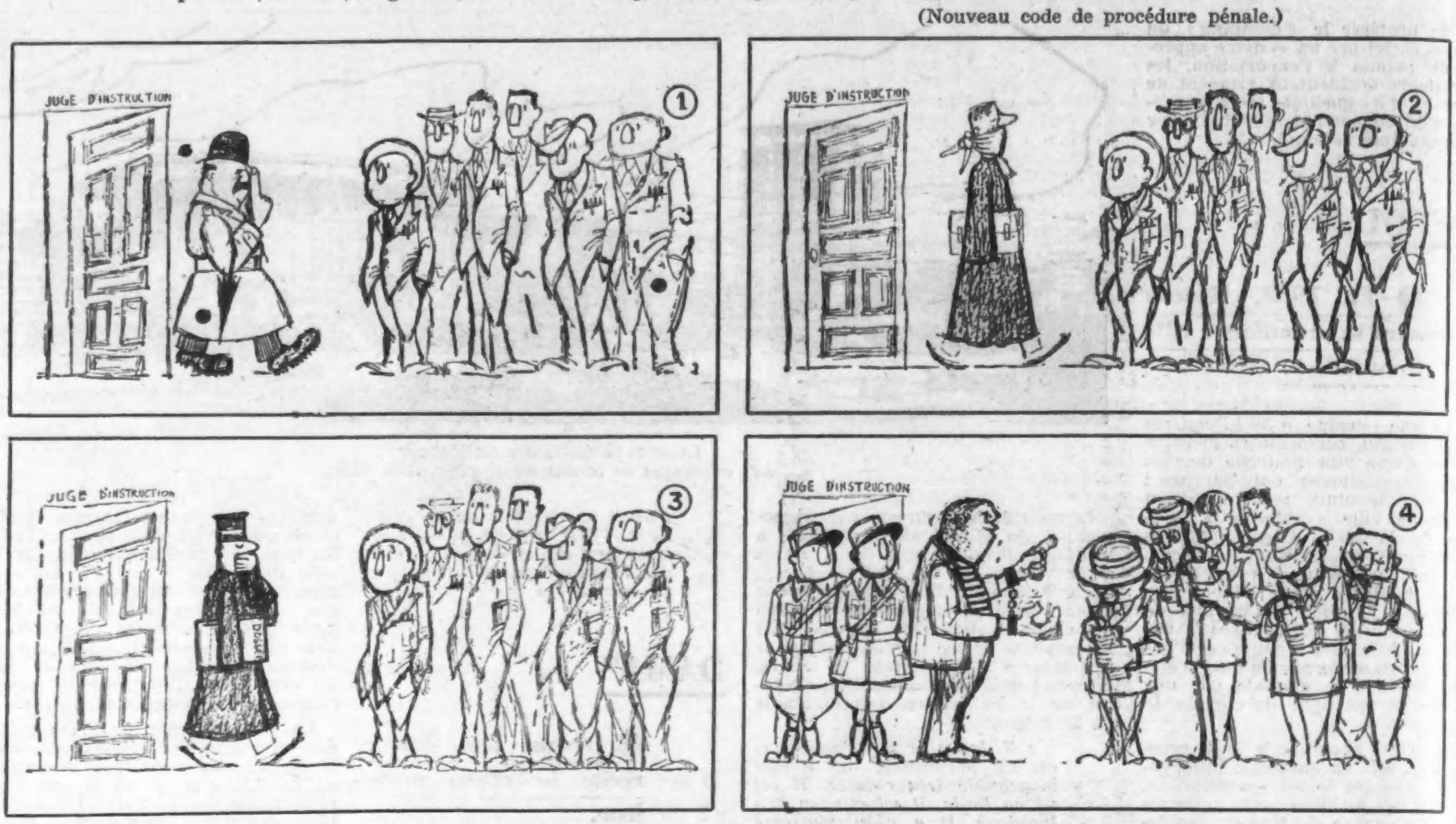
dès maintenant faites établir gratuitement le devis de vos vacances - **facilités de paiement** - catalogue complet sur demande

LE SECRET DE L'INSTRUCTION

vu par TIM

Le secret de l'instruction sera imposé sans faiblesse à toutes personnes concourant à la procédure : policiers, avocats, magistrats, etc. Il est dit expressément que l'inculpé échappe à ces dispositions.

(Nouveau code de procédure pénale.)



TÉLÉVISION

Les jeux télévisés

● ***Les jambes de Racine et la tête de Corneille.***

SI la Télévision maintient ses programmes tels qu'ils sont, il est probable que le parallèle entre « Gros Lot » et « La Tête et les Jambes » remplacera, dans un délai plus ou moins long, le parallèle classique entre Racine et Corneille.

Pour les juger, il faut sans doute se référer aux analyses de Caillois sur le jeu ; on sait qu'il a distingué les jeux de compétition, de hasard, de déguisement et de vertige. « Gros Lot » est, plus purement que son rival, un jeu de compétition : les candidats se présentent, on leur pose des questions, ils répondent ou ne répondent pas ; quand ils se trompent, ils perdent des points ; quand ils en ont trop perdu, ils sont éliminés. Simple et logique, « Gros Lot » a l'inconvénient de dépendre plus étroitement des candidats qui se succèdent ; si le candidat est excellent, comme ce fut le cas pour Mlle Gavalda, l'émission est très bonne ; si le candidat est médiocre, Pierre Sabbagh n'y peut rien.

« La Tête et les Jambes » est un jeu plus subtil : le candidat fait équipe avec un recordman sportif qui peut suppléer à ses défaillances par les exploits qu'il accomplit ; le hasard donc joue davantage. A la limite, avec un coéquipier infaillible, je pourrais affronter les interrogatoires les plus durs sur les matières où je serais le moins préparé. Je crois que le public aime ce jeu, mais il réagit vigoureusement à l'injustice qui, par ailleurs, lui plaît ; il a très mal pris l'échec de l'équipe Mutchkine-Thomas et Pierre Bellemare a dû lui donner une chance nouvelle ; la question posée sur un nu de Modigliani était certainement irrecevable, l'indication très légère donnée par le dessinateur Ben répondait, j'en suis persuadé, à un très grand nombre de tableaux et celui de Modigliani, que le candidat devait deviner, n'est pas un des plus célèbres de ce peintre. Le public avait donc raison, mais Pierre Bellemare n'avait pas tort puisque « La Tête et les Jambes » sont un jeu, il faut bien admettre que l'on y perde quand la chance vous abandonne. Nous avons, par cet exemple, très bien saisi ce que l'idée même de l'émission a d'arbitraire et d'ambigu.

A la roulette

Puisque le public prend ces émissions avec tant de sérieux, il faudrait que les questions posées soient, elles aussi, l'objet de règles précises. M. Humblot n'a pas répondu à Pierre Sabbagh qui lui demandait quel musicien avait remplacé par sa propre musique les deux derniers actes des « Noces de Figaro ». Cette question-là était-elle régulière ? Pasticheurs et arrangeurs peuvent intéresser les musicographes, mais qu'ont-ils à faire avec leurs victimes ? On peut connaître admirablement Chopin et ignorer les arrangements qu'on a pu en faire pour les orchestres de brasseries. Ce fut une chance pour « Gros Lot » que M. Humblot gagne quand même deux millions ; s'il avait été éliminé, comme fut M. Mutchkine, les protestations des spectateurs auraient sans doute contraint « Gros Lot » à annuler cette épreuve douteuse.

Toutefois, si les épreuves étaient tout à fait équitables, nous ne serions plus devant des émissions de variétés, mais devant des examens. Le côté examen plaît d'ailleurs ; les spectateurs s'identifient avec le candidat contre l'examinateur, mais ils veulent aussi autre chose qu'un examen, l'incertitude de la roulette et les divertissements plus ou moins bien réussis qui agrémentent ces sortes d'émissions.

Elles ne vont pas sans graves inconvénients culturels, mais leurs avantages assurément ne sont pas moindres que leurs inconvénients. On est souvent fier de son pays quand on voit le nombre surprenant de Français prodigieusement avertis sur telle ou telle matière, que ce soit l'histoire du football ou la musique de Mozart; on découvre des acteurs astronomes, des spécialistes inespérés de telle période historique ou artistique; on se dit qu'envers un public aussi riche en capacités, la Télévision a de grands devoirs auxquels il lui arrive trop souvent de manquer. Rien n'oblige les producteurs à viser bas, rien donc ne les excuse quand ils le font et rien n'excuse les pouvoirs quand ils le souffrent.

EMMANUEL BERL.

CATCH

Un ange passe...

● ***Grâce à son nouveau « contenu idéologique » le catch retrouve ses amateurs.***

LE journaliste sportif Roger Couderc reçut au début de l'année une curieuse lettre disant en substance : « *Les catcheurs français ne connaissent pas leur art. Ce sont des méchants. Je me suis juré de les punir et je défie n'importe lequel d'entre eux. Mais personne ne doit savoir qui je suis et je combattrai masqué d'une cagoule blanche, le corps revêtu d'un maillot de même couleur. Ne cherchez pas à savoir mon nom. On m'appelle l'« Ange blanc »*.

Roger Couderc en a vu d'autres: sélectionneur des « jambes » pour Télé-Match, il a reçu dans sa carrière les propositions les plus farfelues. Mais celle-ci l'intrigua. Et il accepta, dit-il, de présenter l'« Ange blanc » et son impresario aux organisateurs parisiens des réunions de catch. Ceux-ci, flairant la bonne affaire, réservèrent à l'« Ange blanc » leur prochain combat vedette.

Cet accord fut annoncé un soir du mois de janvier au Journal télévisé par Roger Couderc, qui sortit brusquement de sa manche, ou plutôt de la coulisse, l'hallucinant personnage : revêtu d'une immense cape blanche, le visage étroitement engoncé dans une cagoule de matière plastique souple, lacée derrière la tête, l'apparition aurait été fantomatique si les yeux, le nez et la bouche, découverts, ne lui avaient donné une apparence humaine. L'« Ange blanc », dans un français hésitant (on sut plus tard qu'il s'agissait d'un catcheur espagnol) renouvela sa diatribe contre les « méchants » et annonça son premier combat pour le lendemain.

Un vieux procédé

La suite ? Alors que les rencontres de catch, organisées jusqu'ici dans de petites salles, réunissaient quelques centaines de fanatiques, on s'est battu à l'entrée du Vél d'Hiv, pour voir l'« Ange blanc ». Même un championnat du monde de boxe n'avait jamais provoqué pareille bousculade... Aussitôt, le personnage a d'ailleurs fait école et l'on a vu apparaître sur les écrans de la Télé le « Bourreau de Béthune » revêtu, lui, d'une cagoule noire.

L'organisateur astucieux qui a découvert cette formule peut jubiler : depuis quelques mois, le catch périclitait ; Claude Darget ne s'était pas gêné pour dénoncer à la Télévision le côté spectaculaire mais truqué de ces exhibitions. Le catch allait même sans doute disparaître du petit écran, lorsque l'« Ange blanc » est apparu.

Pour créer sa légende, on s'est sans doute souvenu d'un procédé américain vieux de dix ans, consistant à donner aux matches un contenu « idéologique » : le méchant était alors un « damné rouge », autant que possible affublé d'un pseudonyme russe, et le justicier l'image même du superman américain. Adapter cette mascarade au goût français, en y introduisant le mystère (la cagoule) et en supprimant les allégories politiques, toujours mal venues, voilà la formule.

On aurait tort de croire que l'histoire de l'« Ange blanc » fait sourire tous les gens sérieux : des hommes d'affaires l'étudient avec soin. Elle leur a montré le prodigieux pouvoir publicitaire de la Télévision...

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle "AIGLON" ensembles décoratifs et fonctionnels

ROMANS

Drôle de quête d'un drôle de Graal.

Le Fiston

par Robert Pinget. Ed. de Minuit. 180 pages, 690 francs.

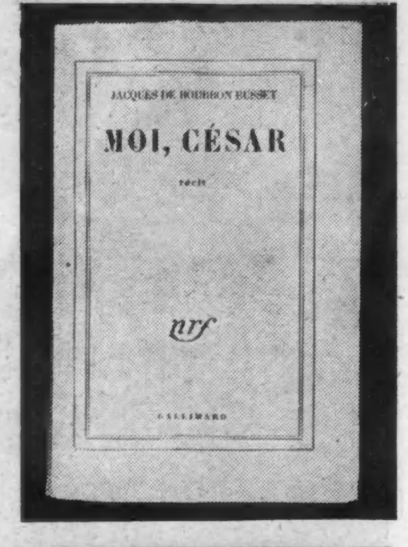
« LE Fiston », de Robert Pinget, commence sur un ton « Sainte-Nitouche ». A coup de petites phrases pressées, voici que se reconstitue sous nos yeux une réalité solide, paysanne ou gentiment populaire ou petite-bourgeoise — en tout cas matérielle : *« Sa bonne lui a servi des endives au gratin et un bifteck... Elle a un jardin potager. Elle s'appelle Odette. »* Petites phrases pressées et précises : précision des heures, des dates, des états civils, des notations de détail — cet enterrement, ces gens, ces choses... *« Minet est sorti de chez lui, il est allé rejoindre Louis. Louis a un café, il est le patron, il connaît Minet depuis l'enfance, ils étaient à l'école ensemble, pas dans la même classe, Louis est plus âgé de cinq ans »*. Précision des dialogues, qui sont la transcription fidèle et savoureuse du langage parlé : *« Ces jeunesses, c'est rusé »*. Pinget aurait-il abandonné l'univers étrange, déconcertant, *poétique*, de « Graal-Flibuste » et de « Baga » ? On pense souvent à Marcel Aymé. Ou bien à Jouhandeau, à une espèce de « Chaminadour », pourquoi pas ? Mais à un « Chaminadour » minutieux, un « Chaminadour » vu à travers un procès-verbal de flic ou de gendarme, de gendarme naïf, chaque feuille y est, comme dans le Douanier Rousseau. Ou bien encore un Chaminadour » reconsidéré par un tenant du néo-objectivisme à la mode, tant les descriptions des villas, de la gare, de la toile cirée, du bureau de poste sentent leur Robbe-Grillet.

Et puis l'inquiétude vous prend. Ce « Chaminadour » mâtiné de Douanier Rousseau et de Robbe-Grillet (ô surfaces ! ô apparences ! ô naïvetés rassurantes !) est un faubourg de la ville d'Agapa, Agapa, haut lieu de l'univers cher à Pinget ; deux employés d'Agapa se promènent sur le quai de notre gare robbe-grilletienne. Et puis, tout de même, cet inventaire du cimetière : ces catalogues de noms, deux vases, deux bougies, une grille, un cadenas, six croix et un trou à ordures — il n'y manque que des ratons laveurs. C'est du Robbe-Grillet facétieux, diabolique. Et puis voilà que les personnages, eux-mêmes...

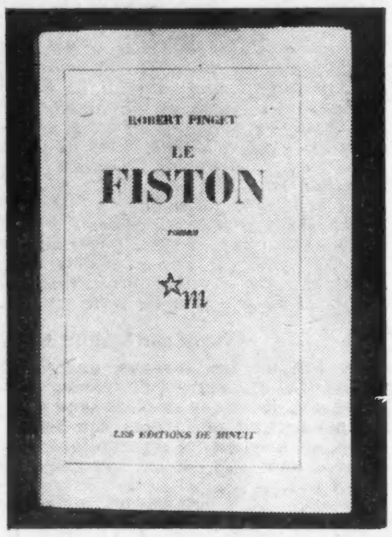
De Queneau au douanier Rousseau

Oui, tout cela n'est que jeu d'apparences. Cette représentation « appliquée » de la réalité quotidienne dissimule l'altération poétique de cette même réalité, altération qui est la vérité de Robert Pinget et qu'il aime pousser jusqu'à l'altération du langage. Robbe-Grillet cache un Queneau, le Douanier Rousseau cache un Miro.

Dans une petite ville, donc, qui vit banalement, naïvement, son existence de petit ville, existe un M. Levert. M. Levert a eu (a peut-être encore) un fils passionnément aimé. Mais le Fiston a disparu. M. Levert l'attend, tantôt le quêtant misérablement à travers les lieux que le Fiston hantait jadis (qu'il hante peut-être encore), tantôt lui écrivant des lettres ou plutôt une lettre, qui ne part jamais, qu'il recommence toujours. Ce Christ de la Paternité (comme eût dit Balzac, mais on comprend bien que ce Christ-là est plus près de l'auteur de « En attendant Godot » que de celui du « Père Goriot ») est démoli, déchiqueté par la solitude, *affolé, soûlé* (au sens propre) par l'attente. Dans sa quête, tout lui est bon, n'importe quel piège, n'importe quel appât, n'importe quel « appelant » (comme dans la chasse au canard sauvage) et peut-être que, si le Fiston recevait une lettre où vivrait sa petite ville natale, peut-être que, ému, « piégé » par ses souvenirs, il reviendrait ? M. Levert s'applique. Mais son attention, sa mémoire moisissent. Moisissures qui deviennent moirures. Le



JACQUES DE BOURBON-BUSSET
Courtois et intemporel



ROBERT PINGET
Facétieux et diabolique

P.V. minutieux, insidieusement gagné par un champignonnement irisé, débouche sur le délire obsessionnel. M. Levert s'y noie, *« fondant l'œil pleurard au moindre incident, à savoir à des dates différentes que je ne cite pas dans l'ordre, l'arrivée inopinée de ma nièce, la rencontre d'une femme dans le bois, la nouvelle de l'enterrement, la poursuite fastidieuse d'inconnus des deux sexes, le souvenir des demeures que nous habitâmes, ma femme et moi, la visite d'un cimetière, la confusion à des dates différentes et pour différentes raisons de personnages relatant les faits et gestes d'autres personnages à telle date, la substitution de noms, la rédaction d'une lettre et le devoir urgent de me créer d'autres habitudes me mettant à l'abri de toute émotion désormais... »* Donné par M. Levert lui-même, tel pourrait être le résumé de ce livre, tantôt drôle, tantôt émouvant. Si Robert Pinget le voulait, il serait un excellent romancier de la réalité la plus nue, et même la plus « touchante ». Mais son propos est autre : plus pervers. Et tant mieux pour nous.

JEAN-LOUIS BORY.

Des Ides de Mars à l'Ecole Polytechnique.

Moi, César
Fugue à deux voix

par Jacques de Bourbon Busset. Ed. Gallimard, 152 et 197 pages, 500 et 490 francs.

JACQUES DE BOURBON BUSSET est un écrivain courtois. Pour écrire, il se sert des armes de l'intelligence de préférence à celles, plus secrètes, de la sensibilité. D'où la rigueur sans éclat du style et le choix des sujets. D'où aussi le mouvement de cette dialectique sérieuse qui ne cesse pas, dans ses ouvrages, d'opposer l'aventure de l'esprit à celle du cœur.

Des siècles séparent les héros de ses derniers livres : d'un côté, César, de l'autre, un haut fonctionnaire de la République, de ceux qu'on appelle aujourd'hui des technocrates. Pourtant, chez l'un comme chez l'autre, l'ambition s'accompagne du même bon goût, de la même assurance sans défauts qui sont la marque du confort intellectuel.

César ici parle seul. L'auteur imagine que, durant la nuit qui précède les Ides de Mars, César appelle un scribe et lui dicte le récit que nous lisons. Le lendemain sera pour le dictateur une journée décisive. Du Sénat de Rome, il doit recevoir la couronne de roi. C'est le dernier sacrilège qu'il peut commettre, puisque César a déjà un siège en or, des temples, des autels, des statues à côté de celles des dieux, qu'il donne son nom à un mois de l'année.

Le récit imaginaire de César n'est ni un testament politique ni un ouvrage d'exégèse. C'est une confession semblable par le ton à ces livres que les grands hommes écrivent parfois au cours de leur studieuse retraite. Pour César, cependant, le temps est mesuré. Tillius Cimber et les conjurés attendent la première heure du jour pour le frapper plus sûrement. Néanmoins, César commence son livre. Il écrit :

> *« Je ne cesse pas de mettre de l'ordre dans le monde. C'est mon métier. N'est-il pas nécessaire de mettre aussi de l'ordre dans ces idées, ces sentiments, ces souvenirs, ces projets qui donnent naissance, par une opération dont je n'ai pas l'entier contrôle, à tant de larmes, à tant de crimes aussi, partout où le nom romain est craint et respecté ? »*

Un technocrate

On a peine à reconnaître le ton de celui qui résumait en trois mois l'histoire de ses triomphes : *« Veni, vidi, vici. »* Plus de peine encore à croire que ce narrateur disert est l'auteur des « Commentaires de la Guerre des Gaules », qui, s'il décrivit avec bonheur l'organisation et le mouvement de ses légions, se garda de dire jamais un seul mot qui pût le découvrir. César fut un personnage secret. On sait seulement de lui et par le témoignage de Cicéron, qu'il avait constamment à la bouche les deux vers d'Euripide :

> *« S'il faut en effet violer le droit, que ce soit pour régner.*
> *« Dans les autres cas, respectez la justice. »*

En lisant le livre de Jacques de Bourbon Busset, on a le sentiment que César ne gagna ses batailles que pour donner de l'occupation aux historiens de la postérité. César savait vaincre, c'est vrai. Il savait aussi tirer de la victoire tout le profit qu'il en pouvait recueillir. « Moi, César » n'est pas l'éloge d'un homme vivant, mais seulement l'apologue de son ambition.

Le principal personnage de « Fugue à deux voix » est aussi un conquérant, mais d'un type et d'un âge tout à fait différents. Pour ce nouveau César, le Rubicon est le concours d'entrée de l'Ecole polytechnique. S'il réussit, on lui prêtera aussitôt intelligence et talent. Ingénieur du corps des mines, Louis — c'est son prénom — devient, à trente-sept ans, l'un des premiers fonctionnaires de l'Etat. A son poste, il sait qu'il possède un pouvoir plus solide et plus absolu que celui de l'homme politique, du ministre qui l'emploie. Louis est un technocrate. Il est, comme le dit justement l'auteur, « ce qu'il fait » et ce qu'il fait « le fait être ». Pour le reste, Louis ne croit qu'aux rêves qu'il organise lui-même. Il ne tolère que les passions qui ne dérangent pas son confort intellectuel.

« Fugue à deux voix » n'est pourtant pas une satire. C'est une rêverie à deux personnages. Un dimanche de mars (Les nouvelles ides de mars), Louis et Anne, son amie, errent chacun de leur côté dans Paris. Lui se demande s'il doit ou non la quitter, s'il doit ou non l'épouser. De son côté, Anne semble attendre sans révolte l'heure du sacrifice. Ce récit est soutenu par la vertu du même langage courtois et intemporel.

ANDRE DALMAS.

RAYMOND QUENEAU
ZAZIE DANS LE MÉTRO
roman
50.000 ex. en un mois
nrf

Entre la Bourse et les Grands Boulevards
votre Librairie
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS 2e
Librairie Générale Française
Livres d'Arts, Estampes et livres en provenance de Pékin
Livres en russe, espagnol allemand

Vous y trouverez notamment :
MAIAKOWSKI
Œuvres choisies et œuvres complètes en 13 volumes, en langue originale.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Malek HADDAD

Je t'offrirai une gazelle

Malek Haddad, qui sut nous rappeler qu'il était enfant de Constantine dans son premier roman « La Dernière Impression », nous apporte avec « JE T'OFFRIRAI UNE GAZELLE » qui vient de paraître, la preuve qu'un poète peut demander à sa poésie de colorer une histoire d'amour et un chant d'espoir amer. Son héros, Moulay, un chauffeur de camion, poursuit dans le désert une gazelle qu'il a promise à sa bien-aimée. Mais au delà des mots et du roman proprement dit, cette confidence douloureuse est un grand cri de détresse, un acte de foi qui court par les pistes du Grand Erg Oriental autant que par les rues de Paris. Déjà dans « Le Malheur en danger » Malek Haddad nous avait averti : « De mes deux Sahara je ferai des chansons ». Du roman à la romance il y a plus qu'une syllabe, il y a du cœur et du talent.

Pierre et Renée GOSSET

L'Afrique, les Africains

T. III
DU RIVAGE DES SYRTES
A FORT-DAUPHIN

Pierre et Renée Gosset avec le troisième volume de leur grande étude sur l'Afrique, qui vient de paraître, achèvent leur périple à travers le continent noir. Le premier tome traitait de la communauté France-Afrique, le second nous emmenait en Afrique Centrale, à Monrovia et en Afrique du Sud. Le troisième « DU RIVAGE DES SYRTES A FORT-DAUPHIN » traite de l'Est africain, de la Libye jusqu'à Madagascar, en passant par le Soudan, l'Ethiopie, le Kenya, la Rhodésie, Zanzibar, l'île des épices, la Réunion et enfin la grande île, première colonie des rois de France devenue aujourd'hui indépendante et où il semble que l'amitié des blancs et des noirs puisse être sauvée.

JULLIARD

JOURNAL

● ***Sur Talleyrand et sur Rothschild, sur les femmes, l'histoire, le mariage, l'art et la mort, Michelet a consigné au jour le jour ses impressions dans un journal intime, resté jusqu'ici secret. Les voici.***

Le « Bloc-Notes » de Michelet

La première édition intégrale du Journal de Michelet sera publiée dans quelques jours par Gallimard. Cette publication constitue un événement littéraire du plus haut intérêt.

Presque tous les jours, depuis son premier séjour hors de France, en 1828, jusqu'à sa mort, en 1874, Michelet a tenu son Journal. A la fois aide-mémoire, première esquisse, carnet de notes pour ses œuvres futures, qu'il a du reste plusieurs fois mutilé, sans jamais songer à le publier.

La seconde femme de l'historien, Athénaïs Michelet, en fit connaître quelques extraits, récrits de sa plume. Mais la partie du Journal, constituée par Mme Michelet en Journal intime, avait été déposée à la bibliothèque de l'Institut avec interdiction d'ouvrir avant 1951. A cette date, la publication fut alors envisagée. Il fallut longtemps à Paul Viallaneix et Claude Digeon pour venir à bout du considérable travail de dépouillement et de réunification de toutes les feuilles du Journal dispersées en plusieurs lieux et à travers d'autres manuscrits. Michelet en effet écrivait son Journal pour lui, au bout d'harassantes journées de labeur et sur le papier qui lui tombait sous la main : dos d'enveloppes, verso de factures, de prospectus, feuilles de brouillon retournées...

On peut donc dire que le Journal entier est un Journal intime. Nous avons choisi parmi les 932 pages de ce premier tome (1828-1848) celles qui nous ont paru les plus représentatives du ton et de la valeur de cette œuvre capitale.

VENDREDI 8 AOUT 1834

La beauté des femmes anglaises viendrait-elle, outre l'hygiène, le grand air, de ce que mariées sans dot, lorsqu'elles ont des frères, les belles seules se marient ? Cela expliquerait encore leur air doux, résigné et pensif (...).

SAMEDI 9 AOUT 1834

Chez M. de Talleyrand (1), dîner à sept heures... Ce pays-ci est l'idéal du monde pour M. de Talleyrand. Il est Anglais, à nous faire frémir, nous autres qui tenons encore à la France...

MOI. — Mais les grandes et belles folies de l'histoire, les Croisades ?...

TALLEYRAND. — Les Anglais lisent cela avec Walter Scott.

MOI. — Si ce pays est le premier en tout, comment se fait-il qu'il soit aujourd'hui le plus embarrassé ?

TALLEYRAND. — Il ne l'est pas. Rien ne remue. L'inégalité ne choque pas ici ; elle est dans les mœurs. Le cadet veut que l'aîné ait tout. Il n'y a ici d'autres misérables que les Irlandais; leur abattement tient uniquement à l'usage du genièvre... Les grandes processions des ouvriers, les associations, etc., n'ont rien de sérieux.

MOI. — L'union de l'Angleterre et la France ne doit-elle pas être troublée par l'opposition de leurs intérêts industriels ?

TALLEYRAND. — Nullement. Les Anglais encouragent la concurrence française.

MOI. — Cependant les rapprochements proposés, que l'on méprise ou non Bowring, ne tendent à rien de moins qu'à faire produire plus de vin à la France, plus de fer à l'Angleterre. Or, la fabrication du fer et des métaux n'est-elle pas l'attribut d'une société plus élevée ?

TALLEYRAND. — L'industrie ne fait qu'affaiblir la moralité nationale. Il faut que la France soit agricole.

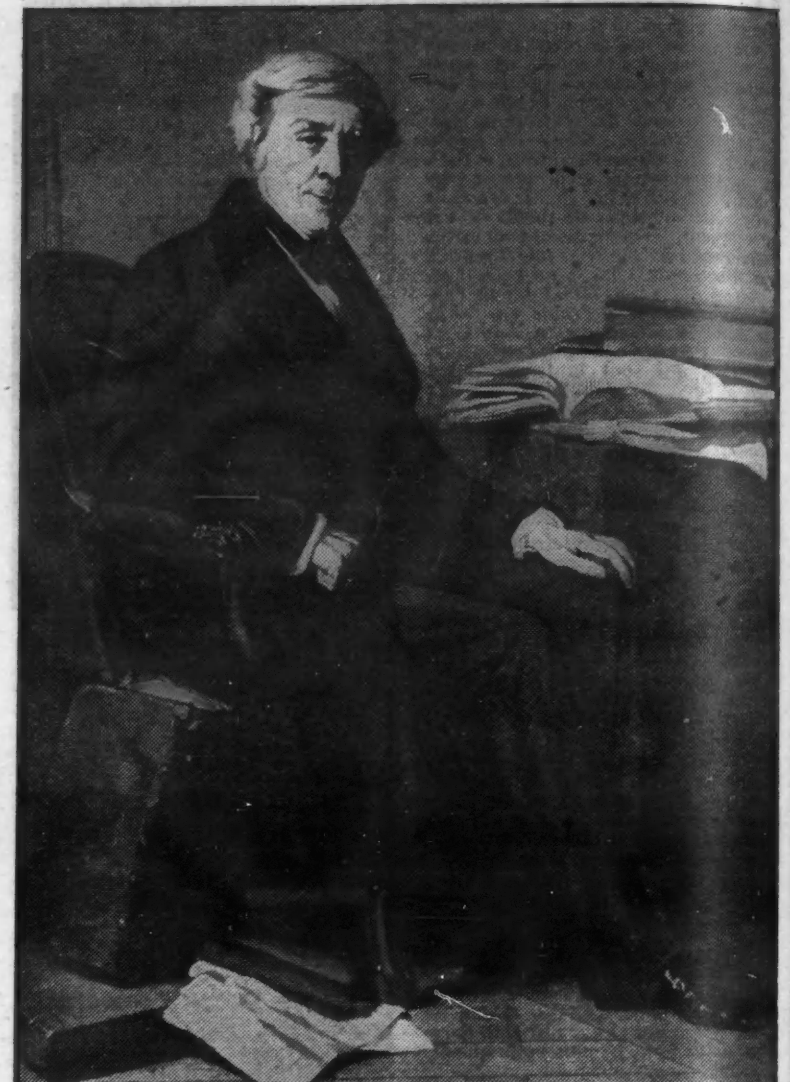
MOI. — L'agriculture développe bien moins l'intelligence... (Ceci n'est pas exact. L'agriculture a l'avantage de n'être pas susceptible de la même division du travail ; par conséquent, elle ne peut jamais réduire l'homme au rang de chose.)

Nous en sommes restés là. Il m'a témoigné beaucoup plus d'égards après cette conversation. Sans doute, il sentait intérieurement que les objections étaient sérieuses. L'Angleterre deviendrait de plus en plus industrieuse, les autres pays de plus en plus agricoles dans la spécialité de leur principale production naturelle, c'est-à-dire de plus en plus bornés, limités, dépendants.

MERCREDI 3 SEPTEMBRE 1834

La scène était grande et triste sur la jetée. La mer était assombrie de nuages au Nord-Ouest ; elle lançait ses chiens aboyants comme de l'Angleterre à la France. La marée, je crois, allait bientôt monter. Le côté de Calais était mieux éclairé par le reflet du couchant. Déjà le phare étincelait. Sans doute, c'est une grandeur

(1) Note de l'éditeur : « Louis-Philippe avait nommé Talleyrand ambassadeur à Londres ».



(Combier)

JULES MICHELET
« Obligé d'être un homme, de m'appuyer sur moi-même. »

Une formule neuve
les lettres nouvelles
hebdomadaires
Directeur : Maurice NADEAU

- le sérieux d'une revue littéraire
- l'actualité d'un hebdomadaire
- le format de poche

Au sommaire du N° 1
SAMUEL BECKETT
GEORGES LIMBOUR • ROLAND BARTHES • YVES BONNEFOY
JOSÉ BERGAMIN
•
Le mercredi - 125 fr.
en vente partout
JULLIARD

BERTRAND POIROT-DELPECH
denoël

LE GRAND DADAIS

" Tout de suite, c'est très remarquable, comme la diction de Mademoiselle Sagan à son premier livre. "
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie française.
" Vous êtes un écrivain, Monsieur Poirot-Delpech, et vous serez un moraliste (...) comme l'a été tout ce qui a compté littérairement en France, depuis Rabelais, depuis Montaigne. "
FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie française.
" Un curieux mélange de " L'Etranger " et de " Bonjour Tristesse "... un ton, une atmosphère, un coup de plume. "
HERVÉ BAZIN, de l'Académie Goncourt.
" Le tout est bien fait, bien conduit, joliment écrit, avec autant d'aisance pour amener le comique de situation que les mots heureux et bien venus. "
ANDRÉ ROUSSEAUX.
" Tout frappe et sonne juste. L'audace, la fatigue, le goût des corps et du plaisir, le jugement le plus simple et pourtant le plus naïf ; une espèce de Candide de cette fameuse jeunesse perdue. "
JEAN D'ORMESSON.

PRIX INTERALLIÉ
85ème mille

morale pour l'Angleterre d'avoir entre elle et le monde cette dure initiation du mal de mer, sans compter le danger. Les montagnes, les glaciers (autre initiation) ne sont rien après. L'Anglais est né de mauvaise humeur contre la nature qui bat son île de l'océan et la sèvre presque de tout. Mais elle l'a obligé ainsi le ne vivre que de sang. C'était le rendre énergique et lui donner le monde. Il se déride aujourd'hui et devient cosmopolite, parce qu'il a tout acquis. Malgré cette supériorité, ils doutent toujours. Dès qu'il s'agit de la France, ils comparent sans cesse avec hostilité et dédain. Ce qui prouve qu'ils ne sont pas rassurés (...).

Ce peuple se prend à la substance, comme l'Allemagne (non à la forme, comme la France et l'Italie), non pour la comprendre comme l'Allemagne, mais pour la dompter. L'Anglais Jean, bonne tête, mauvais caractère. Le Français Jacques, bon cœur, mauvaise tête. Deux frères, Jean a fait fortune.

VENDREDI 7 JUILLET 1837

Au Musée, « La Leçon d'anatomie » de Rembrandt (1652). Beau et non horrible, admirablement fin. L'esprit est tel ici qu'il réconcilie la vie et la mort. Le plus simple, le moins passionné, est le démonstrateur, celui qui sait le plus. La science harmonisant la vie et la mort.

Breughel et Rubens. « Paradis » : jeux charmants d'animaux, deux tigres flairés au museau par une vache. « Le Jeune Taureau » de Paul Plotter. A côté, la « Présentation au Temple » de Rembrandt, admirablement fin, naïf, original, profond et mystérieux de perspective : un prodige (mais cela ne se dit pas). « Suzanne » : pas belle, pudeur souffrante; elle n'ose plus se lever, de peur d'en montrer davantage ; linge sale, mouillé, vieilles figures dans l'ombre... Keyser, « Portrait d'un magistrat » : importance, dignité d'un bourgmestre d'Amsterdam, délibérant sur l'arrivée de Marie de Médicis, très fin. Murillo, « Vierge et Enfant » : dans une chaude lumière, la vie elle-même, mais transfigurée d'un soleil d'Espagne. Rubens, « Vénus retient Adonis ». De crainte qu'on ne comprenne pas ce corps de femme pantelant d'ardeur, il met, derrière, deux cygnes tordant leurs cols et mêlant leurs becs et, devant, l'amour qui met la main à la cuisse du jeune homme. La première femme de Rubens : peau un peu rouge, yeux un peu rouges, la luxure elle-même.

MERCREDI 24 JUILLET 1839

9 heures. Ma pauvre Pauline est entrée le 6 juin 1839 à la maison Meyer de Passy. Elle était déjà bien malade, mais nous ne nous doutions pas que la poitrine fût attaquée. Son caractère était changé ; elle se cachait de moi, elle me devenait étrangère. Elle ne voulait voir que Mme Legendre ; elle prit en aversion Mme Guillaumont, M. Aupépin ; elle était déjà morte pour moi, chose cruelle !...

Si le mariage eût été ce qu'il devait être pour nous, une éducation, une initiation, elle fût restée ce qu'elle était, selon sa nature heureuse et élevée.

J'ai eu le tort grave de la laisser seule ; je doutais d'elle, je méprisais. Elle a douté, négligée, oubliée. Son cœur est pourtant resté chrétien.

Dépossédée ainsi de ce qui faisait sa force, séchée et stérilisée, je l'ai laissée à elle-même, au vide de son esprit. Elle a pris alors les défauts des solitaires, des abandonnés. De tous ses défauts, elle semblait avoir choisi celui qui ne me nuisait point à moi-même.

Elle ne s'est point abandonnée, tant qu'elle a pu contribuer à l'éducation de ses enfants. A mesure qu'elle s'est trouvée leur être inutile, alors elle s'est attristée et, de plus en plus, a cherché l'oubli.

Elle m'aimait infiniment.

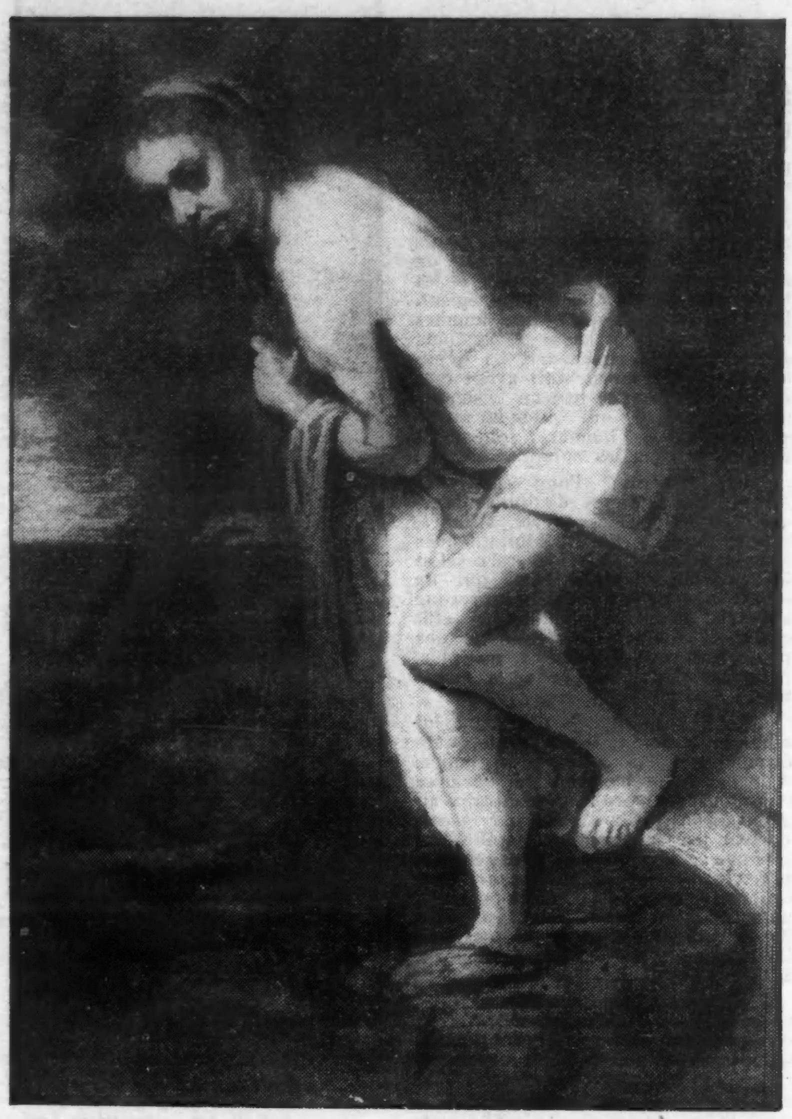
Que de longs dimanches je la laissais seule, tandis que toutes les familles allaient ensemble chercher des amusements honnêtes... Hélas ! c'est aux dépens de son bonheur et de sa vie que j'ai fait tout ce que j'ai fait. Si j'avais quelque gloire, ce serait à ses dépens. J'en retrouve amèrement la compensation, au jour de sa mort.

Moi qui enseigne l'immortalité de l'âme, combien je donnerais en ce moment pour y croire de cœur ! J'y crois bien de raisonnement. Cette immortalité, telle que nous la concevons plutôt aujourd'hui, immortalité par migration de globe en globe, par éducation à travers le monde, qu'est-ce après tout, si l'on ne garde pas le souvenir de ce qu'on fut, ni la perception de ce qu'on quitte, ni la vue des larmes de ceux qu'on laisse ici-bas ?

Cette mort porte lourdement sur moi ; peut-être aurais-je pu modifier cette pauvre âme, si je m'étais sérieusement attaché à le faire. Qu'est-elle devenue, cette malheureuse partie de moi-même, tandis que l'autre errait dans la science et la passion ? Ce pauvre moi qui meurt aujourd'hui, je l'avais réduit à être mon *moi sensuel;* si je l'avais mise en rapport avec toute mon âme, elle eût été heureuse, elle aurait vécu...

Toutefois, il faut le dire, la chose n'eût pas été facile. Fille d'une telle mère, si peu soignée dans son enfance, puis le couvent, etc. Elle avait gardé de tout cela une *originalité charmante* dans ses bons moments, une vivacité d'ancienne France qui l'eût mise au niveau, ignorante et peu élevée qu'elle était, du monde le plus élevé... C'était éminemment une *Française,* une vive et indépendante personnalité. Et avec tout cela, elle a été fidèle. Combien, sous plusieurs rapports, elle valait mieux que moi !

Dans mes années de travail (jusqu'en 1834), elle s'est maintenue encore. Dans les dernières, elle a fléchi, elle s'est abandonnée elle-même. Hélas ! je me suis moi-même trop livré dans ces années aux vains caprices d'imagination qui m'éloignaient d'elle... Je rentre aujourd'hui au foyer que j'ai délaissé, je le trouve brisé pour toujours...



(Almari-Giraudon)

SUZANNE AU BAIN, PAR REMBRANDT
« De peur d'en montrer davantage »

VENDREDI 26 JUILLET 1839

Enfin vint la terrible épreuve de l'ensevelissement... Nous parvînmes, avec la portière et Madeleine, à lui mettre bonnet (son plus beau), fichu et chemise blanche. Nous ôtâmes, en le coupant, le pauvre petit gilet de flanelle, dont elle s'était dépouillée pour moi et que je lui avais mis dans les derniers jours.

Hélas ! l'odeur était déjà forte, le ventre verdâtre, le nez noircissait. Je sentis affreusement, et jusqu'à la moelle, le mot de Job : *J'ai dit aux vers : Vous êtes mes frères ; à la pourriture : Tu es ma sœur.* Chose terrible de se sentir détaché. Mes enfants avaient eu horreur et peur, au premier jour. Moi, j'allai *jusqu'au troisième.* Hélas ! la nature, les sens commençaient à défaillir. Le dégoût venait (faut-il l'avouer ?) pour la triste dépouille qui fut cette femme désirée, adorée, pour cette forme aimable qui, pendant vingt ans, renouvela une insatiable passion...

AOUT 1840
(*sans autre précision de date*)

Deux manières de supporter le monde : l'accepter, l'approuver, comme les chrétiens, le refaire, comme les artistes. L'époque de la Renaissance, c'est celle où, la résignation chrétienne manquant, les hommes, n'acceptant plus le monde, se sont mis à le refaire.

VENDREDI 22 MAI 1842

Ils croient que mon enseignement est un enseignement ; ils croient que je viens débiter des mots. Toujours j'y ai mis mon cœur. Ils ne savent pas que cette chaire a toujours été un asile, que je m'y suis toujours réfugié dans mes grands troubles d'esprit. Toujours j'ai pris Herr Omnes, comme dit Luther, non pour maître, mais pour confident, pour moi. La communication individuelle ne me suffit pas. Elle m'est souvent hostile. Que sera-ce, s'il en est de même de la communication publique?

Le 7 avril, je me réfugiai au Collège de France, malade de cœur, blessé, cherchant un remède. Personne ne comprit, plusieurs désapprouvèrent, un siffla. Le 21 avril, après la leçon la plus forte et la plus sincère que j'aie faite jamais, il y eut encore une désapprobation.

Rejeté ainsi de mon intérieur au public, du public à mon intérieur et toujours froissé, c'est-à-dire obligé d'être homme, de m'appuyer sur moi-même.

LUNDI 18 JUILLET 1842

Les Allemands, presque en tout, sont des ouvriers. Même dans l'art militaire, ils ont eu, de fort bonne heure, d'excellents soldats, consciencieux, sans inspiration, de véritables ouvriers de guerre : lenteur, routine, préoccupation du côté mécanique, automatique de la guerre. Quand l'imprévu apparaît, un Gustave-Adolphe, un Frédéric, un Napoléon, la routine manque et il ne reste plus rien.

JEUDI 21 JUILLET 1842

M. Rothschild sait l'Europe prince par prince et la Bourse courtier par courtier. Il a leur compte à tous dans la tête, le compte des courtiers et celui des rois ; il le leur dit sans consulter ses livres. Il dit à tel : « Votre compte se réglera mal si vous prenez tel ministère » (par exemple le ministère Bassano). Il n'est qu'une chose qu'ils ne prévoient point, c'est le sacrifice. Ils ne devineront pas, par exemple, qu'il y a, à Paris, dix mille hommes prêts à mourir pour une idée. Ils furent surpris en juillet.

La vieille mère, qui a 93 ans, occupe toujours, dans la rue des Juifs, la noire maison où ils ont commencé leur fortune. C'est une belle superstition chez les Juifs que le père, la mère, restant assis au foyer primitif, portent bonheur à la famille ; tout serait perdu s'ils changeaient. Au

→

Une nouvelle édition de

LES NUS ET LES MORTS

Le roman de NORMAN MAILER, considéré comme le plus grand livre inspiré par la dernière guerre mondiale, et dont une adaptation cinématographique est actuellement projetée, vient de sortir aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

9 MILLIONS D'EXEMPLAIRES VENDUS DANS LE MONDE 9

DANIEL GUÉRIN

Jeunesse du socialisme libertaire

ESSAIS

« Adieu aux vieilles lunes du socialisme autoritaire »

Un volume : 500 francs

RIVIERE et Cie
31, rue Jacob - PARIS (VIe)

cimetière des Juifs, il est impossible de distinguer les Rothschild ; à chacun une pierre, rien de plus.

Dans la journée, ma voiture croisa rapidement celle de M. Rothschild, si vite que je pus le saluer ; son profil de singe intelligent me frappa comme une ébauche de Rembrandt, un coup de crayon qui dit tout...

JEUDI 11 AOUT 1842

On ne vit qu'en France ; ailleurs on travaille, on pense, on rêve. Qui peut, y vit, qui ne peut, y pense. Vous rentrez tout fatigués. Je ne dis rien contre ces grandes nations, ces puissantes et laborieuses harmonies. Je dis seulement qu'un jour, dans je ne sais quel morceau de Mozart... la douleur de perdre la France, elle ne peut se comparer qu'à celle de perdre une personne, un être, à être exilé d'une personne.

JEUDI 17 AOUT 1843

Les femmes doivent préférer le prêtre, l'homme impossible, l'homme jaloux et torturé, l'amour par l'Enfer au nom du Paradis... Ils ont tué l'amour honnête. Les femmes trouveront l'amant fade et le mari monotone. Ceux-ci ont d'ailleurs pour elles un cœur inépuisablement indulgent; une dame qui ne trouve aucun prêtre qui absolve (donc qui permette) tel et tel excès conjugal, est absoute par les Jésuites. Dieu me préserve de voir dans la rue l'homme qui sourit et qui peut me raconter ma nuit même !

SAMEDI 23 AOUT 1845

Moi, mon enfance et la fin de l'Empire. *Dies irae, dies illa...* Rien ne m'a plus aidé à comprendre la sombre monotonie du moyen âge, l'attente sans espoir, sans désir, sinon celui de la mort, enfin l'abandon facile que l'homme faisait de soi, que d'avoir langui, enfant, dans les dernières années de l'Empire. Aujourd'hui, cette époque où les années sont marquées par des victoires semble toute lumineuse. Mais alors tout était sombre.

. . . .

L'esprit tarissait, l'argent tarissait, le sang tarissait. Tous les ans, trois cent mille hommes partaient pour ne plus revenir : l'urne du Minotaure, mais plus de sort, on prenait tout. Mort sanglante au-dehors, mort intellectuelle au-dedans, et nul principe auquel on se voulût sacrifier.

. . . .

Personne, il faut le dire, alors ne prenait la vie au sérieux. Tout ce qui supposait un avenir, une vie un peu longue, était négligé : à quoi bon? Un homme vivait vingt ans et pas plus, c'était un terme fixé. La vie, pourquoi ? La mort, pourquoi ? Qui eût su le dire ? Vie misérable, mort précoce, tout cela se ressemblait fort. Tourmenter d'études pénibles un enfant qui devait vivre si peu, il n'y avait guère de raison, ce semble.

Cette idée et les circonstances particulières où se trouvait ma famille (maladie, inquiétudes) firent qu'on me laissa abandonné à moi-même sans m'envoyer aux écoles, pour lesquelles j'avais une sorte d'horreur instinctive. Je restai de 8 ans à 12 ans sans étude, sans amusements, sans amitiés de mon âge, ne voyant rien de la nature que le Jardin des Plantes, le bord de l'eau. Nulle autre société que ma mère malade, inquiète, jusqu'à ne jamais prévoir le jour la nourriture du lendemain. Nous occupions alors un rez-de-chaussée froid et humide, dans la rue des Saints-Pères. J'avais l'âme nue et démeublée, comme la grande salle sombre où nous vivions. Je lisais par désœuvrement ; le sentiment religieux s'éveilla par un livre. Moi, je n'avais pas le soleil à adorer : point de soleil dans cette sombre maison, ni dans ces dernières années de l'Empire. A l'âge de 15 ans, j'avais entendu dire ce que c'était que le soleil. C'était tout. Je savais qu'il y avait un soleil pour le riche, pour l'oisif promeneur qui peut sortir des sombres ruches qu'on appelle des villes. Je me disais pourtant : il me semble que Dieu...

VENDREDI 16 JUIN 1848

L'idolâtrie : comment y remédier ? Aujourd'hui je révèle la gravité terrible du fait que je dénonçais dans la première leçon du cours de décembre 1847 : la presse n'atteint pas le peuple. Ainsi voilà la presse quasi d'accord contre Louis Bonaparte, et une grande partie du peuple n'est pas moins bonapartiste, et les Invalides tirent le canon avant-hier pour Louis Bonaparte. La presse passe à côté de deux grandes masses du peuple et les laisse étrangères à son mouvement. Elle laisse la plupart des femmes catholiques; elle laisse la plupart des hommes bonapartistes. La République, si elle survit, doit avant tout songer à se fonder par un enseignement immense qui atteigne avec sûreté tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants.

Quels moyens ? Pour ceux qui savent lire : écoles d'adultes, journaux, bulletins très courts, affichés, vendus à deux liards, bibliothèques circulatoires, unes (et diverses selon les provinces). Pour ceux qui ne savent pas lire : presse pittoresque affichée, chansons chantées et affichées en dialectes différents, clubs pour lectures publiques; de plus, pour les villes, des concerts monstres.

Agir par le maître d'école : lui adresser le double de tout acte, toute circulaire qu'on adresse au maire. Agir par le prêtre marié et déclarer nulle toute jurisprudence contraire au mariage des prêtres. Agir par le colporteur en lui donnant facilité de renouveler son paquet dans chaque préfecture : lui donner cent pour cent, lui vendre le bulletin à un liard, pour qu'il le vende deux, prendre des chansonniers pour colporteurs, les lancer aux foires, à la Saint-Jean, à la Saint-Michel.

Il faut travailler surtout ceux qui ne savent pas lire, créer une maison centrale de librairie républicaine, aidée par des achats pour mairies et écoles, laquelle serait l'équivalent d'un atelier national pour les artistes, centrale pour le colportage, le chansonnage, etc.

Visité Lévy à la Conciergerie. La matinée, indigné de l'émotion populaire pour Louis-Napoléon, j'écrivis à Béranger sur le moyen de populariser la République et sur le danger des incarnations religieuses et politiques.

JEUDI 10 AOUT 1848

Coliques. Vu M. Serres, qui m'ordonne camomille et thé.

DIMANCHE 29 SEPTEMBRE 1848

Porté mon volume à M. Lamennais, qui me dit un mot très beau. Je le consolai de la France en lui montrant l'Europe. Oui, sans doute Dieu fait ce qu'il peut. Il sauve la vie ; mais l'honneur ?

(Copyright Gallimard.)

EMMANUEL BERL
Un travail d'hygiène

ESSAIS

● ***Le nez de Cléopâtre aurait pu être plus long sans inconvénient.***

Les Impostures de l'histoire

par Emmanuel Berl, Ed. Grasset, 216 pages, 795 francs.

« ...L*ES historiens, bien que préoccupés par les civilisations, continuent à rédiger des manuels qui, pour la plupart, restent obsédés par les nations.* » Ces mythes sécrétés par les nationalismes exacerbés du siècle dernier nous imposent une certaine image du passé contre laquelle nous ne pouvons rien parce qu'elle fait partie de nos souvenirs d'enfance.

Emmanuel Berl se souvient d'avoir écrit « Mort de la pensée bourgeoise », voici plus de vingt ans. Il entreprend donc de nous délivrer l'esprit. Ce petit travail d'hygiène ne porte ici que sur quelques exemples pris dans ce que nous appelons officiellement « l'histoire ».

La plus heureuse de ces entreprises de nettoyage tente de rétablir la vérité au sujet de Cléopâtre et de son amant Antoine. Berl prétend montrer sur le vif comment nos historiens, obsédés par l'idée romaine (sans doute parce qu'ils s'identifiaient à Rome), créèrent un mythe singulier dans lequel la reine d'Egypte et le général romain, abrutis par l'amour, se fussent laissé entraîner à la défaite. Un certain Shakespeare avait déjà suggéré une interprétation de ce genre !

Or rien n'est moins vrai : Cléopâtre, autant qu'Antoine, sont d'abord des politiques, madrés et retors. Laissée par César à la tête de son protectorat d'Egypte, la reine cherche à avoir sa politique à elle, tandis que l'envoyé de Rome, Antoine, esquisse une manœuvre de grande envergure dans le Proche-Orient. Le second veut dominer Rome en la tournant par l'Est. La première veut sauver sa puissance orientale à coup d'argent et d'intrigues.

Antoine et Cléopâtre peuvent se retrouver dans le même lit : c'est le jeu politique qui continue par d'autres moyens. Un jeu subtil qui gagne même l'ennemi Octave dont il y a tout lieu de penser qu'il laisse les flottes d'Antoine et de Cléopâtre s'enfuir, intactes, à Actium.

Mais nos historiens, eux, ont simplement pris au pied de la lettre les calomnies lancées par Octave contre la petite reine perverse et enjôleuse et contre le glorieux soldat perdu par les vices orientaux, quand le futur empereur voulut les perdre dans l'opinion romaine ! Ainsi, la propagande politique, vieille de deux mille ans, survit encore dans l'esprit des savants : une alliance politique devient encore l'image d'un couple infernal !

Un monde d'erreurs

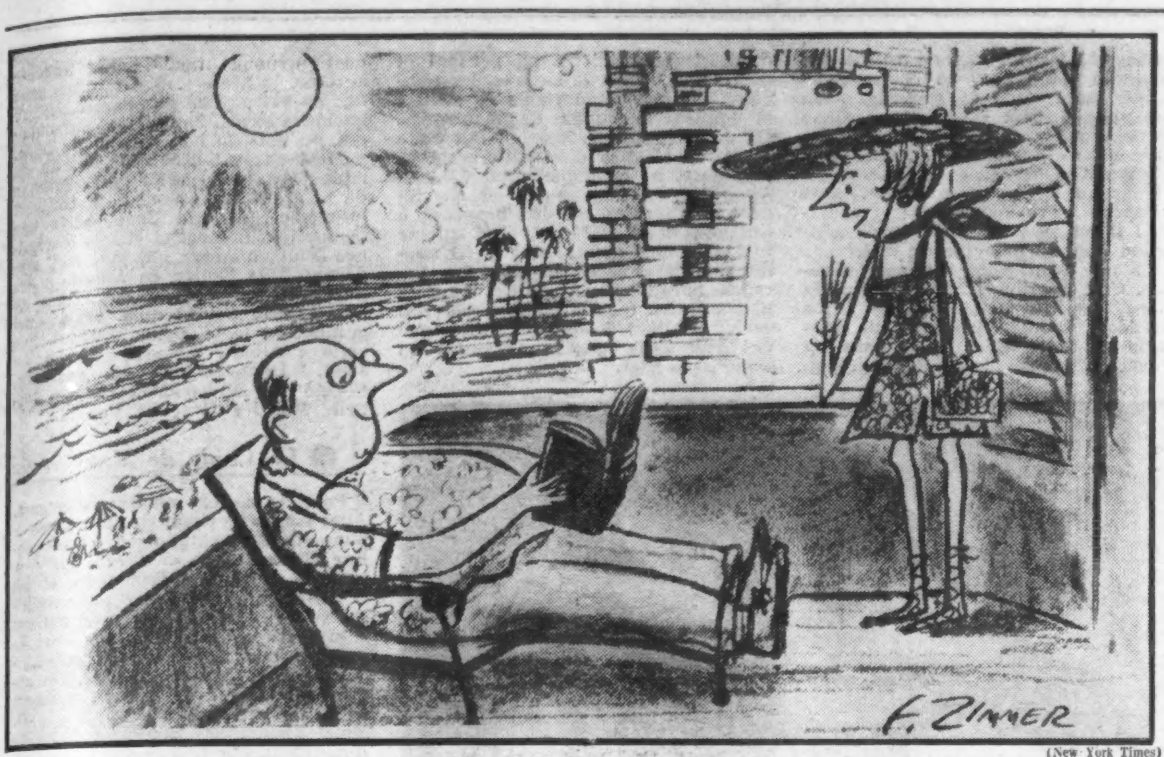
Berl ne se contente pas de rétablir avec humour et quelque passion la vérité sur Cléopâtre. Il veut aussi montrer que la bataille de Poitiers n'est qu'un mythe et que les vrais défenseurs de l'Occident sont moins les cavaliers de Charles Martel que les Byzantins méprisés par nos manuels. Tamerlan, lui non plus, n'est pas un banal pirate des steppes, c'est un profond politique qui renverse le mouvement séculaire selon lequel les peuples sédentaires étaient toujours vaincus par les royaumes errants venus de l'Est...

Mais nous entrons ici dans le domaine où l'idéologie et l'histoire se confondent, royaume du relatif et de la passion. Berl nous en donne un dernier exemple avec l'histoire de la chute de Robespierre qui veut diriger lui-même la réaction contre la terreur, « faire un coup de barre à droite » au moment même où sa maladresse provoque cette même réaction et le conduit à la mort. Ici, nous reconnaissons les modèles et les comparaisons. Mieux encore, nous voyons comment l'histoire — non celle des historiens, certes mais celle des électeurs et des simples citoyens — se modifie avec les gens qui croient la faire et ceux qui pensent en être les témoins. C'est que l'imposture se fait durant la vie même, de ce jeu illusoire des croyances et des falsifications. Les héros de nos manuels planent, invisibles, comme des fantômes. C'est par-là que la verve et l'intelligence brillante de Berl rendent saisissant ce mécanisme mystérieux qui nous conduit peut-être, aujourd'hui encore, à la mort. Une mort qu'on baptisera « grandeur »...

JEAN DUVIGNAUD.

ROMAIN ROLLAND
LE VOYAGE INTÉRIEUR
(SONGE D'UNE VIE)
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Nouvelle Édition augmentée de textes inédits que la CENSURE n'aurait pas autorisés en 1941.

C.W. CERAM
L'AVENTURE DE L'ARCHEOLOGIE
Les grands mystères des civilisations passées, expliqués par une documentation remarquable, parfaitement synchronisée avec un texte d'une grande clarté.
Un magnifique ouvrage de 360 pages avec 320 illustrations en noir et en couleurs, relié pleine toile.
HACHETTE



(New York Times)

On paie vingt mille francs par jour et c'est tout ce que tu trouves à faire ?

TRADUCTION

● ***A lire verticalement et horizontalement.***

Le voyage de « L'Alchimiste »

par Calvin Kentfield, traduit de l'américain par Jean Paris. Edit. du Seuil, 352 pages, 850 francs.

« LE Voyage de l'Alchimiste », le premier roman d'un jeune écrivain américain de vingt-sept ans, participe à la fois du roman d'aventure et du roman d'initiation.

Comme chez Homère, Melville, Joyce même, et Hemingway, l'épopée humaine est liée à l'élément primordial : cette œuvre raconte une histoire de mer. Un cargo, *« par une nuit d'été... franchit l'embouchure du fleuve et met le cap sur le grand large... »*. De la Nouvelle-Orléans à Freetown, via Bahia, Cruz et Las Piedras, nous le suivons en cette navigation singulière qui tracera les différentes étapes d'une initiation.

Les personnages qui occupent ce bâtiment, pittoresques, inquiétants ou touchants, sont eux aussi plus grands que nature. Le maître du bord, le commandant Beaudrap, règne sans illusions, étonnamment seul dans ce commandement. Cet homme arrive sans aucun doute à la fin de sa carrière. Comment, à l'entendre, à le voir agir, ne pas penser au « Dieu est mort » nietzschéen, et à la montée de valeurs nouvelles dans le cœur des hommes ? Ce chef sur le déclin poursuit de sa sollicitude sénile le commissaire et cambusier du bord, Carlos, le misérable, l'humilié, le bafoué, le souffre-douleur. Dans l'intimité du maître, allant aussi jusqu'à solliciter le secours de quelques hommes de l'équipage, Carlos est le médiateur malheureux et la victime, Christ dérisoire, veillé par un Père déchu, sous l'œil ironique d'un officier, M. Kusick, au méchant savoir. En somme, une Trinité pitoyable préside à la destinée de ce navire.

L'Ulysse de cette pérégrination fort peu grecque est double, l'homme, sur ce microcosme qu'est « L'Alchimiste », est représenté par deux marins d'occasion : Ira Garret et Bobby Blacky. Deux êtres très dissemblables, l'un, grand, fort, simple, est du côté de la vie, de l'amour (l'épisode des amours d'Ira et d'Amata dans la troisième partie du roman est admirable), l'autre, Bobby, petit, malingre, compliqué, représente la part nocturne, le côté insatiable de l'humanité.

Inséparables dans le conflit qui profondément les oppose, ces deux êtres (l'homme) poursuivent tout au long de la navigation du cargo, et au cours des aventures terrestres, une sorte de quête vers l'unité. Bobby Blacky échoue en cette recherche essentielle, ses voies ne sont sans doute pas les meilleures : il meurt. Mais son autre lui-même, au terme du périple, passant des nuits torrides de l'initiation aux pures blancheurs du Grand Nord, Ira Garret en sa simplicité pressent l'aurore d'une vie enfin réconciliée.

Outre son charme, l'intérêt intellectuel et la qualité littéraire de ce livre proviennent de ses dimensions multiples : verticalement, si l'on peut dire, il y a l'ordre des puissances, de la cale à la passerelle, du fond de la mer au firmament, de l'homme à Dieu ; horizontalement, le voyage, les escales, les moments d'une recherche, les étapes d'une passion et d'une sagesse, d'une chute et d'un salut ; sans omettre la division quaternaire de la totalité : l'eau, le feu, l'air, la terre, éléments qui respectivement forment et informent les quatre sections de l'ouvrage. Architecture remarquable, complexe certes, mais dont l'unité formelle rejoint sur le plan de l'art la leçon d'ordre spirituel que l'auteur a voulu suggérer.

JACQUES HOWLETT.

COLLECTION

● ***Une petite encyclopédie d'auteurs modernes.***

La Bibliothèque idéale

L'APPARITION chez les libraires de la « Bibliothèque idéale » a pu faire croire un instant qu'elle cherchait à concurrencer la collection « Ecrivains de toujours ». En fait, un rapide examen des premiers volumes de cette bibliothèque suffit à montrer qu'elle vise un but tout différent.

Ce qui était neuf, dans « Ecrivains de toujours », c'était l'utilisation des photographies. Renonçant à l'illustration traditionnelle qui dispose le document à côté du texte et laisse au lecteur la possibilité de le voir ou de l'ignorer, les éditeurs avaient voulu incorporer la photographie au texte lui-même, compléter l'un par l'autre, et lancer ainsi sur le marché un objet insolite qui ne serait plus un livre et qui ne serait pas non plus un album.

Gallimard s'en tient aux hors-texte. Cette timidité surprend d'autant plus que la méthode du Seuil, discutable pour les auteurs anciens, donne ses meilleurs résultats avec les auteurs contemporains, et que la nouvelle collection semble devoir abriter principalement des écrivains d'aujourd'hui ou d'un proche passé : Léautaud, Saint-Exupéry et Claudel sont les premiers auteurs admis dans le panthéon de la N.R.F. Ceux pour qui le document photographique a une valeur en lui-même, est un langage plus éloquent que bien des discours, préféreront certainement le Saint-Exupéry déjà ancien de Luc Estang à celui de Pierre Chevrier.

Etre utile

Mais Gallimard cherche moins à plaire ou à ouvrir des horizons surprenants qu'à être utile. Le plan très strict des ouvrages de la « Bibliothèque idéale » témoigne de ce souci. Au lieu que les Ecrivains offrent une gamme de livres disparates, allant de la pure et simple anthologie à l'essai, la Bibliothèque prétend mettre à la disposition de ses lecteurs un ensemble de renseignements classés dans un ordre rationnel et immédiatement utilisables. L'étude de Pierre Chevrier ne représente même pas le tiers des 270 pages consacrées à Saint-Exupéry. Le reste du livre est constitué par une biographie détaillée, des jugements sur l'homme et sur l'œuvre, un compte rendu analytique de chacun de ses ouvrages, un choix de textes représentatifs, un répertoire de citations classées par thèmes, une bibliographie très complète, une iconographie et même une « phonographie ».

Le travail des étudiants qui auront à disserter sur l'auteur de « Vol de nuit » est ainsi tout préparé. Quant aux brillants causeurs, s'ils prennent le soin d'apprendre par cœur quelques-unes des citations « les plus probantes », ils disposeront rapidement d'un savoir redoutable. Ils pourront même faire scandale à peu de frais en s'appropriant les mots féroces de Léautaud.

BERNARD PINGAUD.

VU, LU, SU

● L'écrivain GRAHAM GREENE et le directeur du « Sunday Express », JOHN GORDON, ne sont pas d'accord sur la valeur du livre de Nabokov, « Lolita ».

Il n'est pas étonnant, dit Gordon, que Graham Greene s'intéresse à ce livre « ordurier ». Et il rappelle que Shirley Temple avait autrefois poursuivi Graham Greene parce qu'il avait dit *« qu'elle gagnait sa vie en montrant ses cuisses pour le plus grand plaisir des hommes d'un certain âge »*.

● JULES ROY vient de déposer chez Gallimard le manuscrit de son prochain roman, « Les Belles Croisades », qui se passe pendant la guerre d'Indochine. Un officier veut quitter l'armée après avoir été témoin de tortures exercées sur les Vietnamiens.

● « L'ère des nouveaux César », essai d'AMAURY DE RIENCOURT, qui a connu un grand succès en Amérique et dont nous avons publié des extraits, paraîtra en avril chez Laffont.

● La revue trimestrielle « ART ET STYLE » publie un numéro consacré à l'exposition présentée au Petit Palais des chefs-d'œuvre d'art français (des romantiques aux fauves) appartenant aux collections suisses. L'album intitulé « De Géricault à Matisse », est bien présenté et composé de 7 planches en couleurs et de 24 reproductions en noir. La préface est d'André Chamson.

PIERRE LOTI, PAR LE DOUANIER ROUSSEAU
Il est en Suisse

● « LES MEILLEURES PAGES DE LA N.R.F. » (1919-1940) viennent de paraître en Angleterre. Dans un article publié par « Encounter », le grand historien anglais, D.W. Brogan, tout en appelant la N.R.F. « *la* revue occidentale de l'entre-deux-guerres », s'étonne de l'esprit étroitement national et purement littéraire des intellectuels français. Il constate qu'un événement aussi important que la Révolution russe est considéré « comme un moment dans la carrière d'André Gide » et que « le soulèvement chinois est traité comme un aspect de l'œuvre de Malraux ».

En librairie :

Parmi les livres sortis cette semaine, ceux-ci retiennent l'attention :

● « JOURNAL INTIME DE L'ANNÉE 1866 », par H.-F. Amiel (Gallimard).

● « VIVA CASTRO », par Jacques Lanzmann. C'est le récit de quarante jours à la recherche de Fidel Castro dans Cuba révolté (Fasquelle).

● « DEUIL AU PARADIS », par le jeune romancier espagnol Juan Goytisolo (Gallimard).

● Le tome 7, le dernier du dictionnaire LITTRÉ qui vient de paraître avec un index des principaux auteurs cités (Hachette, Gallimard).

Et parmi les livres d'art :

● « HISTOIRE DE L'ART », par Louis Hautecœur. Le premier tome paru est sous-titré « De la magie à la religion », c'est-à-dire des origines à l'époque romane (Flammarion).

● « ESTHÉTIQUE DE L'ART BYZANTIN », par P.-A. Michelis (Flammarion).

● « FRESQUES ROMANES DE FRANCE », par L. Brion-Guerry, qui comprend 82 reproductions en noir et 16 hors-textes en couleurs (Hachette).

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *«Tueur sans gages», un discours sur l'éternité dans un langage original.*

COMME les deux pièces de M. Samuel Beckett, comme « Le Procès » de Kafka, dont c'est presque une autre version et comme la confirmation en appel, comme les romans policiers de M. Graham Greene aussi, auquel le titre est presque emprunté, la nouvelle pièce de M. Eugène Ionesco, « Tueur sans gages » (1) est une parabole théologique vécue dans un cauchemar. Cela fait sa force et ses faiblesses.

L'homme, Béranger, visite une cité radieuse où il vient de parvenir il ne sait trop comment. Quartier magnifique par ses fleurs, ses arbres, son ciel bleu, son harmonie, autant que par ses monuments. Un architecte, dans lequel le public reconnaitra sans peine le Grand Architecte de l'Univers, le laisse admirer son œuvre, et Béranger s'exalte, croit retrouver un rève poétique de sa jeunesse, un paradis perdu, et de la jeune femme qui passe, il fait son Eve, sa fiancée. Mais le beau quartier est presque désert, une angoisse plane: chaque soir, un mystérieux tueur cherche à séduire deux ou trois promeneurs par des babioles, y parvient en leur promettant de leur montrer « la photo du colonel » (exactement comme dans un autre jardin, le serpent murmurait : « Vous serez comme des dieux »), les entraîne au bord de l'étang, les tue et jette les cadavres à l'eau. Voici, sous les yeux de Béranger, les cadavres d'un homme, d'une femme, d'un enfant. Et lorsque la « fiancée » à peine entrevue est victime du tueur, Béranger décide de combattre le mal.

Le deuxième acte est celui de la dispersion. Dans la ville où chacun ne pense qu'à ses petites affaires, ses amours, ses intérêts, ses vantardises, ses niaises prérogatives, ses appétits de gâteux, Béranger est un chevalier solitaire. En rentrant chez lui cependant, il trouve Edouard, un autre lui-même (il a depuis toujours les clés de l'appartement) et dans la valise dont Edouard ne se sépare pas, les babioles, les photos du colonel, toutes les preuves contre le tueur qui avait remis ces documents à Edouard avant même de commettre ses crimes.

Une sourde adoration

Béranger va essayer de rejoindre le commissaire-architecte. Mais les hommes et les femmes sont abrutis par la politique, par l'armée, par la police. Et Béranger, qui a perdu Edouard et la précieuse valise, se retrouve seul, sur la route, dans la nuit — seul quand surgit le tueur. Il plaide alors longuement, pour l'innocence de l'homme, de la femme, de l'enfant, pour le bonheur terrestre contre la mort, pour l'humanité contre la bêtise et la cruauté du mal. Mais, vanité du langage, à toutes ses paroles, le ricanement du tueur répond comme un écho. Et le rideau tombe, comme à la fin du « Procès » de Kafka, comme au Calvaire, comme lorsque Abraham lève la main pour sacrifier Isaac, à l'instant où le juste va être immolé.

« Tueurs sans gages » est donc de toute évidence une méditation sur le problème du mal. Tandis que Dieu-architecte se désintéresse de sa création, que sa police est impuissante, inconsciente, enfoncée dans le temporel, que les hommes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, Béranger lutte dans la solitude, dans l'angoisse jusqu'à la défaite finale : on ne peut rien « *contre l'énergie infinie de cette cruauté absolue, sans raison, sans merci...* » M. Ionesco est né sur une terre qui a été le relais européen entre manichéens et cathares : il lui en reste une sourde adoration pour le principe du mal.

Ce que vaut cette théologie négative, c'est une autre histoire, mais la pièce nous accroche, comme « En attendant Godot », parce qu'elle nous parle de notre éternité, et dans un langage d'homme de théâtre original.

(Pic)

CLAUDE NICOT ET NICOLAS BATAILLE DANS « TUEUR SANS GAGES »
Entre l'absurde et le rationnel

Pour traiter un tel sujet à rebours, M. Graham Greene ou M. Gabriel Marcel se contenteraient d'une dramaturgie bernsteinienne, M. Jean Dutourd, dans « L'Arbre », est resté prisonnier de la « mythologie » classique. M. Ionesco est parti d'une nouvelle, « La Photo du Colonel », qu'il a publiée dans la « Nouvelle Revue Française » de novembre 1955 et qui était manifestement le récit d'un cauchemar. Tout en la transposant, en rationalisant les données plus ou moins inconsciemment, il lui a conservé son caractère de rêve, d'univers fantastique, illogique, angoissant. Il y a mis son comique particulier, son art d'employer à contretemps les locutions toutes faites, de concrétiser le saugrenu, de multiplier ces télescopages burlesques entre l'absurde et le rationnel, dont Alphonse Allais ou M. Jean Tardieu avaient déjà tiré des effets. Il y a même une part de satire qui fait beaucoup rire contre les critiques abscons, les intellectuels pédants, les politiciens qui pensent et agissent à coups de slogans, les policiers qui pensent à coups de sifflets et agissent à coups de matraques. Cela a paru actuel. Mais en fait cette part de la satire d'actualité n'est ni meilleure, ni pire que chez M. Jean Anouilh : c'est la même, et M. Ionesco souligne qu'elle doit beaucoup à Guignol. Et la faiblesse, c'est qu'une fois que nous avons saisi le fil conducteur, le développement de la parabole paraît toutefois lent et long, les plaisanteries faciles ou oiseuses ; il arrive pendant de longues scènes que ce tueur sans gages soit aussi un tueur sans gags.

Au nom de M. Ionesco, il faut en joindre trois autres, celui de M. Jacques Noël, dont les décors sont non seulement astucieux mais astucieusement calculés pour mettre en valeur les plans et les éléments du texte ; celui de M. Claude Nicot, qui ne retrouve pas tout à fait l'intelligente désinvolture de ses succès de boulevard, mais qui a été un excellent Béranger, pathétique dans l'immense monologue de la fin ; et celui du metteur en scène, M. José Quaglio.

(1) Théâtre Récamier.

● Athalie

Autre grande leçon de théologie, autre bonne soirée : la représentation d' « Athalie » à la Sorbonne par le Collège de Paris, une troupe de théâtre universitaire (2). Avec les chœurs et la musique originale de Moreau, la pièce est filée sans entracte, comme une tragédie grecque, mais qui durerait plus de trois heures, et on n'est pas accablé. M. Jean Gillibert, l'animateur, a voulu mettre en valeur ainsi ce qui était sans doute la pensée profonde de Racine : le sujet biblique coulé dans le moule de la tragédie antique, le génie juif et le génie grec mis en valeur l'un par l'autre. Malgré quelques excès, lorsque les personnages, au défi du bon sens et du texte, parlent en se tournant le dos ou du moins sans se regarder, le résultat a de la grandeur, grâce à M. Gillibert lui-même, puissant Joad, et à une troupe très homogène et très disciplinée (sauf un Abner qui joue trop moderne). Mlle Boulva en Athalie a des inflexions de Mlle Casarès. C'est un défi à Jean Vilar : quel beau, quel grand spectacle pour Chaillot que cette « Athalie », avec Wilson en Joad, Lemarchand en Josabeth, Coggio en Zacharie, Noiret en Mathan, Maurice Jarre en Moreau...

(2) Théâtre Récamier. Matinées classiques le mardi et le jeudi.

● La Copie de Mme Aupic

Pour le reste, semaine d'acteurs. Allez voir « La Copie de Mme Aupic » pour Madeleine Robinson (et Jacqueline Jehanneuf), « Trésor-Party » pour M. Jean-Paul Belmondo, et les comédies d'André Frère pour André Frère. Le comédien à transformations a toujours sa virtuosité, son sens de l'observation, son don de la caricature par la voix et par le geste. On regrettera quelques longueurs, quelques traits un peu trop « féminins » (3). Mme Madeleine Robinson exploite d'une manière très juste une situation de Gian-Carlo Menotti (la femme de 40 ans confrontée en réalité avec l'image qu'elle a laissée à un amant vingt ans avant ; et l'homme partagé entre la femme vraie et la femme faussement immobilisée dans le souvenir) médiocrement développée par M. Albert Husson (4).

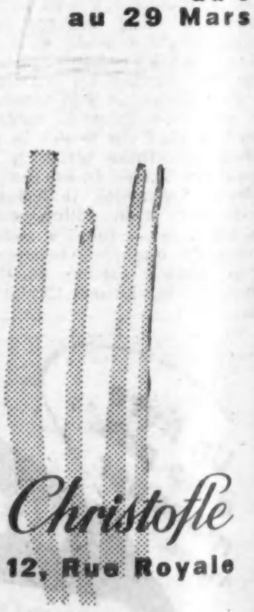
● Trésor-Party

Quant à « Trésor-Party », de M. Bernard Régnier, d'après Wodehouse (5) c'est une histoire branquignolesque de timbrés et d'hurluberlus réunis dans la chère vieille maison de campagne anglaise. M. Belmondo, qui est dépourvu de flegme britannique à un point incroyable, crache le feu, brûle les planches, mène un train d'enfer. Il fait, d'une pièce adroite, une soirée de vaudeville moderne incontestablement à l'actif du boulevard.

R.K.

(3) Théâtre de l'Œuvre.
(4) Théâtre Fontaine.
(5) Théâtre La Bruyère.

exposition
SCANDINAVE
du 3 au 29 Mars



Christofle
12, Rue Royale
ouvert sans interruption de 9 h. 30 à 19 h.

PORTO
BARROS
OPORTO

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 9	20 h.	OTHELLO Hans Beirer (en reprexcl.), Régine Crespin, René Bianco, Alain Vanzo
Mercr. 11	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS GISELLE - SYMPHONIE
Vendr. 13	20 h. 15	LA FLUTE ENCHANTEE
Samedi 14	20 h. 30	L'ATLANTIDE
Dim. 15	20 h. 15	LA FLUTE ENCHANTEE

OPERA-COMIQUE

Mercr. 11	20 h. 30	LES CONTES D'HOFFMANN
Jeudi 12	21 h.	LA TOSCA
Vendr. 13	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 14	20 h. 30	CARMEN
Dim. 15	14 h. 30	ISOLINE
Dim. 15	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY

CINÉMA

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Une histoire marseillaise « à l'américaine », que même les Africains peuvent comprendre.*

UN couple curieux s'est formé cette semaine. Dans un hôtel particulier, très fleuri et très satiné, de l'avenue Foch, le plus riche et le plus Marseillais des auteurs dramatiques, Marcel Pagnol, soixante-six ans, de l'Académie française, a rencontré Joshua Logan, cinquante et un ans, le metteur en scène typiquement américain de « Pic-Nic » et de « Bus Stop ». Ces deux personnages aussi géographiquement qu'intellectuellement opposés ont entrepris de collaborer ensemble pendant un an et demi pour trouver les équivalents américains de « Coquin de sort » et de « Peuchère », avant de tourner en mai 1960 à Marseille, la fameuse trilogie provençale « Marius, Fanny, César », un grand film américain qui durera peut-être trois heures. Ce ne sera pas la comédie musicale que Logan a déjà montée à Broadway avec un immense succès, et qui se terminait par La Marseillaise, mais il n'est pas exclu que trois ou quatre chansons soient intercalées, sur fond de Vieux-Port.

Quand Logan a décidé de monter « Fanny » à Broadway, Pagnol n'y croyait pas. Devant le triomphe du « musical » américain, il s'est fait une raison. Il a vendu une fois de plus les droits de cette pièce écrite en 1931, jouée dans tous les pays du monde, et tournée en 1932 par Marc Allégret. Maintenant, il y croit, et le plus sérieusement du monde, il voit Maurice Chevalier en Panisse et Frederic March en César. Pourquoi pas, si l'opération est, une fois de plus, fructueuse ? En ce qui concerne Logan, le motif demeure plus mystérieux. Pourquoi ce metteur en scène, passionné de théâtre (il a suivi pendant un an à Moscou les cours de Stanislavski), responsable de la majorité des succès de Broadway entre les deux guerres, et auteur de deux très bons films, s'est-il soudain passionné pour cette aventure marseillaise ?

Logan, qui a fondé comme Preminger sa propre société de production (la Mansfield Production), répond :

« *Parce que c'est une histoire universelle, que même les Africains peuvent comprendre.* »

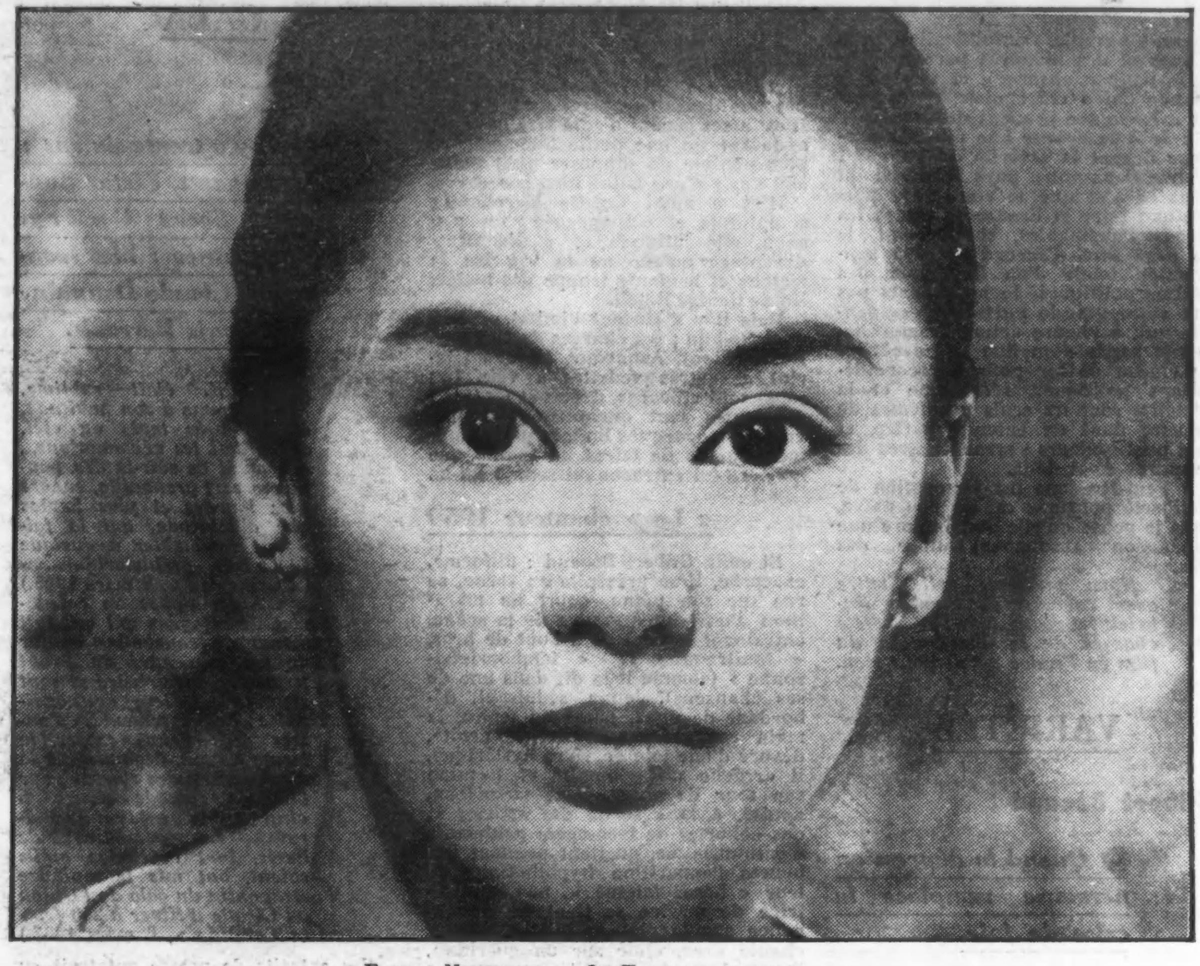
C'est en effet la plus vieille histoire du monde. Fanny aime Marius. Marius aime la mer, ce qui ne l'empêche pas de « faire un petit » à Fanny avant de s'embarquer. Panisse, un brave homme, un peu riche, un peu vieux, épouse Fanny avec la bénédiction du père de Marius, César.

Marius revient. Fanny n'a pas cessé de l'aimer. Mais elle ne détruira pas le foyer qu'elle a construit.

Personne n'a encore trouvé un meilleur argument pour se faire entendre dans toutes les langues et dans tous les pays. Marcel Pagnol demeure l'auteur dramatique le plus souvent traduit et joué dans le monde après Shakespeare. Et à égalité avec Molière. Mais lui, il a réussi l'opération de son vivant.

Ce que le cinéma peut en tirer est plus discutable.

TNP
En collaboration avec
RTF
Présence de la Musique contemporaine
Disques VEGA
avec la participation de
l'Orchestre Radio-Symphonique de Paris
Premier Concert - Direction :
Manuel ROSENTHAL
★
DEBUSSY - STRAVINSKY
SCHOENBERG
★
Au Palais de Chaillot
Lundi 9 mars, à 20 heures
Prix des places : 200, 300, 400 francs



FRANCE NUYEN DANS « LE TEMPS DE LA PEUR »
Entre deux bombes au napalm

● L'Auberge du sixième bonheur

Ainsi, dans le film de Mark Robson, « L'Auberge du sième bonheur » (1), on n'a pas non plus ménagé la dépense. On a engagé de grosses vedettes (sans craindre de transformer le Teuton Curd Jurgens en Eurasien, et le regretté Robert Donat en mandarin). Là aussi, on n'a pas lésiné sur la pellicule (2 h. 45 de projection) et, là aussi, même un Africain peut comprendre.

Un cœur simple (style Maupassant, mais anglais) entend des voix. Ou plutôt une seule voix, celle de la Chine et comme si Gladys Aylward « devait bouter les Anglais hors de France », elle part sauver les petits Chinois. Missionnaire exemplaire, robuste, vaillante et légèrement asexuée, le rôle est tenu par Ingrid Bergman, que l'on n'a jamais trouvée meilleure outre-Manche. C'est, en effet, un rôle sur mesures. Du film, plein de B.A. (bonnes actions) et de B.S. (bons sentiments), on peut penser qu'il a été fait pour tirer les larmes des mécréants. Hélas ! même les bébés chinois, les plus attendrissants du monde, sont meilleurs aux actualités.

● Le Temps de la peur

L'amour, la guerre, la jeunesse, « Le Temps de la peur » (2), c'est une grande fresque, genre « Bal des Maudits », truffée de vérités premières, évidemment toujours bonnes à dire, mais parfois un peu simplistes. Que reste-t-il de nos amours en face des canons ? Comment le destin de plusieurs jeunes gens se noue, se dénoue, à travers les batailles, comment ils surmontent leurs crises d'adolescence entre deux bombes au napalm? C'est ce que Philip Dunne, l'adroit metteur en scène de « 10, rue Frederick » veut expliquer et il est ici moins habile. Ces grandes prises de conscience, avec éclats de voix et crises de nerfs sont un peu truquées et secouent successivement chacun des héros : trois jeunes « marines » si bien bâtis sur le même modèle qu'on a de la peine à les distinguer.

Seul, le début du film décrit justement l'angoisse des trois garçons, la frénésie de vivre intensément leur dernière permission, leur vision d'un monde à peu près normal qui s'écroule.

Quatre jeunes femmes leur servent d'exutoire. Il y en a pour tous les goûts, de la chaste et pure France Nuyen à la névrosée Dana Wynter, qui prend un très joli bain de minuit au whisky.

M. M.

(1) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.
(2) Ermitage, Max-Linder, Images.

« Les Sentiers de la gloire »

● *« Pourquoi avez-vous choisi des soldats français ? » Stanley Kubrick nous répond :*

A l'occasion du grand prix décerné par la critique belge au film de Stanley Kubrick, « Les Sentiers de la gloire », nous avons publié en janvier dernier un article de René Guyonnet (*) sur ce film qui n'est pas projeté en France et qui, sans doute, ne le sera pas, car il est considéré comme une œuvre antifrançaise et risquerait de troubler l'ordre public s'il passait sur nos écrans. On se rappelle en effet les manifestations d'anciens combattants français qui ont accueilli sa sortie à Bruxelles, au printemps 1958, et la récente décision du Conseil fédéral helvétique de l'interdire sur le territoire suisse.

Stanley Kubrick a lu cet article et a envoyé à René Guyonnet une lettre qui, mieux qu'aucun commentaire, éclaire sa position.

Voici ce qu'écrit Kubrick :

« J'ai été très heureux de lire votre article sur « Les Sentiers de la gloire » dans « L'Express ». C'est le premier article sur le film que j'aie vu publier en France. Je voudrais vous remercier de la très grande objectivité avec laquelle vous traitez toute l'affaire. J'ai dit très souvent que le film n'est pas antifrançais, mais anti-guerre. On m'a demandé : « Pourquoi avez vous choisi des soldats français ? » La raison est très simple.

J'aurais préféré que les hommes soient des soldats américains, mais rien de comparable aux mutineries de tranchées qui ont eu lieu en 1917 dans les Flandres, dans l'armée française et dans l'armée britannique, n'est arrivé aux Américains. Si j'avais pu justifier artistiquement le choix d'Américains, je vous assure que le film n'aurait jamais été censuré en Amérique. Peut-être vous rappelez-vous le film de Robert Aldrich, « Attaque », avec Jack Palance ? C'était l'histoire d'un officier américain lâche, au cours de la deuxième guerre mondiale, qui est assassiné par ses propres hommes. Ce film a été présenté librement aux Etats-Unis. Je ne dis cela que pour bien montrer que je n'ai pas reculé devant le choix de troupes américaines par peur d'une quelconque censure.

« Alors, pourquoi pas des troupes britanniques ? C'est aussi très simple. On ne peut pas faire parler *l'anglais* à des acteurs *américains* : ni en Angleterre, ni aux Etats-Unis, les gens n'y croiraient ; et ils ne peuvent sûrement pas non plus parler *l'américain* et passer, en Angleterre ou aux Etats-Unis, pour des soldats britanniques. Alors, pourquoi ne pas prendre des acteurs britanniques ? Nous étions obligés d'avoir des interprètes américains pour obtenir le financement des sociétés de distribution américaines.

« Pourquoi pas des Allemands ? En faire une histoire de l'armée allemande ? Cela aurait été absolument incompatible avec le thème de l'histoire, qui tirait son ironie d'un acte inhumain accompli au nom de la nécessité. « La fin justifie les moyens ». « Il faut gagner la guerre ». Je ne crois pas qu'en dehors de l'Allemagne, il y aurait eu un public pour se laisser émouvoir par un tel argument, si les troupes avaient été allemandes.

« Mon but en faisant ce film était de faire un film anti-guerre (encore

→

(*) Voir « L'Express » du 15 janvier 1959.

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Un grand succès
TCHIN-TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

GAVEAU
Samedi 14 mars à 17 h. 30 (Kiesgen)
« DOMAINE MUSICAL »
WEBERN - BERG - MADERNA
STOCKHAUSEN - BERIO (création)
Quat. Hamann-Sol. dir. : Boulez

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES - Henriques Pimentel présente du 9 au 15 mars
BALLET-THÉATRE de MAURICE BEJART
10 Créations
Location ouverte

qu'une pareille simplification des thèmes et des histoires paraisse toujours un peu absurde), et si c'est la France qui a été choisie, c'est pour les raisons que je viens de dire.

« Je dois avouer une certaine surprise devant la sévérité dont on fait preuve dans votre pays à l'égard du film. Je n'ai que le respect le plus profond pour la France de toutes les façons imaginables, et pourtant, je ne peux être d'accord avec la suppression totale d'un film pour des raisons politiques. Je ne connais pas une autre grande puissance occidentale qui, à l'heure actuelle, empêcherait la sortie d'un film de ce côté-ci du rideau de fer pour des considérations politiques. L'érotisme et la brutalité sont les seuls problèmes de censure dont on entende parler, et cela peut toujours s'arranger avec des coupures de-ci de-là.

« Peut-être que ma conception de la liberté politique est un peu naïve, mais je pense qu'elle doit inclure une expression absolument libre des arts. »

Nous publions cette lettre avec l'accord de Stanley Kubrick et sans que la société chargée de la distribution du film en France y soit pour rien.

VARIÉTÉS

Gilbert Bécaud

● *Quand la dépression nerveuse remplace la crise de foie.*

SPECTACLE explosif à l'Olympia, où l'on a associé « Monsieur 100.000 volts » (Gilbert Bécaud) et « Miss Dynamite » (Brenda Lee).

Brenda Lee a 14 ans ; on devrait la marier à Paul Anka : une haie de rock n' rollers attendraient les heureux petits monstres à la sortie de l'église : ce serait parfait. Elle est minuscule, enjuponnée, frisottée. Ses socquettes blanches bien tirées, elle se déchaîne, ahane des trémolos syncopés d'une voix rauque et juste, avec un sens du rythme certain. Elle ressemble à s'y méprendre à une « ménine » de Velasquez, possédée par une danse de Saint-Guy futuriste. Il est assez gênant d'admettre que l'on a devant soi une petite fille ; encore plus pénible de supposer qu'il pourrait s'agir d'une naine bien conservée.

Il y a aussi Colette Marchand ; sculpturale et empanachée ; un peu snob, elle intimide et « désunit » davantage qu'elle ne la valorise la fraîche et brillante troupe des ballets Ho de George Reich.

Mais il y a surtout l'imitateur Jacques Bodoin ; ses charges de Dassary, Rossi (Tino), Aznavour, Moreno (Dario) et autres vedettes à voix (ou sans) sont efficaces, drôles et féroces ; ses textes sont quelquefois un peu vulgaires... Jacques Bodoin prête sûrement moins de talent au public que nous ne lui en reconnaissons à lui !...

« Le » chanteur 1959

Et enfin Gilbert Bécaud : filiforme, exacerbé, il se précipite en scène, se rue sur son piano, court un marathon d'un bout à l'autre de la scène, entraînant son micro à bout de bras, « tonitruonne », « tambouriclaironne » (comme il le dit dans une de ses chansons). Jeune, séduisant, débordant de dons, pâmé ou tendu, la main convulsée sur l'oreille droite, dévoré d'une joie de vivre hystérique, il arrache un triomphe et termine son tour de chant, k.o., victorieux, épuisé. A la « sortie des artistes », des cohortes de teen-agers pantelants d'enthousiasme, guettent pendant des heures l'apparition hypothétique de leur « héros fatigué », une admiratrice de service se tient en permanence sur le plateau lorsqu' « il » chante avec, étalé sur un guéridon, l'arsenal de la parfaite soigneuse : verres d'eau (froide), de whisky (chambré), de thé (chaud) et aux lèvres, une cigarette allumée dont « il » tire une bouffée furtive entre deux chansons...

Il n'y a pas de doute, Gilbert Bécaud est « le » chanteur 1959, symbole survolté d'une génération où la dépression nerveuse tend à remplacer la crise de foie.

DANIELLE HEYMANN.

GALA

La tradition

● *Il y a trente-six ans : Mistinguett, Victor Boucher, Sacha Guitry. Cette année : Zizi Jeanmaire, Claude Dauphin, Jean-Louis Barrault.*

« *SOREL était sublime, comme à son habitude, et, les bras levés au ciel, accueillait les acclamations... elle avait ce soir-là des paupières vert grenouille, encore plus lourdes et plus hautes que d'habitude, qui la faisaient ressembler à quelque lézard préhistorique...* » (« Gringoire », 7 mars 1936.)

« *Entre toutes les catégories de citoyens qui ont fait assaut de courbettes autour de ces messieurs du Front populaire, les artistes se sont signalés par leur extraordinaire empressement... d'autres sont venus exiger la larme à l'œil, l'églantine à la boutonnière, des canons pour l'Espagne entre le colonel Cachin et le capitaine Malraux... Les comédiens de Paris, tout cégétistes qu'ils soient, ont mis le moindre strapontin du gala de l'Union au Cirque d'Hiver à 250 fr.* » (« Candide », 6 mars 1937.)

Ces extraits de presse ont trait au même événement : « Le gala de l'Union des Artistes », que Max Dearly organisa pour la première fois il y a vingt-six ans, le 3 mars 1923, au profit des vieux comédiens et qui remporta un tel triomphe qu'il se répéta chaque année et devint une tradition.

On pouvait lire, le premier soir, sur le programme du gala, les noms célèbres de Mistinguett, Victor Boucher, Sacha Guitry (en illusionniste), Henri Rolland (en mousquetaire) et Raquel Meller (qui dansait un pas espagnol).

En 1930, ce furent des personnalités encore plus illustres qui prêtèrent leur concours. Le programme comportait des textes de Tristan Bernard, Colette, Henri de Régnier, André Maurois, Roland Dorgelès, la comtesse de Noailles et des illustrations de Forain, Dufy, Vuillard, Pascin et Marie Laurencin.

Cette année, on a fait appel pour la première fois à un organisateur « en dehors du métier », Alain Duchemin, directeur d'une maison de publicité, qui fut aussi après la guerre l'organisateur de la « Kermesse aux Etoiles ». « *Depuis la kermesse, j'avais une dette à payer aux comédiens,* dit-il. *C'est pourquoi j'ai accepté avec plaisir de consacrer quatre mois de mon temps à préparer ce spectacle.* »

Afin que le gala retrouve un éclat un peu perdu ces dernières années, quatre-vingts personnes ont travaillé pendant quatre mois. Cirque d'Hiver somptueusement aménagé en 36 heures, grâce à deux cents ouvriers, parking pour 600 voitures, cabines téléphoniques pour la presse...

Il en coûterait 50 millions, si les dons innombrables et la générosité de tous n'intervenaient.

Les acteurs, comme d'habitude, ont fait des prouesses. Les uns sur la piste (Fernand Gravey, Zizi Jeanmaire, Jean-Louis Barrault, Anne Vernon). Les autres en payant 15.000 francs leur place de loge.

A.-M. V.

BEAUX-ARTS

Rendez-nous nos « pompiers »

● *Il y a aujourd'hui autant de peintres que de médecins, mais combien savent dessiner une main ?*

PRES de quatre milliards de francs d'exportation pour les seules peintures, gravures ou sculptures vendues, en 1957, à Paris. Encore s'agit-il de chiffres officiels (1) ne tenant compte que des transactions contrôlées. Deux cents marchands de tableaux parisiens, auxquels il faut ajouter une horde de courtiers plus ou moins clandestins et de collectionneurs-trafiquants. Cinq mille artistes peintres ou sculpteurs vivent notoirement de leur métier. Sans oublier ceux qui « font de la peinture » en attendant — pourquoi pas ? — que la chance leur permette de ne plus consacrer qu'à l'art leur activité principale : 30.000 au total. Il y a en France, aujourd'hui, autant de peintres que de médecins.

Ce monstrueux potentiel de production artistique répond à une nouvelle orientation du goût du public. On « va aux expositions » comme on allait à l'Opéra il y a cinquante ans. L'an dernier, en deux mois, 200.000 Parisiens ont payé chacun 300 francs — le prix d'une place de cinéma de quartier — pour voir l'exposition Modigliani à la Galerie Charpentier. Quel théâtre réunit-il plus de 3.000 spectateurs payants chaque soir ? Quel « best-seller » peut-il espérer que son livre sera, en huit semaines, acheté par 200.000 lecteurs ?

Le déjeuner des paysans

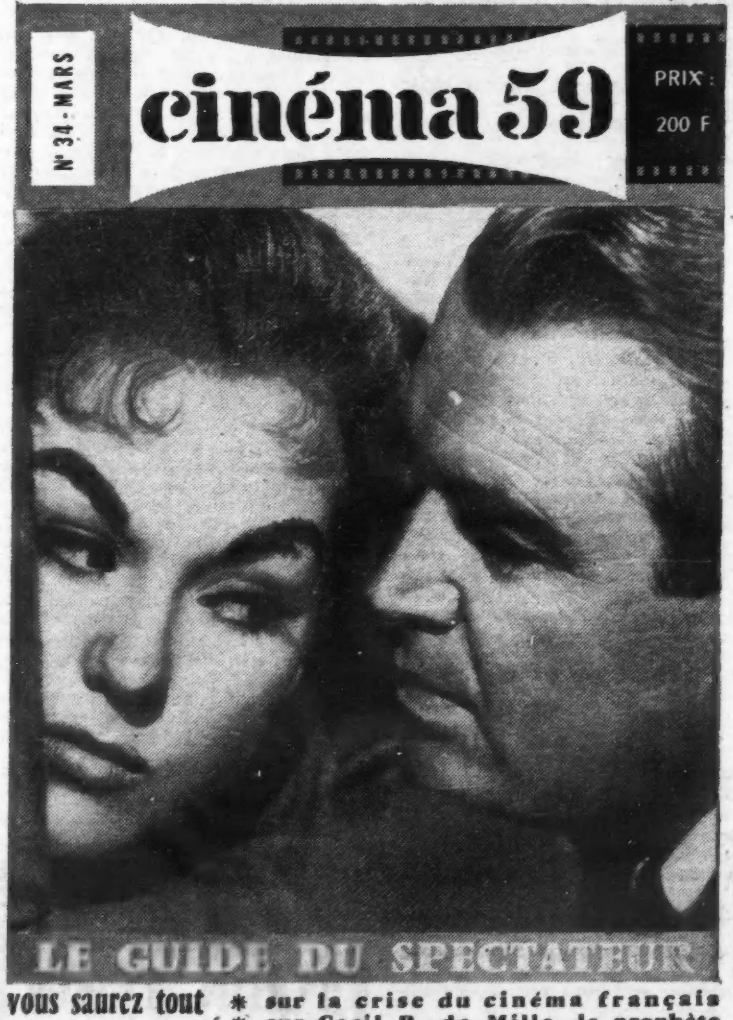
Un tel « climat » n'a cependant pas été favorisé en France par le jeu des institutions culturelles ou scolaires.

Presque tous les grands peintres de « l'Ecole de Paris », qui ont fait de la France contemporaine le pays de la peinture par excellence, avaient une formation classique solide. Qu'en sera-t-il de la nouvelle génération ?

Cette question n'est pas posée par l'amateur (réactionnaire) qui, furieux de voir exposée, dans une galerie de la rive gauche, une peinture abstraite de Guiramand, prix de Rome 1952, s'écriait : « Quand je pense qu'on lui a payé trois ans de séjour à la Villa Médicis et qu'il a fait « ça ». Quelle escroquerie ! »

(1) Cf. le dernier numéro de « Conjoncture économique dans le département de la Seine ».

Achetez dès aujourd'hui le numéro de Mars de



vous saurez tout
* sur la crise du cinéma français
* sur Cecil B. de Mille, le prophète
* sur Haroun Tazieff, le volcanique
* sur Georges Franju, l'insolite
CRITIQUES - ACTUALITÉS - REPORTAGES
Les mémoires de Louise Brooks et une nouvelle fantastique d'Ingmar Bergman
MENSUEL
VENDU DANS TOUS LES KIOSQUES
150 pages - 200 F
Pub. N. Ropis

Cabarets Dancings

CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours, Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22-44
Francis LINEL

SUZY SOLIDOR
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-96
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy

DINERS SPECTACLE
MOCAMBO 12, rue Marignan ELY. 58-64
A partir de vendredi 6
POIRET et SERRAULT

FRANC-PINOT Cave du XVII[e] siècle
DINERS - SOUPERS
DANSANTS - ATTRACTIONS
GRANDE CUISINE - Tous les s. jusqu'à 3 h. du mat.
1, quai de Bourbon (Ile Saint-Louis) - ODE. 46-10

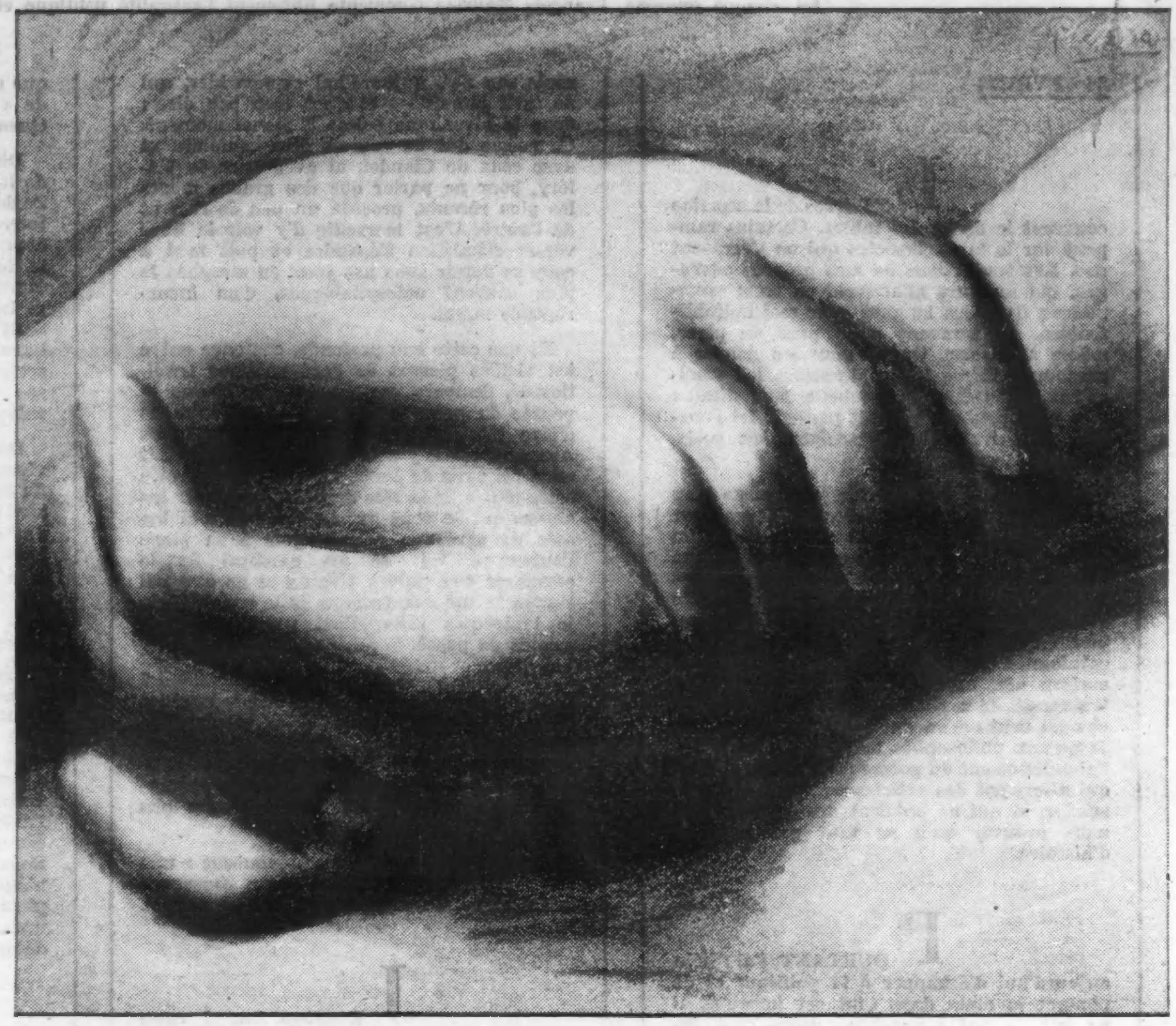
... cette semaine

Elle est posée par les élèves des Beaux-Arts eux-mêmes.

Majestueusement située sur les bords de la Seine, à quelques mètres de l'Institut, l'Ecole des Beaux-Arts compte aujourd'hui 2.500 élèves architectes, 400 peintres et 100 sculpteurs et graveurs. Parmi ces 500 « artistes purs », un tiers environ travaillent régulièrement à l'école. Les autres apportent de temps en temps leurs travaux aux « patrons ». Pour se faire voir. Pour continuer aussi de bénéficier des restaurants universitaires, de la Sécurité sociale et justifier, le cas échéant, l'existence des bourses dont ils sont titulaires.

Une centaine d'entre eux se retrouvaient, la semaine dernière, chacun dans son petit box, devant une feuille de papier blanc. Douze heures pour tracer une esquisse en noir et blanc sur le thème, cette année, du « déjeuner des paysans ». Puis, pendant quatre jours, avec application, ils ont transformé leur esquisse en tableau. Après ce premier essai, le jury — membres de l'Institut, professeurs et deux ou trois peintres « connus » renouvelables chaque année — en autorisera quelques-uns à poursuivre. Au terme de deux autres essais, le prix de Rome : trois ans et demi à la Villa Médicis, 100.000 fr. par mois, logé, atelier personnel réservé à Paris au retour et la certitude de figurer à vie parmi les fournisseurs officiels des administrations publiques.

C'est une aventure qui vaut la peine d'être tentée. En principe, n'importe quel Français de moins de 30 ans peut courir sa chance. En fait, il faut être élève de l'Ecole des Beaux-Arts ou présenté par un « notable » de la peinture, de préférence un membre de l'Institut.



(Giraudon)

FRAGONARD ? INGRES ? DELACROIX ? RENOIR ? OU PICASSO ? (1)
Maître, faites-en autant...

Un miroir grossissant

Cependant, l'an dernier, un jeune peintre d'avant-garde, mais possédant le métier et les moyens d'un « classique », s'était présenté en franc-tireur au premier essai. A 25 ans, il était déjà connu et vivait tant bien que mal, mais vivait tout de même de sa peinture qu'il avait plusieurs fois exposée dans les meilleures galeries parisiennes. Bien sûr, les avantages du prix de Rome le tentaient, mais il ne se faisait pas d'illusions. Il savait que, sans « patron » pour le soutenir, il échouerait. Mais concourir pour le prix de Rome, c'était un peu comme une manière solennelle de reprendre contact avec la tradition pour lui qui avait appris son métier, comme tant d'autres, en courant les musées, en visitant les ateliers de ses amis, en travaillant seul...

Tracer l'esquisse, puis exécuter le tableau sur le sujet donné : « Les servantes de la ferme, au petit matin, font leur toilette à la fontaine », c'était de sa part rendre hommage à l'académisme dont il reconnaît la nécessité.

Il a été éliminé et, avoue-t-il, « bêtement déçu ». Mais surtout furieux : « *Les Beaux-Arts nous ont tué notre académisme* », dit-il aujourd'hui. En 1858, Henner recevait le prix de Rome pour un très académique « Adam et Eve trouvant le corps d'Abel ». En 1958, il serait — toute question d'appréciation esthétique mise à part — recalé. Motif : « *Trop « pompier ». Connaît mieux son métier que ses professeurs.* »

C'est que les élèves qui concourent aujourd'hui sont le plus souvent d'une extraordinaire nullité technique. Celle-ci traduit, comme dans un miroir grossissant, les défauts de carence des professeurs qui, en cours d'année, ont corrigé leurs travaux et dont ils doivent subir l'influence s'ils veulent être « soutenus ».

Que s'est-il donc passé ? C'est que, au temps où Napoléon Bonaparte confiait à David le soin de faire de l'Académie royale des Beaux-Arts un solide bastion du « réalisme social » de l'époque, on avait besoin de peintres militaires et moraux, d' « imagiers gouvernementaux », techniquement au point. Sauf pour quelques rares peintres amateurs pouvant vivre de leurs rentes (la « clientèle » privée était alors beaucoup plus réduite qu'aujourd'hui), il n'y avait pas de salut hors de l'Ecole des Beaux-Arts. Les tableaux s'effectuaient sur commande. Et les commandes étaient naturellement réservées aux anciens élèves, prix de Rome ou non.

Delacroix, Courbet et les impressionnistes furent les premiers à brouiller les pistes. Ils travaillèrent pour eux-mêmes et, le temps passant, leurs tableaux peints « gratuitement » prirent de plus en plus de valeur, tandis que les œuvres officielles, en vieillissant, sombraient dans l'oubli. C'est ainsi que la sacro-sainte Ecole des Beaux-Arts perdit son auréole.

Les grands prix de Rome, comme Fragonard (1752) ou Ingres (1801), se seraient-ils présentés en 1900 ? C'est l'époque où Gustave Moreau, le dernier des prix de Rome qui compte dans l'histoire de l'art et à qui l'on doit d'avoir « formé » — entre autres — Matisse, Bonnard et Rouault, conseillait à ce dernier de « laisser tomber » et de se contenter du second prix qu'il avait obtenu avec peine. Désormais, tel ou tel peintre destiné à se faire un nom fréquentera occasionnellement les ateliers des Beaux-Arts, aucun d'eux ne sera réellement formé par la grande école de la rue Bonaparte.

D'où la nécessité d'une rénovation. L'homme qui, finalement, après la dernière guerre, put, le premier, la tenter, était lui-même prix de Rome (1928). Directeur de l'Ecole depuis dix ans, Untersteller est un petit homme de 55 ans, au visage taillé à coups de serpe sous son chapeau mou, épuisé, brunâtre. Un lutteur obstiné. Mais il y a des siècles de poussière et d'habitudes à soulever si l'on veut adapter les Beaux-Arts aux nécessités actuelles. Et l'obstination d'un seul homme n'y suffit pas.

La désaffection dont souffre actuellement l'école prouve d'ailleurs que l'expérience s'est — en peinture surtout — soldée par un échec. Pourquoi ? Parce que des demi-mesures ont été seulement prises qui ne satisfont personne. Ni les « pompiers », ni les autres. En effet, ce n'est pas aux élèves célèbres de Gustave Moreau qu'on a fait appel pour diriger l'activité des ateliers, mais à des « patrons » qui, pour la plupart, ne sont que des représentants moyens d'une avant-garde mondaine et conventionnelle.

Enseigner la « cuisine »

Les extravagances de Picasso peuvent être considérées comme le dépassement d'une technique qu'il possède magistralement. Il a été initié à la peinture par un peintre « pompier » espagnol, son père. Tout enfant, il devait dessiner parfois pendant des heures des pattes de pigeon et recevait des coups de règle sur les doigts quand il avait mal travaillé. Les audaces des « patrons » d'aujourd'hui ne sont souvent, elles, que l'abâtardissement d'une technique qu'ils n'ont jamais réellement possédée.

Un peintre qui dirige lui-même un atelier privé a pu dire récemment : « *Comment voulez-vous que les élèves des Beaux-Arts sachent dessiner une main ? Aucun de leurs professeurs n'est capable d'en dessiner une correctement.* »

Sans doute est-ce là une boutade. Des efforts considérables ont été réalisés sous la direction Untersteller. On lui doit, notamment, le principe de la « collabo », projet que doivent réaliser en commun un architecte, un sculpteur et un peintre et qui permet de rompre les barrières néfastes entre disciplines naturellement complémentaires.

Mais ce que réclament avant tout, aujourd'hui, les futurs peintres, c'est qu'on leur enseigne tout bêtement à dessiner à la façon de Ingres (contours) et de Delacroix (à la boule, on part du centre), à se servir de leurs pinceaux, à broyer des couleurs. Bref, ils voudraient que la chimie et la physique de leur métier leur soient enseignées en priorité par des techniciens. Des « pompiers » au besoin.

Il y a soixante ans, les peintres d'avant-garde se battaient aux cris de « *Chassons les pompiers !* » Aujourd'hui, l'avant-garde soupire : « *Rendez-les-nous !* » (2)

Il est vrai que ce n'est ni Bouguereau ni Henner qu'ils veulent ressusciter. Les petits-fils des Matisse, des Rouault, des Braque, des Marquet et des Bonnard rêvent d'avoir, comme eux, un Gustave Moreau capable de leur enseigner vraiment la « cuisine », tout en les laissant libres de suivre leurs propres vocations. Peut-être le nouveau ministre de la Culture, M. André Malraux, saura-t-il faire naître, sur les ruines de l'Ecole des Beaux-Arts, une sorte d' « Académie Gustave Moreau » où se formeront les grands peintres de demain.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Picasso.

(2) A l'heure actuelle, il n'y a de décembre à mai, qu'un cours de théorie et de technique de la peinture et un cours de travaux pratiques par semaine.

VENDOME
GEORGE V
le nouveau Film de
INGMAR BERGMAN
"AU SEUIL DE LA VIE"
PRIX DE LA MEILLEURE
MISE EN SCÈNE
CANNES 1958

STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
IRREVOCABLEMENT DERNIERE SEMAINE

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

CINEMA D'ESSAI-CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
DERNIERE SEMAINE
RÊVES DE FEMMES
d'Ingmar Bergman

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LES DIABOLIQUES
de CLOUZOT
Simone SIGNORET - Véra CLOUZOT
Paul MEURISSE - Charles VANEL

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

28 FEVRIER

LES livres de la semaine couvrent le divan, les tables. Certains rampent sur le tapis, insectes qui ne s'écrasent pas. Les traductions de mes propres ouvrages, qui toujours m'arrivent en trois exemplaires, dans des langues pour moi indéchiffrables, ne trouvent nulle part de place, même provisoire. On ne peut les donner à personne. Même les pénitenciers les vomiraient ; et même la poubelle leur dirait : non, si la poubelle pouvait parler... Ici j'exagère. Les traductions s'achètent au poids, comme le reste.

L'amour des livres, cette passion de mon enfance, et de mon adolescence, tourne sur mes vieux jours au dégoût, c'est un fait. Moi qui à dix-huit ans avais écrit, en tête de mon carnet secret, une phrase de Barrès : « Les immenses bibliothèques où s'alignent à perte de vue ces choses si belles et qui font trembler de joie, cinq cent mille volumes bien catalogués... » aujourd'hui, je rêve d'une maison aux murs nus, où aucun livre ne traînerait. Je respire mal dans un monde où chacun veut me raconter sa vie. Il n'est pas jusqu'aux philosophes dont la leçon est que l'aboutissement du poème doit être le silence, qui n'écrivent des articles pour nous en persuader, et qui ne publient des romans pour nous prouver qu'il ne faut pas raconter d'histoire.

POURTANT, j'ai résolu aujourd'hui d'échapper à la politique et de plonger la main dans tout cet imprimé. Il ne fait de mal à personne, après tout. Du moins ne tuons-nous personne, nous autres. Les mauvais livres sont inoffensifs puisqu'ils ne sont pas lus. Que la politique criminelle le cède donc, dans ce Bloc-Notes, à cette littérature cancéreuse mais anodine !

Anodine ? Non : il suffit d'un regard à la surface de ce flot. Et le chef-d'œuvre apparaît. Voici un nom qui s'y inscrit, un petit nom de femme, Elsa, et au-dessus celui de l'auteur : Aragon. O littérature que je blasphémais ! O poésie de France, fleuve qui roule son flot, aujourd'hui comme hier, qui ne tarit jamais — et c'est trop peu dire : dont le niveau ne baisse à aucun moment. Ce poème qui ne saurait être confondu ni avec ceux de Claudel, ni avec ceux de Valéry, pour ne parler que des grands morts les plus récents, procède un peu de l'un et de l'autre. C'est merveille d'y voir le libre verset claudélien s'épandre et puis tout à coup se durcir sous nos yeux en strophes le plus souvent octosyllabiques, d'un incorruptible métal.

Et que cette eau profonde, contenue entre les vieilles pierres de l'art poétique traditionnel, demeure partout limpide, et que la pensée du poète ne cesse à aucun moment d'être intelligible, j'en loue et j'en bénis Aragon ; car il y a beau temps que j'ai fait mien cet aveu de Joubert : « J'ai fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires. » Je n'ai besoin de personne pour mettre à sa place l'auteur d'Elsa. Je me garderai de le comparer aux poètes vivants et de dire s'il l'emporte sur eux (comme je le crois). Mais je l'introduis sans effort parmi les plus grands du passé.

Qui est ce poète d'Elsa ? Que nous dit-il ? Rien qui rappelle le petit surréaliste insolent de l'autre après-guerre, ni le communiste « inviable » de la Libération. C'est le visage inconnu et démasqué d'un enfant romantique, plus proche de Musset que de Lautréamont, mais que son amour n'aura pas trahi.

Cet aspect insolite du communisme : une sorte de manchon isolant pour conserver intact l'amour conjugal d'un illustre couple.

JE songe tout à coup que si les jeux de la politique et du hasard avaient porté Aragon à la place qu'occupe Malraux aujourd'hui, il n'aurait peut-être pas écrit Elsa — ou, plus profondément, que c'est parce qu'il est le poète d'Elsa, qu'il ne pouvait devenir ministre — et qu'il ne le deviendra jamais, du moins tant que le poète en lui restera vivant : qui perd gagne.

1er MARS

DE quoi vais-je me mêler ? Ce n'est pas mon métier que de juger les livres des autres. Convenons-en, j'ai bien besoin moi-même que les critiques de profession m'aident à faire la différence entre le pire et le meilleur. S'il n'y avait eu que moi au monde pour découvrir les mérites de « Zazie dans le métro » de M. Raymond Queneau, ce chef-d'œuvre serait inconnu.

Dirai-je tout ? Même averti par le concert de louanges qui de partout monte vers cette Zazie, je m'entête à n'y rien voir qu'une histoire idiote... « Idiote exprès. C'est vous qui êtes idiot ! » Je le crois volontiers : c'est ma faute si je demeure fermé à ce cynisme morne et rabâcheur. Que la merveille existe, je le crois, puisque tout le monde se récrie. Sauf moi. Il n'empêche qu'un si savant homme, un alchimiste du langage, à la cocasserie inspirée, ne fait pas la bête sans avoir ses raisons, je m'en doute. Mais quelles raisons ?

On le lui a demandé l'autre soir à la télévision. Eh bien ! il avait vraiment la tête du monsieur qui ne sait que répondre. Bien sûr, il s'amusait ; il jouait l'engourdi qui sort de table. C'était bien imité, je vous le jure. Mais moi, je reste sur ma faim, et désespère d'entrer par mes propres moyens dans le secret de ce petit ouvrage d'un bel esprit qui fait semblant d'être idiot et qui y réussit au-delà de toute mesure.

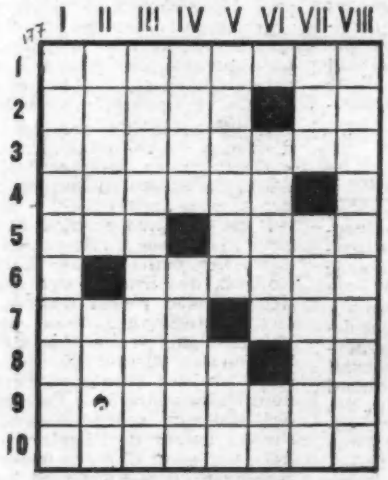
Exercice de style ? Oui, peut-être. Drôle d'exercice ! drôle de style ! Ou aveu d'un total désespoir ? Zazie, qui ne m'a pas fait rire, me donne tout à coup envie de pleurer. Il faut toujours en venir à la question : « Pourquoi écrivez-vous ? » Pourquoi le poète Aragon écrit-il Elsa et le poète Queneau Zazie ? Les parallèles et oppositions de nos dissertations d'écoliers : Corneille et Racine, Bossuet et Fénelon, Montaigne et Pascal, ce n'était pas une si mauvaise méthode. L'inspiration chez Aragon et chez Queneau, voilà une belle matière pour des normaliens délurés...

J'OUVRE au hasard le livre d'un inconnu, Jean Lorbais : « Sans armure » (chez Plon). Il s'agit d'un prêtre, de deux prêtres. Histoire bouleversante. Se donner au Christ, c'est se donner aux âmes. Vivre pour les êtres sans s'attacher à eux, que c'est difficile à qui garde dans le sacerdoce un cœur de chair ! Jean Lorbais se fie au sien pour faire le travail de Dieu. Et c'est vrai qu'il n'y a pas deux amours ; mais il est vrai aussi que la créature nous sépare du Créateur et que si nous nous fions à notre cœur sans armure, il y aura toujours quelqu'un entre Lui et nous : contradiction que ce livre étrange ne résout pas. Mais il faut retenir le nom de son auteur : Jean Lorbais.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

MOTS CROISÉS N° 177



HORIZONTALEMENT. — 1. Montagne où la hauteur peut se gagner en mètres. — 2. On y parle encore un peu de Joséphine. Vous pourriez y découvrir des restes sumériens. — 3. Pour l'éviter, on conseille les tropiques ou des matières grasses. — 4. Travail de bijoutier ou de métallo. — 5. Tombe, quand vient la réflexion. Tout le monde n'y travaille tout de même pas pour des prunes. — 6. Ne font pas qu'un seul tas. — 7. Sur ses bord, fut levé le pied d'un souverain simple. En épelant, elle est présente. — 8. Ne facilitent pas la tâche du jury. Dans, dans d'autres langues. — 9. Pas des masses. — 10. Définitivement dans les cartons.

VERTICALEMENT. — I. Vadim la traitera-t-il mieux que Choderlos de Laclos ? — II. Mesurer d'une façon surannée. Fait souffrir les habitants des pays tropicaux. — III. Referaient bien le passé, s'ils le pouvaient. — IV. N'a guère besoin d'être traduit, en conférence internationale. A son cours, sans être liquide. — V. Mêlai, combinai. La hausse peut le rendre plus rasant. — VI. S'occupe un peu de l'Andorre. Dans Londres, pas tout à fait au milieu. — VII. De confiance. Posée en longueur ou en largeur. — VIII. Ce qu'est une dure journée de travail ou une douce nuit de plaisir.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	A	P	A	C	E
2	A	M	E	R	E	■	O	N
3	R	O	D	I	L	A	R	D
4	T	R	I	D	E	N	T	E
5	O	C	R	E	■	S	O	C
6	N	E	E	■	T	E	T	A
7	N	E	■	R	I	T	■	G
8	I	■	P	I	E	T	R	O
9	E	B	U	R	N	E	E	N
10	R	A	T	I	S	S	E	E

Solution du N° 176

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : 7.700 francs.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie : 8.400 fr.
A.-E. F., A.-O. F. : 10.300 francs.
Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria : 14.900 francs.
Guadeloupe, Guyane, Madagascar, Martinique, Nouvelle-Calédonie, Réunion, Tahiti, Indochine : 15.500 francs.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 17.500 francs.
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : 18.800 francs.
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : 20.000 francs.
Australie, Nouvelle-Zélande : 29.200 francs.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)